

U d'/of OTTAWA
39003002236684

Alphonse SÉCHÉ et Jules BERTAUT

* *

La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Écrivains

* *

DIDEROT

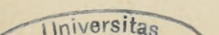
* *

42 Portraits et Documents



LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

S. D.



DIDEROT

I

La Jeunesse d'un Philosophe

Ce fut dans la petite ville de Langres, le 5 octobre 1713, que naquit Denis Diderot. Cette très vieille cité de la France en est également une des plus élevées comme altitude. Aussi l'inconstance de son climat est-elle célèbre à cent lieues à la ronde. On a coutume de dire qu'à Langres la tête des habitants est sur leurs épaules comme un coq au haut d'un clocher, leur atmosphère passant en vingt-quatre heures du froid au chaud et du calme à l'orage.

Girouette de Langres, Diderot le sera un peu toute sa vie. Lui-même le reconnaîtra de bonne grâce : « Il me semble que j'ai l'esprit fou dans les grands vents, » a-t-il écrit quelque part. Mobile, inconstant, l'esprit toujours en éveil, toujours aussi prêt de changer d'opinion, il personnifiera bien cette inconstance du climat, ce dérèglement des saisons.

En attendant, c'est un petit garçon pétillant, plein d'intelligence et de vie et aussi d'une très grande sensibilité, qui naît dans la plus honnête famille d'artisans de la région. Depuis deux cents ans et plus, chez les Diderot, on exerce le métier de couteliers.

Famille d'artisans honnêtes, famille prolifique également. Sang actif, sang généreux. La grand'mère avait eu vingt-deux (!) enfants. Il lui en restait dix-neuf. Elle réussit, du reste, à subvenir à tous les besoins de

cette grande famille malgré le peu de fortune qu'elle avait.

Le père, maître coutelier à Langres, était renommé pour sa probité rigoureuse. Cette probité était, en quelque sorte, passée en proverbe chez les habitants du pays.

Diderot rapporte qu'un jour, quelques années après la mort de son père, il rencontra un de ses compatriotes :

« Il m'arrêta par le bras comme je traversais une des rues de Langres et me dit :

« M. Diderot, vous êtes bon, mais si vous croyez que vous vaudrez jamais votre père, vous vous trompez. »

Homme d'un excellent jugement, pieux même, il était aimé et respecté. « Il fut, nous raconte encore Diderot, plus d'une fois choisi pour arbitre entre ses concitoyens, et des étrangers qu'il ne connaissait pas, lui confièrent souvent l'exécution de leurs dernières volontés. Les pauvres pleurèrent sa perte, lorsqu'il mourut. Pendant sa maladie, les grands et les petits marquèrent l'intérêt qu'ils prenaient à sa conservation. Lorsqu'on sut qu'il approchait de sa fin, toute la ville fut attristée... »

Ce père modèle avait épousé Angélique Vigneron à laquelle il donna quatre enfants dont Denis était l'aîné,

La maison du coutelier était située sur la place Chambeau, en face de l'église du Collège dont le perron s'élevait au milieu d'un carrefour formé par la rencontre des rues du Grand et du Petit-Brie et de la rue Saint-Amâtre.

Derrière la maison, séparé de l'arrière-boutique par une petite cour, s'étendait un jardinet clôturé par un mur et par une haie de charmille très négligée. Denis Diderot écolier y avait passé de longues heures, alors que déjà son *humeur sauvage* lui faisait rechercher la solitude. Il s'y asseyait souvent devant une table de pierre, ronde et moussue, soutenue par un unique pied.

Dans cette petite maison provinciale, Diderot nous évoque l'image de son père à son établi, dans ses habits d'ouvrier, la tête nue, ou bien « au coin de son feu, dans son fauteuil à bras, avec son maintien tranquille et serein ». C'est en hiver. Ils sont tous assis autour du feu, à

la veillée. Le père ferme doucement les yeux et s'apprête à conter à son entourage quelqu'une de ces histoires morales dont il a le secret.

« Avant que je commence, dit-il à sa fille, Annette, relève mon oreiller qui est descendu trop bas, et toi, Denis, ferme les pans de ma robe de chambre, car le feu me brûle les jambes...

« Vous avez tous connu le curé de Thivet?... » (1).

Au reste, le père Diderot savait, quand il le fallait, être un joyeux convive tout comme un autre. Une année, il mangea et but si fort que les médecins décidèrent de l'envoyer aux eaux de Bourbonne. Sans entêtement, il s'y rendit et suivit les prescriptions de la cure de point en point, mais nulle supplication ne le décida à prolonger son traitement. Lorsqu'il se jugea guéri, il refusa avec obstination de boire un verre d'eau de plus : « Je ne suis pas malade, répétait-il. Qu'on me donne du bon vin! » Et il levait son verre à la santé de son médecin.

Dans sa jeunesse, Denis était d'une telle sensibilité qu'à l'âge de six ans, assure-t-il, ayant été voir pendre un voleur, il en revint avec la jaunisse.

Un peu plus tard, on décida de le mettre au collège, son père lui ayant reconnu des dispositions pour l'étude et s'étant juré de faire de son fils un ecclésiastique. A huit ans, il fut donc chez les jésuites de Langres, et un de ses oncles, chanoine, qui lui destinait son bénéfice, le fit tonsurer à douze ans.

Le canonicat ne lui plaisait guère, et un beau jour, il abandonna le collège pour prendre le tablier de coutelier. Mais au bout de cinq jours : « J'aime mieux l'impatience que l'ennui », dit-il, et il reprit ses livres.

Au reste, il aimait beaucoup la vie de famille et la maison paternelle. La petite maison de Langres, les soirées passées en compagnie de son frère et de sa sœur lui revenaient bien souvent à la mémoire, plus tard. A cinquante ans, il écrit à son amie, M[lle] Voland : « Un des

(1) *Entretien d'un père avec ses enfants.*

moments les plus doux de ma vie, et je m'en souviens comme d'hier, ce fut lorsque mon père me vit arriver du collège, les bras chargés de prix que j'avais remportés et les épaules chargées de couronnes qu'on m'avait décernées, et qui, trop larges pour mon front, avaient laissé passer ma tête. Du plus loin qu'il m'aperçut, il laissa son ouvrage, il s'avança sur sa porte et se mit à pleurer. C'est une belle chose qu'un homme de bien et sévère qui pleure. »

Mais il ne dit pas qu'il revenait aussi avec une blessure que lui avait faite au côté la hallebarde d'un suisse. Il eut le courage de ne pas se plaindre, et ce n'est que le dimanche suivant, en l'habillant pour aller à la messe, que sa mère aperçut la plaie. Tout jeune, Denis montrait un courage stoïque! Plus stoïque que celui dont il fera preuve plus tard, car, toute sa vie, il fut sensible à l'extrême, inquiet, prudent, nous dirions aujourd'hui : « douillet ».

Nous avons vu que le père Diderot avait, outre Denis, trois autres enfants : il était impossible d'imaginer êtres ayant des caractères plus dissemblables que ces quatre rejetons d'une même souche. Sa sœur était « une personne agissante, gaie, décidée, libre dans ses actions, encore plus libre dans ses propos : une espèce de Diogène femelle ». Elle refusa de se marier pour soigner son père et diriger le ménage à la mort de sa mère. Aussi Denis l'appelait-il « la ménagère ». Une autre fille entra dans les ordres et mourut à moitie folle. Enfin le frère de Denis se fit abbé. C'était un esprit ardent, une sorte de sectaire à la dévotion outrée, presque toujours silencieux, « sorte d'Héraclite chrétien, constamment prêt à pleurer sur la folie de ses semblables ». Il devint chanoine de l'église cathédrale de Langres, se brouilla, bien entendu, plus tard, avec l'auteur de l'Encyclopédie, ainsi qu'avec « la ménagère » qu'il accusait d'aimer trop le philosophe, et, à la mort de Denis, poussa le zèle religieux jusqu'à vouloir brûler les papiers de l'auteur du *Neveu de Rameau*.

On se doute qu'une famille de cette sorte, composée



Vue du Pont-Neuf, par Raguenet.
(Communiqué par le Musée Carnavalet.)

d'êtres si dissemblables ne devait pas toujours être très unie. Diderot n'acheva pas ses études à Langres, mais à Paris, au collège d'Harcourt. Les jésuites l'ayant vu d'une intelligence si vive avaient résolu de l'accaparer tout à fait. Fort habilement, par des promesses, par des éloges, ils l'incitèrent à quitter furtivement la maison paternelle pour leur collège à Paris.

Ravi d'abandonner sa petite ville et de voir des horizons nouveaux, Denis promit tout ce qu'on voulut, mais, avec la volubilité de paroles et l'étourderie qui lui étaient déjà habituelles, il n'eut rien de plus pressé que de confier son secret à tout le monde. C'était le meilleur moyen pour qu'il arrivât aux oreilles de son père.

« M. Diderot père, raconte Mme de Vandeul, observa le plus profond silence; mais, en allant se coucher, il emporta les clefs de la porte cochère, et, lorsqu'il entendit son fils descendre, il se présenta devant lui et lui demanda où il allait, à minuit.

— A Paris, où je dois entrer chez les jésuites.

— Ce ne sera pas pour ce soir, mais vos désirs seront remplis; allons d'abord dormir. »

Et, le lendemain, tous deux, en effet, se dirigeaient sur Paris.

Après avoir conduit son fils au collège d'Harcourt, le père resta quinze jours dans la capitale « à tuer le temps et à périr d'ennui dans une auberge » pour savoir s'il pouvait être tranquille sur le sort de son enfant. Après ces quinze jours, il alla au collège, s'assura de sa santé, — Denis lui affirma qu'il était parfaitement bien et qu'il se plaisait beaucoup dans cette nouvelle demeure — puis il s'enquit, auprès du principal, de sa conduite et de son travail.

« Assurément, monsieur, lui répondit celui-ci, c'est un excellent écolier; mais, il y a huit jours, nous l'avons vertement chapitré, et s'il continuait, on ne pourrait le garder bien longtemps. »

A peine est-il entré au collège, Denis avait, en effet, trouvé le moyen de se faire réprimander sévèrement.

Un jour, il voit venir à lui, la figure ravagée de soucis, un de ses nouveaux camarades. Il lui demande le sujet de ses chagrins; celui-ci lui avoua que l'on composait le lendemain et qu'il était fort embarrassé de sa besogne, « Mon père, dit Mme de Vandeul, lui proposa de le faire à sa place; en effet, le jeune homme déposa son papier dans une garde-robe, mon père l'y suivit, fit le devoir et les professeurs le trouvèrent parfaitement bien; mais ils ajoutèrent que ce devoir ne pouvait être l'ouvrage de celui qui le présentait, et le forcèrent d'en nommer l'auteur ou de sortir sur-le-champ du collège. Le jeune homme avoua que le nouveau venu s'en était chargé; ils furent tous les deux très houspillés, et mon père renonça à la besogne des autres pour ne s'occuper que de la sienne. L'objet de tant de fracas était un morceau de poésie: il fallait mettre en vers le discours que le serpent tient à Ève quand il veut la séduire : étrange sujet de composition pour de jeunes écoliers. »

Dès qu'il a terminé ses classes au collège d'Harcourt, son père le fait entrer chez un procureur, M. Clément de Ris. Il y demeure deux ans, quoique la chicane ne lui plaise pas du tout. Il employait le plus de temps possible à l'étude du latin, du grec, des mathématiques, de l'italien, de l'anglais; mais il se livrait tellement à son goût pour les lettres que M. Clément prévient le père.

On lui intime alors l'ordre de choisir entre les professions de médecin, de procureur ou d'avocat. Au bout des deux mois de réflexion qui lui ont été accordés, il répond que l'état de médecin ne lui plaît pas, qu'il ne veut tuer personne; que celui de procureur était trop difficile à remplir délicatement; qu'il choisirait volontiers la profession d'avocat, mais qu'il avait une répugnance invincible à s'occuper toute sa vie des affaires d'autrui. « Mais, lui dit M. Clément, que voulez-vous donc être? — Ma foi rien, mais rien du tout. J'aime l'étude, je suis fort heureux, fort content; je ne demande pas autre chose. »

Averti de cette réponse par M. Clément de Ris, son père lui supprima, dès lors, tout subside. Il prévint son fils qu'il

ne rembourserait aucune de ses dépenses, lui ordonnant de choisir un état quelconque, ou de revenir à Langres. Mais Denis s'imagina que son père, par bonté, reviendrait sur sa décision, il quitta la maison du procureur et s'installa dans un cabinet garni où il commença une vie de misère profonde. Pendant dix ans il devait rester ainsi, persévérant dans sa volonté d'indépendance, tandis que son père s'obstinait dans son refus d'intervenir. Parfois, la mère lui envoyait un peu d'argent en cachette, qu'une vieille servante apportait à Paris, faisant soixante lieues à pied et ajoutant à la somme remise par la mère ses propres économies.

De son côté, Diderot donnait des leçons. Maigres élèves, maigre rétribution. Et aussi maître bizarre. Jamais vit-on professeur plus extraordinaire. Disposé à enseigner toutes choses, qu'il les connût ou ne les connût point, littérature ou mathématiques, sciences ou arts, son savoir paraissait universel. En réalité, c'était plutôt un enthousiaste de tout, qui avait des clartés de chaque matière. Capricieux au possible, son humeur variait selon les élèves qu'on lui donnait. Tombait-il sur un sujet intelligent, il se lançait dans les considérations les plus étrangères à sa leçon, effleurait les grands problèmes politiques et sociaux, se contredisait, discutait avec lui-même, prenait son élève à témoin, s'échauffait, bataillait, s'emballait, discourait à grands cris et avec force gestes. La nuit venait qui le trouvait encore en pleine discussion passionnée et frénétique.

Le chargeait-on, au contraire, d'instruire un cancre, son imagination glacée s'arrêtait, son esprit s'égarait. Il cessait bientôt de parler. Au bout de dix minutes, il prenait son chapeau et on ne le voyait plus.

Un si étrange professeur devait, on le conçoit, avoir peu de succès auprès des familles. Aussi Denis fut-il bientôt forcé de chercher d'autres sources de profits. Il fit des traductions à un prix infime la ligne, il écrivit des discours, il arrangea des oraisons, il composa des sermons pour des missionnaires qui allaient ensuite les répandre



Vue du Palais-Royal, par Meunier.
(Communiqué par le Musée Carnavalet.)

dans les colonies portugaises. Il fit jusqu'à des mandements pour les évêques!

Un jour, il crut avoir enfin trouvé une bonne place. Un certain financier nommé Randon l'engagea chez lui comme précepteur de ses enfants. Le poste était bien rétribué, mais la tâche était ingrate : le maître devait assister au lever de ses élèves, leur enseigner tout ce qu'il savait pendant la matinée, dîner avec eux, les promener ensuite, ne recevoir personne, n'aller voir qui que ce fût, souper avec les marmots, les voir coucher, et ne les abandonner pas un seul instant à d'autres soins que les siens...

Au bout de trois mois, le précepteur alla trouver M. Randon, et le pria de lui rendre sa liberté.

« Quel sujet de mécontentement avez-vous donc, M. Diderot?

— Monsieur, repartit Denis, regardez-moi bien : ne trouvez-vous pas qu'un citron est moins jaune que mon visage. J'apprends à vos enfants à devenir des hommes, et, pendant ce temps-là, c'est moi qui retourne à l'enfance. J'aime mieux mon taudis de Paris, mais ma liberté. »

Et, délibérément, il revint à sa vie de misère et de tracas. Les soucis de toutes sortes recommencèrent aussitôt.

A propos de sa détresse d'alors, on raconte qu'un mardi gras, n'ayant pas un sou vaillant, il sortit de chez lui dans l'espoir de rencontrer un ami qui l'invitât à dîner. Il sonne en vain à toutes les portes, les personnes qu'il trouve ne le retiennent pas ou elles sont priées à dîner en ville elles-mêmes. Enfin, après avoir couru toute la journée, il rentre chez lui exténué de fatigue et défaillant de besoin. Son hôtesse le voyant pâle et défait, lui offre un peu de vin chaud et du sucre. Il accepte, se réconforte un peu, puis gagne sa couche. Il fit alors le serment de ne jamais refuser un écu à quiconque le lui demanderait.

Certains jours, sa misère était si noire qu'il fallait user de procédés assez... lestes pour en sortir. C'est ainsi que sa fille, Mme de Vandeul, raconte une aventure qu'elle qualifie avec beaucoup d'indulgence « espièglerie ».

Un moine du couvent des Carmes déchaussés, un peu parent de Diderot, appelé le frère Ange, s'occupait de faire entrer dans des couvents les jeunes gens malheureux et bien nés; il leur donnait tous les moyens de se tirer des embarras où ils s'étaient mis; il leur offrait la possibilité de se réconcilier avec leur famille.

Diderot va trouver ce carme, feint de regretter amèrement la vie irrégulière qu'il a menée jusque-là et de désirer la paix monacale. Mais il avoue qu'il a des dettes, qu'une malheureuse créature a été entraînée par lui dans une vie qui ne lui laisse d'autre ressource que le vice... Enfin, il extorque ainsi au moine deux mille francs en s'y reprenant à plusieurs fois, et quand le frère se lasse de payer pour lui, il dit : « Frère Ange, vous ne voulez plus me donner d'argent? Eh bien, moi, je ne veux plus être carme; écrivez à mon père, et faites-vous rembourser. » Le moine entra dans une fureur horrible, il écrivit au père de Diderot, qui le traita comme un sot, et paya. On comprend facilement que ces aventures-là n'accéléraient pas la réconciliation avec le vieux coutelier. Elles ne donnaient pas non plus à Denis Diderot cette maturité de la pensée qui lui eût été si nécessaire et qu'il ne devait acquérir que beaucoup plus tard.

Mme de Vandeul nous le peint à cette époque « souvent ivre de gaieté, plus souvent noyé dans les réflexions les plus amères ». En réalité, il avait cet « air vif, ardent et fou » que donne la belle humeur, mais il se gâtait déjà le style et la main par trop de travaux improvisés, par trop de matières insuffisamment apprises, par trop d'à peu près, et lui-même devait sentir confusément à certaines heures tout le tort qu'il faisait à son propre talent. Néanmoins l'esprit primesautier reparaissait chez lui, avec l'insouciance, avec la gaieté, avec la jeunesse.

Libre, ardent, Diderot n'était-il pas le plus heureux des hommes? Il habitait alors sur les quais, et, dès le matin, il allait par les rues, musant aux étalages, détaillant les jolies femmes, s'arrêtant à une bouquinerie. Ses pas l'entraînaient presque toujours vers le Pont-Neuf.

A cette époque, c'était bien l'endroit le plus animé de tout Paris, le rendez-vous des beaux esprits et aussi de coquins. « Le Pont-Neuf, s'écrie Mercier, est dans la ville, ce que le cœur est dans le corps, le centre du mouvement et de la circulation; le flux et le reflux des habitants et des étrangers, frappent tellement ce passage, que pour rencontrer les personnes qu'on cherche, il suffit de s'y promener une heure chaque jour. »

C'est au Pont-Neuf qu'opéraient les recruteurs, les racoleurs qu'on appelait « vendeurs de chair humaine » et qui « faisaient des hommes pour les colonels ».

Pour ces racoleurs, tous les moyens étaient bons; écoutons ce qu'en dit Mercier : « Ils ont des *filles de corps de garde*, au moyen desquelles ils séduisent les jeunes gens, qui ont quelque penchant au libertinage; ensuite ils ont des cabarets où ils enivrent ceux qui aiment le vin; puis ils promènent les veilles du mardi gras, et de la saint Martin, de longues perches surchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levraux, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

« Les pauvres dupes qui sont à considérer la Samaritaine et son carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, sont tentés d'en faire un, et troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait résonner à leurs oreilles un sac d'écus, et l'on crie, *qui en veut? qui en veut?* C'est de cette manière qu'on vient à bout de compléter une armée de héros, qui feront la gloire de l'État et du monarque; ces héros coûtent au bas du Pont-Neuf trente livres pièce. Quand ils sont beaux hommes, on leur donne quelque chose de plus...

« Ces recruteurs, continue Mercier, se promènent la tête haute, l'épée sur la hanche, appelant tout haut les jeunes gens qui passent, leur frappant sur l'épaule, les prenant sous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde...

« Ces recruteurs ont leurs boutiques dans les environs avec un drapeau armorié, qui flotte et qui sert d'enseigne. Là ceux qui sont de bonne volonté viennent donner leur



Madame Greuze(Anne-Gabrielle Babuti).

signature. Un de ces recruteurs avait mis sous son enseigne ce vers de Voltaire :

Le premier qui fut Roi fut un soldat heureux. »

Sur le Pont-Neuf aussi opérait l'illustre Thomas, homme énorme et charlatan fameux dont Mercier nous a laissé le portrait truculent.

« Il était reconnaissable de loin par sa taille gigantesque et l'ampleur de ses habits; monté sur un char d'acier, sa tête élevée et coiffée d'un panache éclatant, figurait avec la tête royale d'Henri IV; sa voix mâle se faisait entendre aux deux extrémités du pont, aux deux bords de la Seine. La confiance publique l'environnait et la rage de dents semblait venir expirer à ses pieds; la foule empressée de ses admirateurs, comme un torrent qui toujours s'écoule, et reste toujours égal, ne pouvait se lasser de le contempler; des mains sans cesse élevées imploraient ses remèdes, et l'on voyait fuir le long des trottoirs les médecins consternés et jaloux de ses succès. Enfin, pour achever le dernier trait à l'éloge de ce grand homme, il est mort sans avoir reconnu la Faculté. »

Tels étaient les éléments divers qui faisaient du Pont-Neuf un si pittoresque tableau.

On pense que notre philosophe n'avait garde d'oublier de s'arrêter à chaque auvent, à chaque spectacle en plein air.

Cependant, insensiblement, ses pas le rapprochaient de la rue Dauphine. Il avisait une modeste boutique de libraire, s'attardait une seconde devant le *Mercure français*, le *Traité des Modes* ou l'*Almanach des Dames* qui encombraient l'étalage, et, entrant soudain, se trouvait en face d'une charmante jeune fille « poupine, blanche et droite comme le lis, vermeille comme la rose », qui se tenait au comptoir, en jupe courte de calmande, corsage de basin et bavolet de mignonne dentelle, sans autre parure qu'une petite croix d'or à la Jeannette pendue au cou.

Ce charmant pastel du XVIIIe siècle, c'était Mlle Babuti

qui devait devenir célèbre plus tard en épousant M. Greuze.

Diderot n'aimait rien autant que venir bavarder une heure en cette délicieuse compagnie et taquiner la jolie fille qui ne savait si elle devait rire ou se fâcher des plaisanteries du jeune homme :

« Mademoiselle, demandait-il malicieusement, les *Contes* de La Fontaine, un Pétrone, s'il vous plaît?

— Monsieur, disait, rougissante, la petite Babuti, monsieur, les voilà; ne vous faut-il point d'autres livres ?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais...

— Dites toujours,

— La *Religieuse en chemise*.

— Fi donc, monsieur! Est-ce qu'on a, est-ce qu'on lit ces vilenies-là ?

— Ah! Ah! Ce sont des vilenies, mademoiselle, moi je n'en savais rien.

— Mademoiselle ?

— Monsieur?

— Avez-vous le *Portier des Chartreux ?*

— Monsieur!

— La *Tourière des Carmélites*, *Thérèse philosophe ?*

— Oh! monsieur, monsieur...

— Alors, mademoiselle?

— Monsieur, c'est en face, chez Desauge, dans la rue Saint-Louis-au-Palais ; ici on n'a que des livres honnêtes. »

Et Diderot de se sauver en riant aux éclats.

Il continuait sa promenade sur les quais, et, presque invinciblement, ses pas le portaient au Palais-Royal. Là, changement complet de décor :

« On se regarde avec une intrépidité qui n'est en usage, dans le monde entier, qu'à Paris, et à Paris même, que dans le Palais-Royal : on parle haut, on se coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui passent, leurs maris, leurs amants; on les caractérise d'un mot; on se rit presque au nez, et tout cela se fait sans offenser, sans vouloir humilier personne. On roule dans le tourbillon, on se

prodigue les regards, avec un abandon qui laisse toujours aux femmes *le dernier...* » (1).

Séjour enchanté, « petite ville luxueuse enfermée dans une grande ville. C'est le temple de la volupté d'où les vices brillants ont banni jusqu'au fantôme de la pudeur : il n'y a pas de guinguette dans le monde plus gracieusement dépravée » (2).

De temps en temps, on entend un cri, en voit un rassemblement se faire : c'est un Suisse qui chasse une fille à grands coups de fouet. D'autres fois, on se contente de poursuivre la femme qui ne s'exhibe pas en tenue correcte. On n'y tolère pas non plus les hommes en veste, en robe de chambre ou en bonnet, ni les domestiques en livrée. Les Suisses les pourchassent de tous côtés :

« Li entrer pas en casaquin ! » crient-ils de loin dès qu'ils les aperçoivent.

C'est un bruit, un mouvement, un spectacle extraordinaire. Diderot se grise de ces cris, de ces appellations, de ces foules et de ces femmes. Mais plus que tout l'attire et le retient la société des nouvellistes qui foisonne au Palais-Royal comme aux Tuileries.

Au Palais, ils s'assemblent à droite, dans la « grande salle d'arbres » que Sauval décrit comme « un petit bois » où règne le silence qui « n'est interrompu que par le petit murmure que fait le jet d'eau qui sort du centre du bassin ». Ceux qui tiennent le premier rang parmi « les gazetiers à la bouche » se groupent autour d'un marronnier au tronc puissant qui était célèbre dans tout Paris et même dans toute l'Europe sous le nom d' « arbre de Cracovie ». Là on débite mille mensonges, on met en circulation mille nouvelles. Chacun est averti ou croit l'être, et, de bouche en bouche, circule la gazette vivante de la capitale.

Les savants et les gens de lettres forment un groupe à part. C'est celui où Denis se glisse le plus volontiers. On

(1) Mercier, *Tableau de Paris.*
(2) *Id.*



Les Nouvellistes, par Saint-Aubin.

y discute âprement des prochaines élections académiques, on y disserte une lettre de Voltaire, on y crie, on s'y bafoue, on s'y dénigre, on s'y insulte, — on admire rarement son prochain, et comme à regret. Armand Baculard est le grand colporteur de nouvelles. Une chute ou un succès à la Comédie-Française, un opéra nouveau de Glück ou de Piccini suffisent pour diviser les habitués en deux corps ennemis, pendant que les politiques se réfugient sous le fameux arbre de Cracovie.

C'est le mercredi et le samedi qu'ont lieu principalement les réunions : Diderot s'y fait toujours remarquer par ses grands gestes, par sa faconde, par l'originalité et la hardiesse de ses idées. Il donne lecture à haute voix des gazettes, il s'émeut, il se passionne, il hurle, il trépigne.

« Les personnes qui arrivent, disent MM. Funck-Brentano et Paul d'Estrée (1), sont abordées dès leur arrivée. Ne seraient-elles venues que dans l'intention de faire un tour de promenade, elles sont tout aussitôt questionnées sur les nouvelles qu'elles peuvent connaître. Quelques amis se promènent-ils en devisant entre eux, des nouvellistes souples, au pas doux et furtif, les suivent comme leur ombre, s'efforçant d'attraper au vol les bribes de leur entretien.

« De-çi, de-là, des groupes, des pelotons où chacun s'efforce de se pousser au premier rang. Tout à coup un remous. C'est un nouvelliste de haut vol qui a fait son apparition dans le jardin. Quand un de ces nouvellistes respectés déploie en se promenant une lettre ou un autre papier écrit à la main, il est aussitôt environné d'autant de personnes qu'en peut contenir la longueur de l'allée où il est. S'il est assis, il se forme un nuage autour de lui, qui grossit à vue d'œil; et, de bouche en bouche, ce qu'il lui plaît de communiquer est porté jusqu'aux plus éloignés... »

Au milieu de cette agitation, Diderot exulte. Bientôt,

(1) *Les Nouvellistes.* Hachette, éditeur, 1905.



Café du Caveau.

cependant, il est las du Palais-Royal et décide avant le souper (au fait où soupera-t-il? et qui lui paiera son repas? il n'en sait rien lui-même...) d'entreprendre la tournée des cafés. Le voilà chez Gradot où l'arrivée d'un nouvelliste vient de faire sensation. On entoure celui-ci de toutes parts, on déserte les tables, on l'environne, on

l'investit. Bientôt la nouvelle est lancée, elle circule de l'un à l'autre. Diderot se hâte de la happer au vol, et il court la colporter en coup de vent chez Procope, chez Laurent, au café de Malte. Au café de la Régence on discute de la Comédie-Française et des comédiens ordinaires de Sa Majesté. Au café du prophète Élie, rue Saint-Honoré, à l'angle de la rue du Four, on s'entretient à mi-voix d'aventures galantes écoutées la nuit dernière. Au café Le Roy, on parle politique, ainsi qu'au café Dupuis. Mais, dans aucun, Diderot ne se plaît autant qu'au célèbre Caveau, situé au Palais-Royal, sous le café de la Rotonde. « C'était un petit caveau fort noir, fort humide, où l'on descendait par deux ou trois marches et dans lequel il y avait quelques mauvaises tables et tabourets fort lourds, rembourrés de crin et revêtus de mauvais cuir. On montait par un petit escalier qui était un véritable casse-cou à une terrasse pas plus grande que la main qui donnait sur le jardin ; c'est là que se faisaient les joyeuses orgies et les jolies chansons... » (1). Plus tard le lieu devait être embelli des bustes de Grétry, Piccini et Glück, mais, à cette époque, il était plutôt sinistre. Cependant quel bruit s'y faisait, quel brouhaha, quelle agitation ! Au moins c'était la vie, trépidante et intense, celle qui plaisait le plus au jeune philosophe et sur laquelle il se ruait avec le plus d'âpreté.

Toutefois son esprit mobile ne saurait se plaire longtemps au même spectacle. A peine est-il dans la compagnie des habitués du Caveau, il songe à s'en échapper, et l'image de la petite Babuti vient, une fois de plus, hanter sa pensée.

Toujours courant, il s'échappe du café, serre vingt mains qui voudraient le retenir, glisse dans le Palais-Royal, et, après une course folle, se retrouve dans la boutique de l'humble librairie, devant le *Mercure français*, les libelles, les Almanachs royaux et le *Traité des Modes*.

---

(1) Anonyme. Le *Palais-Royal*. Paris, 1818.



La Cruche cassée, de Greuze.
(Portrait de Mlle Babuti.)

Dans un charmant chapitre de ses *Muses et Bourgeois de jadis* (1), le délicieux Edmond Pilon évoque

(1) *Muses et Bourgeois de jadis*, par Emond Pilon. 1 vol. *Mercure de France*, éditeur.

Denis « toujours aussi fou, aussi vif et aussi pétillant ».

« Mademoiselle, avez-vous lu *Clarisse?*

— Oh! monsieur, si j'ai lu *Clarisse!* »

Et là-dessus, il s'oubliait à parler de Richardson.

« Un homme si admirable, disait M. Diderot, et qui a su mettre dans un petit roman tout ce que Montaigne, Charron, La Rochefoucauld et Nicole ont mis dans de gros livres. Et, en même temps, si tendre, si passionné, si pathétique, mademoiselle!

« Sur ces mots, les voilà causant tous les deux de Lovelace, de Clémentine, de Clarisse et de miss Howe absolument comme de gens qu'ils auraient connus. Ah ! le drôle de corps qu'était en ce temps-là M. Diderot, grand, maigre, efflanqué, son long nez au vent, toujours occupé d'écrire, étonnant, prolixe en toutes sortes d'anecdotes et contes, gai avec les femmes, savant avec les hommes et ne craignant personne sur le paradoxe... »

Sa joie de revoir la petite Babuti était intense.

« Une mine d'enfant, disait-il d'elle, un front rond et tout uni, les sourcils écartés de l'œil qui prêtaient à la physionomie une expression de naïveté, un petit nez de jeune fille fin, droit, éveillé, une bouche humide, découpée, coquette, l'ovale encore plein, la chair douillette et délicate, une rondeur aimable, un petit air de sentiment relevant et animant ce que le visage avait d'un peu trop moutonnier (1). »

« Il fallait, dit encore Edmond Pilon, entendre Diderot juger des coquettes et dire, assez haut pour flatter les jolies oreilles qui l'écoutaient qu' « un maintien chaste, des manières simples et modestes, un petit air de grâce » sont les plus séducteurs des attraits pour une femme ».

A quoi le neveu [de M. Rameau, le musicien] en toussant, crachant, et se tirant des cheveux toute la paille du matelas où il avait dormi : « Heu! heu!... monsieur... il y a fagot et fagot, et il y a fille et fille; celle-là est la plus rusée qui cache sa rouerie sous un visage d'ange. — Mais,

(1) Diderot. *Salons.*

neveu... — Non point, non point; ce sont toutes des menteuses, et, si elles sont belles, c'est pour mieux nous perdre. — Pourtant une jolie femme! — Monsieur, toutes les femmes sont maintenant jolies; plus vous le leur dites, plus elles sont friponnes! » Mais M. Diderot : « N'offensez pas mademoiselle, neveu, et ne lui donnez pas le regret d'être jolie! »

« La belle fille rougissait de plaisir, prenait son air fâché, du revers d'un livre tapait sur les doigts de M. Diderot : « Monsieur le philosophe! » — Mais le neveu, à son tour, droit et les bras en l'air ainsi que dans le portrait qu'en a fait Carmantelle : « Mademoiselle? — Monsieur! — Atteignez-nous, je vous prie, et prêtez-nous un moment ce vieux tome que je vois d'ici sur la planche la plus élevée et où Desiderius Erasmus nous dit ce que les femmes pensent de leur mari. — Mais, monsieur! — Mademoiselle, j'y tiens fort! » Après quoi le voilà qui pivote sur les talons au milieu des chaises, fait craquer ses doigts en tirant ses mains et fredonne, en faisant gonfler ses deux joues, un *allegro* de Locatelli. En même temps, Mlle Babuti est sur l'escabeau; elle se hausse aux rayons; elle atteint le vieux tome poudreux d'Erasmus; mais, cependant, pas assez vite pour dissimuler, dans une petite pantoufle, un pied fait au tour, une cheville ravissante et les mollets du monde les plus agréables... »

Ah! ces matinées, ces après-midi ou ces après-soupers passés dans la petite boutique du libraire Babuti, Diderot devait s'en souvenir longtemps après avec délices. C'était comme un coin délicieux de sa jeunesse passionnée et un peu folle qu'il retrouvait là, dans le magasin aux souvenirs et qui lui paraissait de loin comme une échappée de bleu dans un ciel sombre. Désormais, aux plus mauvaises heures que lui réserve l'avenir, il aura toujours en mémoire la gracieuse fille accorte, avec son front rond et tout uni, son petit nez, sa bouche humide, qui le regardera en souriant du fond de sa jeunesse...

II

Le Mari et l'Ami

Vers l'année 1741, vivait dans une modeste maison de l'étroite rue Poupée, près de la rue de la Harpe, une pauvre femme veuve avec sa fille tenant un tout petit commerce de dentelles et de lingerie. Mme Champion avait épousé, en 1710, un manufacturier dont l'industrie ne fut jamais très brillante et qui mourut à l'Hôtel-Dieu, à l'âge de quarante ans, le 25 mars 1713, laissant presque sans ressources sa jeune femme avec une petite fille, Toinette. Tant bien que mal, — et plutôt mal que bien, il semble — Mme Champion fit tête à la misère. Grâce à quelques protections, elle put mettre sa fille au couvent, l'y laissa jusqu'à l'âge de seize ans, lutta désespérément pendant ce temps et la reprit ensuite avec elle pour l'associer à son modeste gagne-pain.

Toinette aurait bien voulu se marier. Mais quel galant se fût risqué à prendre cette pauvre ouvrière qui ne pouvait se suffire à elle-même et aurait bientôt peut-être sa mère à sa charge?...

Heureusement, en cette occasion comme en bien d'autres, le hasard fut ingénieux; il fit habiter dans la propre maison des deux femmes, en une toute petite chambre sise sur le même palier, un pauvre diable de jeune écrivain qui vit la petite, qui lui causa, qui s'en amouracha et qui finit par la demander en mariage et par l'épouser. Cet écrivain était Denis Diderot.

Tout d'abord, l'affaire n'alla pas toute seule. Denis avait vu la jeune fille, il la trouvait jolie au possible, était prêt à lui déclarer son amour et même à la demander en ma-

riage. Mais Mlle Champion était assez farouche, les deux dames voyaient peu de monde et il fallut à notre philosophe toute une diplomatie pour avoir accès chez elles. Il leur déclara un jour qu'il se disposait à se retirer au séminaire, que, dans ce but, il avait besoin d'une provision de linge et qu'il les priait de s'en charger. Puis, chaque soir, comme par hasard, il entra assister à la confection de son trousseau. Visites discrètes, tout d'abord.

« Bonjour, monsieur notre voisin.

— Bonjour, mesdames mes voisines.

— Que devenez-vous? Que faites-vous? Que de remerciements je vous ai, etc... »

Bientôt on s'habitua peu à peu à sa présence. Sa faconde et son entrain firent la meilleure impression du monde. Comme le dit plus tard Mme Champion, il réussit à « renverser la cervelle de Toinette ». Et, un beau jour, tout naturellement, il la demanda en mariage.

Ces dames exigèrent de lui qu'il fît venir ses papiers et qu'il obtînt le consentement de ses parents. Mme Champion se souciait, en réalité, assez peu de donner sa fille à « un écrivain sans le sou », « à un homme qui ne faisait rien ». Et quand, tout piteux, Denis vint leur annoncer que son père, le maître coutelier, avait déclaré que « son fils était fou et qu'il lui ordonnait, sous peine de malédiction, de renoncer à son extravagance », ce fut Mlle Toinette qui protesta bien haut « qu'elle n'entrerait pas dans une famille qui ne la regardait pas d'un bon œil ».

En somme, le prétendant n'avait pour lui « que sa tête vive et sa langue dorée ». Et, tout doucement, on l'éconduisait...

C'est alors que Diderot, désespérant de toucher le cœur de Toinette, joua sa dernière carte : il feignit de tomber malade, il demanda des secours, il implora la pitié de ces dames. Elle ne lui fit point défaut, comme bien l'on pense. On soigna de son mieux le pauvre malade, on lui apporta du bouillon, on l'accabla de prévenances, tant et si bien qu'il guérit... et qu'il demanda pour la seconde fois Mlle Champion en mariage. Sut-il mieux plaider sa cause?

Avait-on réfléchi dans l'intervalle? Le fait est que le mariage eut lieu clandestinement, à minuit, le 6 novembre 1743, à la paroisse de Saint-Pierre-aux-Bœufs.

Quelques jours plus tard, le jeune ménage s'installait rue Saint-Victor et, quelques mois après, le 13 août 1744, Mme Diderot donnait à son mari son premier enfant, une fille, qui fut baptisée le lendemain à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et qui reçut le prénom d'Angélique.

C'avait été un mariage d'amour, ce fut un mauvais ménage. En somme, on peut le dire, peu d'époux étaient plus mal assortis que M. et Mme Diderot : le caractère primesautier, instable et « sensible » de Denis était très mal appareillé à celui de Mlle Champion, tracassière, d'esprit commun et d'une éducation trop vulgaire, ainsi que l'a dit Sainte-Beuve, pour comprendre son mari et suffire à ses affections. Enfin Mme Diderot était profondément pieuse, et c'était encore là un sujet de discorde future des plus graves pour le jeune ménage.

Quant à Denis, il commença par se montrer jaloux, — et très étroitement. Ne voulant pas que sa femme reçût à la maison tant d'étrangers, il lui interdit de continuer son petit commerce de lingerie, et les jeunes époux durent subsister dès lors sur les gains très précaires de l'écrivain joints aux deux mille écus d'économies faites par Mme Champion.

Par contre, s'il se montra jaloux, il laissa à sa femme une grande liberté, ayant pris l'habitude de disparaître de la maison dès le matin pour n'y reparaître que le soir. Ses démarches, ses travaux, ses rendez-vous, ses courses, les mille dîners en ville et les mille soupers qu'il devait accepter, que d'obligations, et comment s'y soustraire?... La pauvre Toinette dut se résigner à manger seule un maigre repas, parfois même à dévorer son pain tout sec, alors qu'elle avait prélevé six sous sur les dépenses de la maison « pour que M. Diderot allât prendre sa tasse au café de la Régence et vît jouer aux échecs ».

Cependant, sa femme lui ayant déjà donné son premier enfant et étant même enceinte du deuxième, le bruit se

répandit à Langres que le fils au père Diderot était marié. Aux représentations de son père, Denis répondit... en embarquant simplement sa femme dans la diligence de Langres :

« Elle est partie hier, écrit-il à son père, elle vous arrivera dans trois jours. Vous lui direz tout ce qui vous plaira, et vous la renverrez quand vous en serez las. »

Le moyen était hardi et radical. Il réussit. Le caractère de Mme Diderot plut fort aux parents et à l'entourage du philosophe. On l'accueillit fort bien, on la garda trois mois et on la renvoya à Paris comblée de cadeaux.

Grâce à sa femme, la réconciliation s'était donc effectuée. Diderot n'en était pas fâché, pouvant ainsi de temps à autre tirer quelques subsides de sa famille. Et le malheureux en avait grand besoin !... A ce moment, il en était réduit, pour vivre, à traduire le *Dictionnaire de Médecine* et l'*Histoire de la Grèce !...*

Quelle nécessité ironique l'avait donc poussé au mariage, lui qui pouvait à peine se suffire ? Au fond, MM. Assézat et Maurice Tourneux l'ont bien vu, ce qui avait séduit Diderot, l'éternel bohème, c'était le côté pot-au-feu du ménage :

« Ce qui avait séduit Diderot, malade, sans ressources, sans foyer, c'étaient les tasses de bouillon, les reprises à sa redingote de peluche grise et à ses bas de laine noire, les mille soins où une femme excelle et qu'elle pare d'un sourire ; ce qui devait faire le chagrin de sa vie, c'était l'ignorance de cette même femme, le souci de l'argent qu'elle manifestait à tout propos, les perquisitions auxquelles elle se livrait parfois dans les papiers de son mari, c'était toute une société de voisins vulgaires que le philosophe hébergeait un peu malgré lui et qui tenaient en médiocre estime cet homme toujours occupé d'une besogne fort mal vue du clergé et du Parlement. Pendant la détention de Diderot, elle avait plus d'une fois retenu à dîner Rousseau — qui l'en a remercié dans ses *Confessions* en la traitant de « harengère » ; mais il ne semble pas que d'Alembert, d'Holbach, Grimm se soient jamais

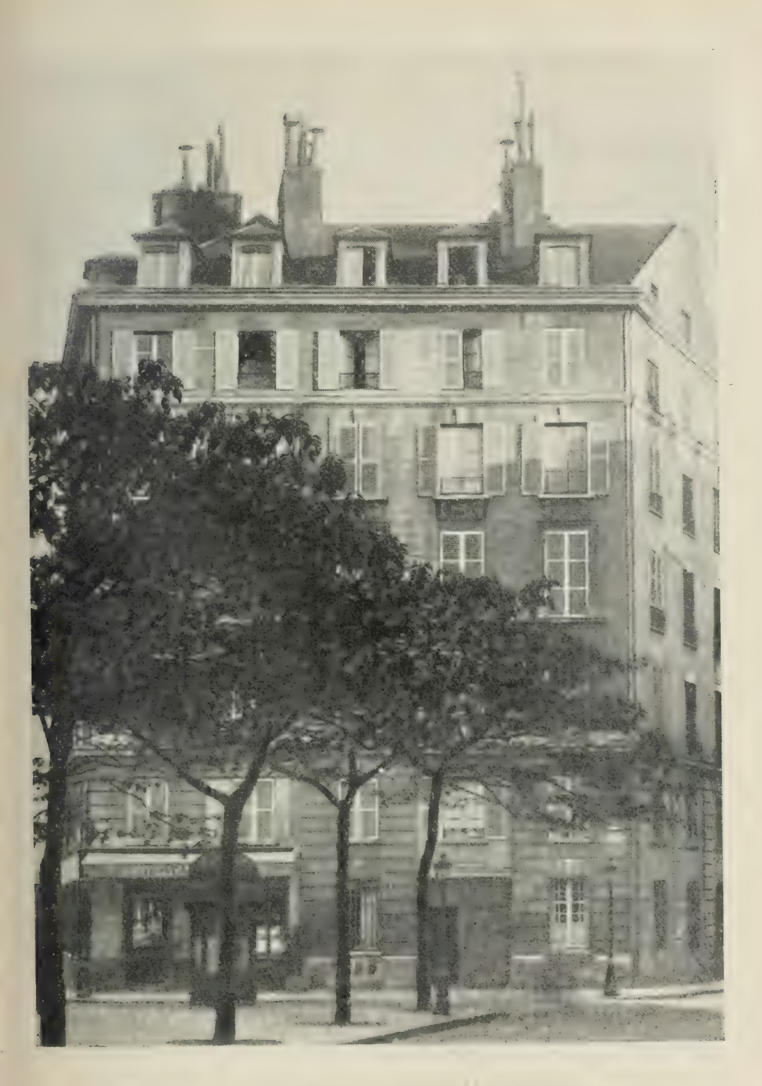
arrêtés au quatrième étage de la rue Taranne; ils montaient tout droit à l'*atelier* du cinquième ; on ne voit guère chez Mme Diderot que l'abbé Sallier, de la Bibliothèque royale, ou Bemetzrieder, le maître de clavecin d'Angélique. Si, par grand hasard, Mme Geoffrin rend visite au ménage, c'est pour traiter Diderot « comme une bête et conseiller à sa femme d'en faire autant ».

Vraisemblablement, Diderot n'a donc pas été très heureux en ménage. Son caractère léger lui permettait de s'en consoler dès cette époque en prenant une maîtresse et en ayant beaucoup d'amis.

La maîtresse, ce fut Mme de Puisieux. Jolie femme, d'esprit fort distingué, âgée alors de vingt-cinq ans, Mme de Puisieux était une mondaine accomplie et de plus un bel esprit. Elle était mariée à un avocat au Parlement, mais elle se souciait bien plus de la société des artistes et des philosophes que de celle des robins, — du moins à cette époque car, plus tard, nous verrons qu'elle trompa précisément notre philosophe avec un collègue de son mari. Pour l'instant, elle était toute à la littérature. Denis avait fait sa connaissance et était devenu son amant pendant que sa femme était à Langres en train de faire de son côté la conquête de sa famille. Leur liaison dura dix ans. Elle se manifesta, de la part de Diderot, sous forme de conseils littéraires à cette jolie femme, et même d'une collaboration discrète aux ouvrages de celle-ci : les *Conseils à une amie*, en 1748; les *Caractères et maximes pour servir de suite aux conseils d'une dame à son amie*, paru en 1749, attestent l'un et l'autre l'influence de l'auteur des *Bijoux indiscrets*.

De la part de Mme de Puisieux, sa liaison se manifesta sous forme de demandes d'argent continuelles dont elle harcela le philosophe.

Demander de l'argent à Diderot, la chose était piquante. Hélas! elle n'en était que très réelle, et ce fut en partie pour payer les dépenses de la dame que le malheureux Denis dut peiner, suer, travailler à tant d'ouvrages ingrats pendant ces dix années de sa vie, ce fut pour elle



Maison place de la Vieille Estrapade où habita Diderot.

qu'il publia sa traduction de Shaftesbury, l'*Essai sur le Mérite et la Vertu*, comme aussi pour elle il écrivit ses *Pensées philosophiques* et l'*Interprétation de la Nature*. A chaque ouvrage, Mme de Puisieux recevait les cinquante louis accordés par le libraire. Les *Bijoux indiscrets* eurent pour origine une gageure : sa maîtresse l'avait défié de produire un roman dans le genre de Crébillon. Et ce furent encore mille francs pour les toilettes de Mme de Puisieux.

Les *Pensées philosophiques* furent, on le sait, condamnées au feu par un arrêt du Parlement en date du 7 juillet 1746. La *Promenade du sceptique* fut également écrite pour se procurer un peu d'argent, mais le livre ne fut pas édité. Il resta en manuscrit et on ne le publia qu'en 1830. En 1747, Diderot donna *De la suffisance de la religion naturelle*; en 1748, les *Mémoires sur différents sujets de mathématiques*, etc...

Tout cela écrit parfois à la diable, très rapidement en tout cas, livré aussitôt que commandé, témoignant d'un prodigieux génie d'improvisation, mais se ressentant aussi de la hâte qu'avait mise l'auteur à le fabriquer. Un immense bouillonnement d'idées, une promptitude inégalée à les faire surgir et à les mettre en valeur, mais aucune constance dans l'effort. Le plus beau feu d'artifice qui soit, mais que sont les fusées qui ont disparu dans la nuit noire, et qu'en reste-t-il?...

* * *

Incertain de ses affections familiales, subissant le joug d'une passion exigeante, Diderot se tourna vers l'amitié. Elle lui fit connaître des heures charmantes mais aussi de cruels déboires.

La plus fidèle de ces amitiés fut celle qu'il voua à Grimm, mais si la constance de leur affection fut tenace, il n'y eut jamais entre ces deux amis de ces enthousiasmes spontanés, de ces vibrantes communions d'idées qu'il y eut entre Rousseau et Diderot.

Jean-Jacques et Denis étaient faits pour s'entendre et

s'estimer. Malheureusement ils se ressemblaient trop, il y avait entre eux trop de points de contacts pour que leur amitié fût sans nuages. Toujours à l'impression du premier moment, aussi ardents l'un que l'autre, ils devaient, un jour, se froisser et se froisser irrémédiablement.

Ils s'étaient liés vers 1742. En 1747, ils étaient déjà intimes : c'était l'époque de leur dîner hebdomadaire au *Panier Fleuri*, au Palais-Royal, avec Condillac et Grimm. Deux ans plus tard ce fut bien autre chose, et, si ce que l'on prétend est vrai, Diderot rendit le plus signalé service à Rousseau en lui donnant l'occasion de déployer son originalité et de prendre une attitude définitive en face du public.

Au moment où Diderot était emprisonné à Vincennes, pour avoir écrit sa *Lettre sur les Aveugles*, tous les deux jours, Rousseau l'allait voir, soit seul, soit avec sa femme.

« Or, conte Rousseau, il y a deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après-midi j'allais à pied quand j'étais seul, et j'allais vite pour arriver plus tôt, Les arbres de la route, toujours éloignés à la mode du pays, ne donnaient presque aucune ombre, et, souvent, rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendais par terre, n'en pouvant plus. Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le *Mercure de France*, et tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'Acamie de Dijon, pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.*

« A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers et je devins un autre homme... En arrivant à Vincennes, j'étais dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut, je lui en dis la cause, et je lui lus la prosopopée de Fabricius écrite au crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées et de concourir au prix... »

Fut-ce donc Rousseau qui, dans cette minute, aperçut l'attitude — décisive pour lui — à prendre en cette ques-

tion, ou l'aperçut-on à sa place? Il semble bien au contraire, que ce fut Diderot qui lui suggéra, qui lui souffla le sens dans lequel il devait écrire son *mémoire*.

Et l'idée de prendre position contre toute civilisation est, en effet, assez paradoxale pour qu'on la puisse imputer à Denis.

Du reste, au récit de Rousseau, nous pouvons opposer le récit de Marmontel dans ses *Mémoires* (livre VII).

« Voici le fait dans sa simplicité tel que me l'avait raconté Diderot et que je le racontai à Voltaire.

« J'étais (c'est Diderot qui parle) prisonnier à Vincennes. Rousseau venait m'y voir. Il avait fait de moi son Aristarque, comme il l'a dit lui-même. Un jour, nous promenant ensemble, il me dit que l'Académie de Dijon venait de proposer une question intéressante, et qu'il avait envie de la traiter. Cette question était : *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs?*

— Quel parti prendrez-vous? » lui demandai-je.

« Il me répondit :

« Le parti de l'affirmative.

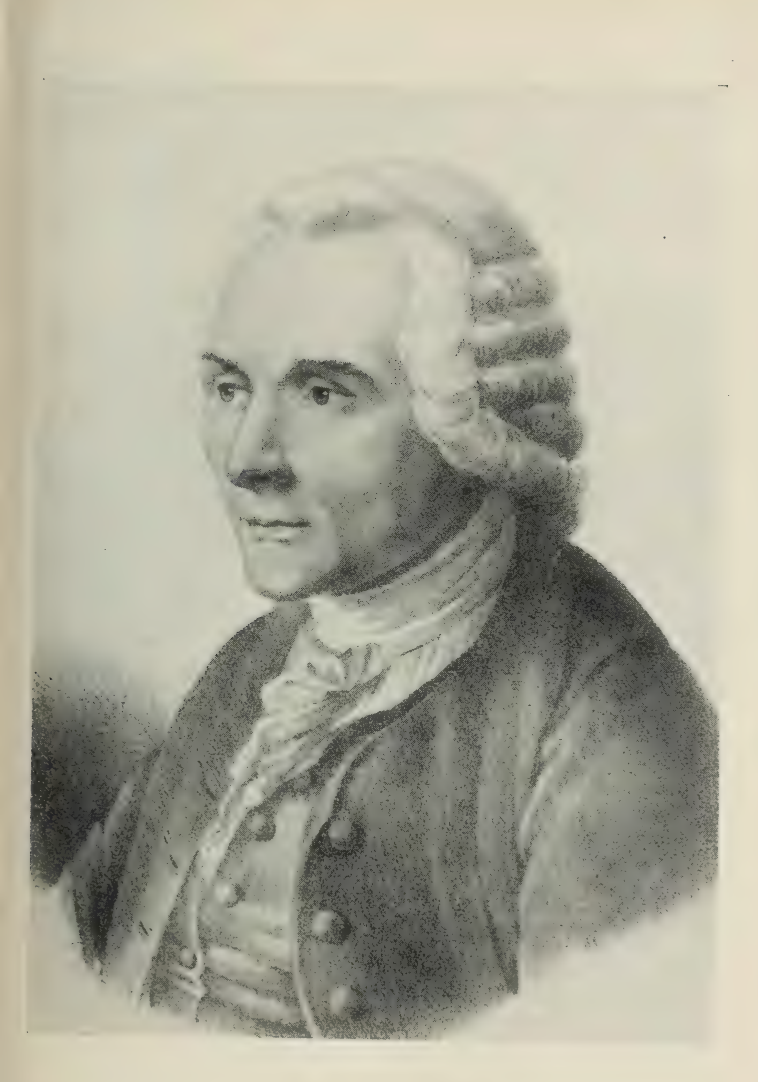
— C'est le pont aux ânes, lui dis-je, tous les talents médiocres prendront ce chemin-là, et vous n'y trouverez que des idées communes, au lieu que le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et fécond.

— Vous avez raison, me dit-il après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil... » Ainsi, dès ce moment, son rôle et son masque furent décidés... »

Si le fait s'est accompli ainsi que le rapporte Marmontel, c'est, en définitive, à Diderot que Rousseau devrait sa plus grande originalité.

Quoi qu'il en soit, on aperçoit par cette anecdote à quel degré de confiance et d'intimité étaient arrivés ces deux amis. Leur liaison n'allait cependant pas tarder à prendre fin, et d'une manière assez éclatante.

Vers 1757, Rousseau se trouvait à l'Ermitage lorsqu'il reçut une lettre de Diderot le priant de revenir à Paris, ou tout au moins, d'y envoyer M[me] Le Vasseur, trop âgée



Jean-Jacques Rousseau.

disait-il, pour passer l'hiver à la campagne; il lui conseillait en outre, d'accompagner sa bienfaitrice, Mme d'Épinay, à Genève. Très piqué de cette missive où il vit surtout des reproches déguisés, Rousseau répondit assez vertement à Diderot qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait point. Celui-ci répliqua, la querelle s'envenima de part et d'autre, l'obligeance douteuse et le zèle d'amis trop dévoués firent le reste : les deux philosophes étaient brouillés et brouillés à mort!

Qui avait raison? Qui avait tort dans cette querelle? Il est bien difficile de le savoir, tant les témoignages des contemporains sont divers sur ce point. Aux reproches de Rousseau, Diderot répondait : « Eh bien, quand je me mêlerais encore de vos affaires sans les connaître assez, qu'est-ce que cela signifierait?... Ne suis-je pas votre ami? N'ai-je pas le droit de vous dire tout ce qui me vient en pensée? » Et Rousseau, d'autre part, se vengeait de Diderot en lui causant mille injustices.

Le fracas de cette querelle emplissait tous les salons, se répandait dans tous les cafés et dans tous les coins de Paris. Le maréchal de Custines, rapporte Chamfort, était très étonné que les salons s'occupassent de ces gratte-papiers, et disait : « Mon Dieu, partout où je vais, je n'entends parler que de ce Rousseau et de ce Diderot! Conçoit-on cela? Des gens de rien, qui n'ont pas de maison, qui sont logés à un troisième étage! En vérité, on ne peut se faire à ces choses-là. »

Cependant il paraissait aux amis sincères de l'un comme de l'autre qu'une telle querelle ne devait point s'éterniser. Huit ans après leur rupture, d'Escherny essaya de les réconcilier. Il obtint l'approbation de Diderot, mais il se heurta à l'intransigeance du caractère de Jean-Jacques : « Pouvez-vous refuser l'oubli du passé, lui écrivait d'Escherny, à un ami de vingt années que vous avez blessé mortellement et qui vous en prie en demandant grâce?... » Rousseau répondit : « Je sais respecter jusqu'à la fin les droits de l'amitié, même éteinte; mais je ne la rallume jamais; c'est ma plus inviolable maxime. »

Et cependant, il semble bien que Diderot sut, mieux que son ami, pratiquer le pardon des offenses. Mme de Vandeul n'affirme-t-elle pas que son père fit plus tard à Thérèse une pension annuelle de cinquante écus? « Cet article était porté sur ses tablettes de dépenses », dit-elle.

Tête légère, mais cœur excellent, Diderot ne savait pas garder rancune. Cœur chaud, mais esprit glacial, Rousseau était implacable dans ses haines comme dans ses amours. Les deux amis ne devaient plus jamais se revoir.

L'amitié de Grimm fut tout autre. De 1746, année où ils se connurent, à 1784, date de la mort de Diderot, on peut dire que l'intimité qui unit les deux amis fut inébranlable.

Peut-être est-ce bien parce que rarement deux caractères furent plus dissemblables que ceux de ces deux hommes. Autant Diderot était léger, étourdi, brouillon même, autant Grimm, le *volontaire* Grimm, comme l'appelle l'auteur de la *Religieuse*, était ferme dans son caractère, froid et raisonné dans sa conduite, méthodique dans son travail. D'origine allemande, doué d'un véritable sens critique, il était resté, dit M. Louis Ducros, « quelque peu germain par son dédain de notre méthode et de nos règles classiques, par ses définitions très justes, mais très peu françaises à cette date de l'écrivain de génie et du vrai poète ». « Notre baron (d'Holbach), écrit Diderot à Sophie Volland, a de l'originalité dans le ton et les idées... Il n'aurait pas embarrassé mon ami Grimm parce qu'il prend à l'imagination ses écarts. » Mais d'Holbach était le compatriote de Grimm, et n'a-t-on pas dit aussi de Diderot qu'il était le plus allemand des Français?...

Ce que Grimm, en tous cas, goûte par-dessus tout, c'est l'originalité, fût-elle un peu fruste, et les idées neuves, même si elles ne sont pas très bien ordonnées et très raisonnablement déduites : « Une vue grande et sublime, dit-il, une idée profonde et lumineuse, négligemment jetée, vous frapperont bien plus sûrement qu'une vérité laborieusement démontrée. » Habitué à penser par lui-

même et aussi à disserter, parfois un peu longuement sur toutes choses, il devait rechercher ce que nous appelons aujourd'hui les pensées suggestives, ce qu'il appelle lui-même « des germes d'une infinité d'idées ». Il n'avait qu'à les développer, et sa *Correspondance* était à jour (1). »

On comprend que, pour un tel homme, Diderot était un compagnon précieux. Lui-même l'appelle un jour « le puits d'idées le plus achalandé de ce pays-ci ». Grimm n'avait dans la conversation qu'à mettre le verveux Diderot sur un sujet quelconque, et il pouvait voir aussitôt la plus bouillante des imaginations s'échauffer, s'emporter, entraînant tout avec elle, soulevant ici un problème et là une critique, prévoyant et réfutant les objections, s'emparant d'une idée, la décortiquant en un instant pour l'abandonner la minute d'après, passant avec la même frénésie d'une opinion à une autre, toujours combatif, toujours harcelé, toujours suant et soufflant, toujours trépidant et toujours vivant.

L'admirable spectacle que composait à lui seul cet homme pensant tout haut, s'animant et enfiévrant tout autour de lui!... Et quel profit pour une âme froide et observatrice comme l'était celle de Grimm, à fréquenter un tel conversationniste! Aussi nous l'a-t-il maintes fois portraicturé de main de maître et toujours avec une admiration respectueuse. Écoutez-le plutôt :

« L'artiste qui eût cherché l'idéal de la tête d'Aristote ou de Platon, eût difficilement rencontré une tête moderne plus digne de ses études. Son front large, élevé, découvert, mollement arrondi, portait l'empreinte imposante d'un esprit vaste, lumineux et fécond. Son nez était d'une beauté mâle; le contour de la paupière supérieure plein de délicatesse; l'expression habituelle de ses yeux, sensible et douce; mais lorsque sa tête commençait à s'échauffer, on les trouvait étincelants de feu; sa bouche respirait un mélange intéressant de finesse, de grâce et de bonhomie. Quelque nonchalance qu'il eût d'ailleurs dans

(1) Louis Ducros. *Diderot.* 1 vol. Perrin, éditeur.

son maintien, il y avait naturellement dans le port de sa tête, et surtout dès qu'il parlait avec action, beaucoup de noblesse, d'énergie et de dignité. Il semblait que l'enthousiasme fût devenu la manière d'être la plus naturelle de son âme, de sa voix, de tous ses traits. Dans une situation d'esprit froide et paisible, on pouvait souvent trouver en lui de la contrainte et de la gaucherie, même une sorte d'affectation; il n'était vraiment Diderot, il n'était vraiment lui, que lorsque sa pensée l'avait transporté hors de lui-même. »



Le baron Grimm.

Cette habitude qu'avait Diderot de penser tout haut, développant son opinion au fur et à mesure qu'il en avait conscience, commençant par parler un peu au hasard, puis saisissant une idée pour en tirer tout le suc, lui joua maints tours curieux. On pouvait assister, en l'entendant parler, à une sorte de débat contradictoire dans lequel le même interlocuteur changeait d'avis plusieurs fois pour ne savoir plus, en définitive, quel parti adopter.

C'est ainsi qu'un soir, il soutenait devant une jeune

princesse russe, la princesse Dashkof, l'amie intime de Catherine II, qu'il fallait affranchir les esclaves russes. La princesse lui montra les dangers de cette émancipation pour les paysans eux-mêmes :

« Je me représente, dit-elle, un aveugle-né, placé sur un rocher, au milieu des précipices les plus effrayants, mais qu'il ignore ; tout à coup un oculiste lui rend la vue : il connaît ses dangers, son malheur. Je le vois tomber victime du désespoir à la fleur de son âge...

« Diderot, continue la princesse, s'élança de son siège comme par un mouvement mécanique, tant il était frappé à l'improviste par cette petite esquisse de mes sentiments. Il se mit à faire de rapides enjambées à travers la chambre, puis, soudain, s'arrêtant brusquement et crachant avec une sorte de rage sur le parquet, sans se donner le temps de reprendre haleine :

— Quelle femme vous êtes ! s'écria-t-il. En un moment, vous avez renversé toutes les idées que je caressais depuis vingt ans. »

« Ce trait, ajoute la princesse, caractérise parfaitement un homme que j'admirais même dans les débordements de sa nature enthousiaste (1). »

Ainsi l'on voit que, même dans ce cas, ceux qui étaient témoins des curieuses tergiversations de cet esprit brillant ne lui en tenaient pas rancune. Quelle impression profonde ces étincelantes improvisations ne devaient-elles donc pas produire sur un esprit trop pondéré comme celui de Grimm qui avait besoin, pour s'échauffer, de cette excitation continuelle !... Aussi l'admiration vouée par Grimm à Diderot fut-elle toujours sans nuages comme leur amitié. Au reste, leurs goûts étaient les mêmes. L'auteur des *Bijoux indiscrets* aimait la solitude, la lecture, le travail et la rêverie. Il se sentait mal à l'aise dans le monde. Il préférait la retraite où l'on peut travailler à loisir, et où les nouveaux visages viennent

(1) *Mémoires de la princesse Dashkof*, publiés par W. Bradford, traduit de l'anglais par Alfred des Essarts. Paris 1859.

rarement vous troubler. Il était farouche, tout comme Jean-Jacques, et Mme d'Houdetot raconte : « J'ai rencontré l'autre jour Diderot chez le baron; il m'a fui, je crois : j'avais un panier et des diamants; malgré cela, j'avais, en vérité, aussi un cœur bien fait pour sentir le mérite des bonnes choses, et surtout des belles âmes, et il aurait bien pu m'aborder. »

De son côté, Grimm, adonné vingt ans de sa vie à la tâche formidable de lire tous les écrits parus dans le plus écrivassier des siècles et d'en rendre compte, passait la plus grande partie de son temps dans son cabinet de travail. « Ainsi nos deux solitaires, nous dit M. Louis Ducros, après une journée laborieuse qu'ils avaient employée, l'un cloué sur sa chaise de paille à lire et à critiquer pour sa *Correspondance littéraire* toutes sortes de livres, et l'autre à écrire je ne sais combien d'articles pour l'*Encyclopédie*, aimaient à se délasser et à se détendre en des causeries intimes, à bâtons rompus... Dans ces tête-à-tête familiers, ils se complètent et se font valoir l'un l'autre : Grimm, sceptique et pessimiste comme tout esprit critique, se plaît à poser des questions et à faire des objections; Diderot, plein de confiance en lui-même et plein d'espoir dans l'avenir philosophique de l'humanité, toujours en verve, comme un esprit resté jeune, qui prend les gens par leurs bons côtés et la vie par son côté poétique, non seulement a réponse à tout, mais a, sur tous sujets, plusieurs réponses, dont chacune offre matière à penser à son pénétrant interlocuteur : c'est plutôt à son auditeur qu'il faudrait dire, car un des charmes de la conversation de Grimm pour Diderot, c'est assurément que Grimm parlait peu et lentement, et qu'il savait écouter comme il savait lire (1). »

A peine, dans cette belle intimité, peut-on relever une ou deux brouilles passagères causées par le caractère un peu sec de Grimm. Diderot se laissait volontiers conduire par lui dans l'exécution de ses travaux.

(1) Louis Ducros, *op. cit.*

« Le *volontaire* Grimm, écrit-il à Mlle Volland, me boude de ce que je m'émancipe quelquefois à faire ma volonté. »

Grimm, lui ayant un jour réclamé durement quelques lignes promises sur le *Salon*, et lui ayant écrit que, si ce n'était pas fait le surlendemain, il serait inutile d'achever, Diderot résolut de se venger. Il travailla ardemment les deux jours et les deux nuits, — et, à l'heure fixée... il envoyait un volume !

Un seul événement eût pu troubler une amitié aussi étroite : la présence d'une femme entre eux. Or, si la femme surgit, elle ne fut la cause d'aucun nuage.

Pourtant il semble que Diderot redoutait son intrusion dans le domaine de l'amitié. Aussi avait-il toujours farouchement refusé de recevoir Mme d'Épinay, même lorsqu'elle fut reconnue par toute la société comme la maîtresse officielle de Grimm.

Or, chez cette jolie femme, Rousseau (alors au mieux avec Diderot) et son ami ne tarissaient pas d'éloges sur l'auteur du *Neveu de Ramèau*, et c'était là de quoi piquer fortement sa curiosité.

Cependant, malgré toutes ses ruses, elle ne pouvait aborder le philosophe qui, prévenu, dit-on, contre elle par Duclos, se refusait obstinément à toute présentation.

Un jour, enfin, ils se trouvent face à face chez Grimm.

« Comme Diderot, raconte Mme d'Épinay, voulait sortir dès qu'il me vit, je l'arrêtai par le bras : Ah ! lui dis-je, le hasard ne me servira pas si bien sans que j'en profite. Il rentra, et je puis assurer que je n'ai, de ma vie, eu deux heures plus agréables. » Désormais la glace était rompue entre eux et ils devinrent les meilleurs amis du monde.

Que de fois Diderot devait franchir par la suite le seuil de la maisonnette de la rue Neuve-des-Petits-Champs où habitait Mme d'Épinay : « Là, écrivait-il, demeurent la gaieté, la plaisanterie, l'amitié, la liberté ! L'hôtesse aimable avait promis à l'Esculape genevois (Tronchin) de s'endormir à dix heures, et nous causions et nous riions encore à minuit ! »

L'été, Diderot s'attarde dans la propriété de la Che-

vrette : il jase avec Grimm, se lève, s'agite, sort dans le jardin, bêche un instant, visite la basse-cour, rentre faire une partie d'échecs avec Mme d'Épinay, ressort pour jeter du pain aux cygnes, courir autour du bassin, et, enfin, très essoufflé, reparaît au salon, trempé de sueur, criant à tue-tête qu'on lui apporte des glaces : « Ah! mes amis, quelles glaces! C'est là qu'il faut être pour en prendre de bonnes! »



Madame d'Épinay.

Une lettre du 15 septembre à Mlle Voland contient une description très animée du séjour à la Chevrette :

« Nous étions dans le magnifique salon et nous y formions, diversement occupés, un tableau très agréable.

« Vers la fenêtre qui donne sur les jardins, M. Grimm se faisait peindre, et Mme d'Épinay était appuyée sur le dos de la chaise de la personne qui le peignait.

« Un dessinateur assis plus bas sur un placet faisait son profil au crayon. Il est charmant, ce profil ; il n'y a point de femme qui fût plus tentée de voir s'il ressemble.

« M. de Saint-Lambert lisait dans un coin la dernière brochure que je vous ai envoyée.

« Je jouais aux échecs avec Mme d'Houdetot.

« La vieille et bonne Mme d'Esclavelles, mère de Mme d'Épinay, avait autour d'elle tous ses enfants, et causait avec eux et avec leur gouverneur.

« Deux sœurs de la personne qui peignait mon ami, brodaient, l'une à la main, l'autre au tambour. Et une troisième essayait au clavecin une pièce de Scarlatti.

« M. de Villeneuve fit son compliment à la maîtresse de la maison et vint se placer à côté de moi. Nous nous dîmes un mot. Mme d'Houdetot et lui se reconnaissaient. Sur quelques propos jetés lestement, j'ai même conçu qu'il avait quelques torts envers elle.

« L'heure du dîner vint. Au milieu de la table, était, d'un côté, Mme d'Épinay, de l'autre, M. de Villeneuve ; ils prirent toute la peine, et de la meilleurs grâce du monde. Nous dînâmes splendidement. gaiement et longtemps.

« Après dîner, on fit un peu de musique...

« Nos chasseurs revinrent sur les six heures. On fit entrer les violons, et l'on dansa jusqu'à dix ; on sortit de table à minuit ; à deux heures, au plus tard, nous étions tous retirés... »

Le château de la Chevrette est donc un délicieux séjour, c'est « un sublime palais ».

Mais combien Diderot lui préfère la maison de la Brèche ! « Elle est petite, dit-il, mais tout ce qui l'environne, les eaux, les jardins, le parc, a l'*air sauvage*; c'est là qu'il faut habiter et non dans ce triste et magnifique château de la Chevrette. Les pièces d'eau immenses, escarpées par les bords couverts de joncs, d'herbes marécageuses; un vieux pont ruiné et couvert de mousse qui les traverse ; des bosquets où la serpe du jardinier n'a rien coupé, des arbres qui croissent comme il plaît à la nature ; des fontaines qui sortent par les ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes ; un espace qui n'est pas grand, mais où on ne se reconnaît point, voilà ce qui me plaît... »

A la Brèche comme à la Chevrette, Diderot est toujours le même, aimable et vivant, amusant et endiablé. Et voilà pourquoi il plaît si fort à Mme d'Épinay : « Sa conversa-

tion est ravissante, écrit-elle ; sa confiance, sa sérénité en inspirent. Il a exalté ma tête et mon âme; il... comment exprimerai-je cela? Ce n'est pas précisément lui qui fait mon bonheur, qui me rend heureuse, mais il a donné à mon âme une secousse qui l'a mise en état de jouir de tout le bien qui l'entoure. »

Ainsi l'auteur du *Neveu de Rameau* agit sur la maîtresse comme il agit sur l'amant : pour l'un et l'autre, il est une sorte de stimulant, d'excitation à la vie des plus précieuses pour des âmes « sensibles » ainsi que l'étaient celles de tous ces protagonistes du XVIIIe siècle. Enfin, plus tard, Diderot sera la consolation de l'un comme de l'autre, toujours empressé, toujours de bonne humeur, bon chien fidèle que l'on retrouve à tout instant dès qu'on en a besoin.

La longue intimité de Diderot avec Grimm est l'un de ses meilleurs titres de gloire. C'est une des actions de sa vie qui font le plus d'honneur à sa réputation morale, comme, au point de vue intellectuel, la fondation de l'*Encyclopédie* est peut-être son plus beau titre à l'admiration de la postérité.

III

L'Encyclopédie

Le véritable centre de l'*Encyclopédie*, a écrit Voltaire, a été Diderot. » Le fait est que nul plus que notre philosophe ne pouvait être qualifié sinon pour diriger, tout au moins pour amorcer et écrire en partie un travail aussi formidable.

En somme, l'*Encyclopédie*, c'est l'œuvre d'une réunion de journalistes, et personne n'avait l'esprit plus *journalistique* que Diderot. Dans les longues années de ses débuts à Paris, nous l'avons vu, la nécessité l'avait contraint de plier sa plume à toutes les besognes. Il s'était mis à tous les genres de travaux, et s'il n'avait pas réussi dans tous avec le même éclat, du moins son imagination toujours en ébullition, son sens critique — et même paradoxal, pourrait-on dire — toujours affiné, son talent immense d'écrivain primesautier, les lueurs de tout qu'il possédait, lui permettaient de mener à bien et surtout rapidement tout ce qui avait un caractère vulgarisateur et encyclopédique. Toujours sur la brèche, toujours disposé à remplacer un rédacteur malade, absent ou simplement paresseux, enivré de jongler avec les idées, merveilleusement habile à les mettre en lumière ou à leur donner une signification conforme à ses désirs. l'auteur du *Père de Famille* fut le grand ouvrier par excellence de cette immense machine. Il en partagea le poids et l'honneur avec ses amis Grimm, Helvétius et d'Alembert. Ce fut avec ce dernier que l'idée de l'*Encyclopédie* prit naissance dans la pensée de Diderot et s'y développa.



Diderot, d'Alembert et les principaux auteurs de l'Encyclopédie.

En réalité, voilà quelle fut la genèse exacte de toute l'affaire :

Les libraires Le Breton et Briasson, ayant entendu parler du succès de la *Cyclopedia* de Chambers, sollicitèrent et obtinrent un privilège pour donner une traduction *abrégée* de ce dictionnaire. La besogne fut confiée d'abord à un Anglais, John Mills et à un Allemand, Godefroy Sellius. Le Breton rompit bientôt le traité — et Mills déposa une plainte devant le Châtelet — puis l'abbé de Gua se chargea du travail avec la collaboration de Diderot et de d'Alembert auquel il était venu parler de l'ouvrage.

Une idée de ce genre avait tout de suite souri à l'esprit fertile et ouvert de Diderot, et il s'était aussitôt enthousiasmé pour elle. Malheureusement cet abbé de Gua, esprit mathématique assez fin, ingénieux et parfois même hardi, était paresseux et inconstant. Après avoir dressé le plan de l'ouvrage, l'avoir fait beaucoup plus vaste que la *Cyclopedia* de Chambers, un beau jour, il abandonna le travail. Diderot le reprit aussitôt; et, malgré les dangers de toutes sortes qu'il entrevoyait dans la parution d'une œuvre de cette espèce, malgré l'opposition escomptée du clergé et peut-être même de la noblesse, se mit courageusement à la tâche. Le plan de l'abbé de Gua, modifié une fois de plus par Diderot, fut définitivement accepté par les libraires. Toutefois l'auteur du *Fils naturel* eut l'adresse de se faire adjoindre d'Alembert comme « éditeur ». Celui-ci partageait, par suite, les responsabilités, et même son nom seul figura sur les prospectus de l'ouvrage, Diderot n'étant désigné que par des astérisques. Le privilège obtenu en 1745 fut scellé le 21 janvier 1746 et les deux éditeurs, auxquels les libraires associés faisaient une rente de 1200 livres, se mirent à l'œuvre. Les deux « directeurs » s'étant partagé la tâche commencèrent par recruter les adhésions, les écrivains et les savants les plus qualifiés : Voltaire accepta des premiers et avec l'ardeur qu''il apportait en toutes choses. Montesquieu promit plus qu'il ne put donner, mais laissa en mourant l'article *goût*. Rousseau prit pour sa part la théorie et la

pratique de la musique. Dans son *Discours* préliminaire, et plus tard dans l'*Avertissement* du tome VII, d'Alembert a énuméré tous les noms de ceux qui ont concouru à l'entreprise. Les principaux d'entre eux étaient : Daubenton, pour l'histoire naturelle, l'abbé Mallet pour la théologie, l'abbé Joon pour la métaphysique, la logique et la morale, Dumarsais pour la grammaire, l'abbé de la Chapelle pour l'arithmétique et la géométrie élémentaire, Le Blond pour les articles de fortifications, de tactique et d'art militaire, Goussier pour la coupe des pierres, d'Argenville pour le jardinage et l'hydraulique, J.-N. Bellin pour la marine, J.-B. Le Roy pour l'horlogerie et la description des instruments d'astronomie, Tarin pour l'anatomie et la physiologie, Vaudenesse pour la matière médicale et la pharmacie, Louis pour la chirurgie, Malouin pour la chimie, Landois pour la peinture, sculpture et gravure, Blondel pour l'architecture, Cahusac pour la chorégraphie et la technique théâtrale ; d'autres avaient simplement fourni des notes — des « mémoires » — pour la description des arts mécaniques et la représentation exacte de leur fonctionnement. C'étaient le vieux médecin Camille Falcoret, le fermier général Dupin, le comte d'Hérouville de Claye, lieutenant général, etc... et d'Alembert cite même les ouvriers qui, devant Diderot et ses collaborateurs, ont démonté et remonté leurs métiers, ont fourni les explications et donné les croquis dont Goussier se servait pour dessiner les planches qui devaient accompagner chaque description.

C'était la première fois que l'on rendait pareil hommage à d'obscurs travailleurs. L'ouvrage lancé, on sait quelle fut sa fortune prodigieuse, non seulement à travers toute la France, mais encore à travers toute l'Europe. Partout s'accomplissait un grand changement : tout était transformé, les idées, les croyances, les mœurs et par conséquent la littérature. Les vieilles forces avaient disparu ou tendaient à disparaître ; les nouvelles n'existaient pas encore. La noblesse s'effaçait dans les splendeurs de la cour ; la bourgeoisie croissait dans l'ombre, mais ne se

rendait pas compte du rôle qui lui était destiné ; le peuple est ignoré totalement.

Ajoutez que l'esprit nouveau se glissait partout, que le prestige de l'Église et celui de l'autorité s'ébranlaient chaque jour, qu'un vent de fronde et même de révolution se levait des quatre coins du pays.

Dans le montage et l'agencement de cette machine de guerre qu'est l'Encyclopédie, Diderot est le véritable chef. C'est lui qui concentre tous les efforts, qui dirige tous les mouvements. Sa volonté patiente et dont personne ne l'eût cru capable vient à bout des pires obstacles. Pendant les vingt années qu'il se voue à l'œuvre, il n'aura pas un jour de repos ni de sécurité.

En attendant, on travaille fiévreusement et l'on s'apprête à lancer le premier tome de la gigantesque entreprise lorsqu'une imprudence de Diderot survient qui manque de tout compromettre : le 24 juillet 1749, le philosophe est arrêté.

Que s'était-il passé ? Les versions sont contradictoires. Suivant Mme de Vandeul, il s'agissait de la *Lettre sur les Aveugles* ; suivant les *Mémoires* du temps, il s'agissait des *Bijoux indiscrets*.

« M. de Réaumur, dit Mme de Vandeul, avait chez lui un aveugle-né ; l'on fit à cet homme l'opération de la cataracte. Le premier appareil devait être levé devant des gens de l'art et quelques littérateurs ; mon père y avait été envoyé... on leva l'appareil. Mais les discours de l'aveugle firent connaître qu'il avait déjà vu ; quelqu'un avoua que la première expérience s'était faite devant Mme Dupré de Saint-Maur. Mon père sortit en disant que M. de Réaumur avait mieux aimé avoir pour témoins deux beaux yeux sans conséquence que des yeux dignes de le juger. » Ce serait sur cette phrase, répétée par Mme Dupré de Saint-Maur à M. d'Argenson que ce dernier aurait résolu de faire arrêter Diderot. »

D'après une autre version, l'auteur de la *Religieuse* avait déjà été signalé à la police deux ans auparavant par le curé de sa paroisse :



Vue du Donjon de Vincennes.

« Diderot, écrivait le curé de Saint-Médard à Berryer, homme sans qualité, demeurant avec sa femme, chez le sieur Guillotte, exempt du prévost de l'île — disait cette note — est un jeune homme qui fait le bel esprit et trophée d'impiété. Il est auteur de plusieurs livres de philosophie, où il attaque la religion ; ses discours, dans la conversation, sont semblables à ses ouvrages. Il en compose un actuellement fort dangereux. Il s'est vanté d'en avoir composé un qui a été condamné au feu par le Parlement, il y a deux ans... etc. »

C'est l'espionnage en règle, aussi quelle idée d'aller demeurer chez un exempt!...

Au reçu de la note du curé, le lieutenant général de police Berryer s'empressa de rédiger un rapport qui porte la date du 20 juin 1747. De ce rapport, certains traits sont amusants et caractéristiques de l'état d'âme du policier. Pour lui, Diderot est un misérable, quelque chose comme un damné, il faut l'entendre : « Ce misérable Diderot — écrit-il — est encore après à finir un ouvrage qu'il y a un an qu'il est après, dans le même goût de ceux dont je viens d'avoir l'honneur de vous parler. C'est un homme dangereux et qui parle des saints mystères de notre religion avec mépris ; qui corrompt les mœurs et qui dit que, lorsqu'il viendra au dernier moment de sa vie, faudra bien qu'il fasse comme les autres, qu'il se confessera et qu'il recevra ce que nous appelons notre Dieu, et s'il le fait ce ne sera point par devoir, que ce sera que par rapport à sa famille, de crainte qu'on ne leur reproche qu'il est mort sans religion.

« L'on m'a assuré que l'on trouvera chez lui nombre de manuscrits imprimés dans le même genre.

« Il demeure rue Mouffetard, chez le sieur Guillotte, exempt du prévost de l'île, à main droite en montant, au premier. »

Malgré ce rapport, la tranquillité de l'écrivain ne fut pas troublée, les preuves faisant défaut pour lui attribuer certains écrits qui couraient Paris. Et ce fut seulement deux ans plus tard qu'on se décida à arrêter Diderot.

Mme de Vandeul raconte ainsi cette arrestation :

« Le 24 juillet 1749, un commissaire, nommé Rochebrune, avec trois hommes de sa suite, vint à neuf heures du matin chez mon père, et après une visite très exacte de son cabinet et de ses papiers, le commissaire tira de sa poche un ordre de l'arrêter et de le conduire à Vincennes. Mon père, sans se troubler, le pria de lui donner le temps d'en prévenir sa femme; il passa chez ma mère, elle habillait et caressait son fils. Jamais il ne put se résoudre à l'affliger, il lui dit qu'il sortait pour quelques affaires relatives à l'*Encyclopédie*, qu'il ne reviendrait sûrement pas dîner et qu'il la priait vers le soir d'aller le chercher chez Le Breton, libraire ; puis il sortit. Un mouvement involontaire la conduisit à sa fenêtre, elle le vit dans un fiacre tendant la main pour prendre une épreuve que voulait lui donner un enfant de l'imprimerie; un homme de l'escorte s'avança, repoussa le bras de mon père, et ordonna à l'enfant de s'éloigner. Elle jeta un cri et s'évanouit. Revenue à elle-même, elle fut chez M. Berryer, alors lieutenant de police. « Eh bien, madame, lui dit ce ministre, nous tenons votre mari, il faudra bien qu'il jase. Vous pourriez lui épargner bien des peines et accélérer sa liberté, si vous vouliez nous indiquer où sont ses ouvrages, quel est celui dont il s'occupe actuellement, où est le *Pigeon blanc.* » (C'était un assez joli conte dont mon père avait fait quelques lectures à ses amis, et qui pouvait alors contenir quelques explications sur le roi, Mme de Pompadour et les ministres.) Ma mère répondit à M. Berryer que jamais elle n'avait ni rien vu, ni rien lu des ouvrages de son mari; que, livrée entièrement à son ménage, elle ne s'était jamais mêlée des sciences dont il aimait à s'occuper; qu'elle ne connaissait ni pigeon blanc, ni pigeon noir, mais qu'elle était bien convaincue que ses écrits ne pouvaient être que conformes à sa conduite : « Il estime, ajouta-t-elle, mille fois plus l'honneur que la vie, et ses ouvrages doivent respirer les vertus qu'il pratique. »

Arrêté le 24 juillet 1749, Diderot fut conduit au donjon

de Vincennes, par ordre du comte d'Argenson. Voici le procès-verbal même de l'interrogatoire qu'on lui fit subir :

« Interrogatoire de l'ordre du roi, fait par nous Nicolas-René Berryer, chevalier, conseiller du roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, lieutenant général de police de la ville, prévôté et vicomté de Paris, commissaire du roi en cette partie.

« Au sieur Diderot, prisonnier de l'ordre du roi au donjon de Vincennes.

« Du jeudi, trente-un juillet mil sept cent quarante-neuf de relevée, dans la salle du conseil du donjon de Vincennes, après serment fait par le répondant de dire et répondre vérité.

« Interrogé de ses noms, surnoms, âge, qualité, païs, demeure, profession et religion,

« A dit se nommer Denis Diderot, natif de Langres, âgé de trente-six ans (1), demeurant à Paris, paroisse de Saint-Étienne-du-Mont, de la religion catholique, apostolique et romaine (2).

« Interrogé s'il n'a pas composé un ouvrage intitulé : *Lettres sur les Aveugles, à l'usage de ceux qui voient*,

« A répondu que non.

« Interrogé par qui il a fait imprimer ledit ouvrage,

« A répondu qu'il n'a point fait imprimer ledit ouvrage.

« Interrogé s'il n'en a pas vendu ou donné le manuscrit à quelqu'un,

« A répondu que non.

« Interrogé s'il sçait le nom de l'auteur dudit ouvrage,

« A répondu qu'il n'en sçait rien.

« Interrogé s'il n'a pas eu en sa possession ledit ouvrage en manuscrit avant qu'il fût imprimé,

« A répondu qu'il n'a point eu ce manuscrit en sa possession avant et après qu'il a été imprimé.

(1) Moyenne taille et la physionomie assez décente; garçon plein d'esprit, mais extrêmement dangereux (note de la police).

(2) Diderot habitait alors chez un tapissier.

« Interrogé s'il n'a pas donné ou envoyé à différentes personnes des exemplaires dudit ouvrage,

« A répondu qu'il n'en a envoyé ni donné à personne.

« Interrogé s'il n'a pas composé un ouvrage qui a paru il y a environ deux ans, intitulé : *Les Bijoux enchantés* (1),

« A dit que non.



Marc-Pierre de Voyer de Paulmy, comte d'Argenson.

« Interrogé s'il n'a pas composé un ouvrage qui a paru, il y a plusieurs années, intitulé : *Pensées philosophiques*,

« A répondu que non.

« Interrogé s'il connoît l'auteur dudit ouvrage,

« A répondu qu'il ne le connoît pas.

« Interrogé s'il n'a pas composé un ouvrage intitulé : *Le Sceptique ou l'Allée des idées*,

« A dit que oui.

« Interrogé où est le manuscrit dudit ouvrage,

« A dit qu'il n'existe plus et qu'il est brûlé.

« Interrogé s'il n'a pas composé un ouvrage intitulé : *L'Oiseau blanc, conte bleu*,

« A répondu que non.

« Interrogé s'il n'a pas du moins travaillé à corriger ledit ouvrage,

(1) Il s'agit des *Bijoux indiscrets*.

« A répondu que non.

« Lecture faite au répondant du présent interrogatoire a dit que les réponses qu'il y a faites contiennent vérité, y a persisté et a signé.

« Berryer
Diderot. »

Sans être particulièrement malheureux à Vincennes, Diderot eut pourtant à souffrir de vexations mesquines et méchantes. C'est ainsi qu'on l'avait privé de papier, de plumes, d'encre, de livres et, enfin, de tout ce qui aurait pu lui être de quelque agrément.

Il usa alors d'ingéniosité pour avoir ce qu'on lui refusait obstinément. Avec de l'ardoise pilée et quelques gouttes de vin, il parvint à réaliser un mélange épais et sale qui, sans remplacer avantageusement l'encre, lui permit d'écrire. L'encrier était son verre qu'il feignit d'avoir cassé; les plumes furent aisées à confectionner grâce à un paquet de cure-dents qu'il avait conservé dans sa poche. Restait à trouver le papier. Heureusement, on lui avait laissé un exemplaire de *Platon* qu'il avait emporté avec lui. Il faut dire qu'il s'agissait d'une édition en grec : le geôlier n'y comprenant rien s'était imaginé qu'il en serait de même du prisonnier. Diderot, n'ayant pas le choix, se servit du livre pour y coucher ses réflexions, d'abord dans les marges, ensuite dans les interlignes. Ainsi se consola-t-il le premier mois de sa détention.

Cependant les libraires et les imprimeurs intéressés à la publication de l'*Encyclopédie*, lésés de l'internement de Diderot qui était leur principal collaborateur, cherchèrent à s'entremettre pour obtenir l'élargissement du jeune philosophe. Le comte d'Argenson ayant à ce qu'il semble paru s'intéresser quelque peu à l'entreprise de l'*Encyclopédie*, « entreprise la plus belle et la plus utile qui ait jamais été faite dans la librairie », selon les propres termes des éditeurs, ceux-ci lui adressent un placet pour représenter au ministre dans quel embarras l'incarcération de Diderot les mettait.

Voici quel fut ce placet :

PLACET DES LIBRAIRES DE L' « ENCYCLOPÉDIE »

A Monsieur le comte d'Argenson.

« Pénétrés de la plus vive et de la plus respectueuse reconnaissance, nous recourons encore à la protection de Votre Grandeur, non pour lui demander de nouvelles grâces, parce que nous craignons de l'importuner, mais pour vous représenter, Monseigneur, que l'entreprise sur laquelle Votre Grandeur a bien voulu jeter quelques regards favorables ne peut pas s'achever tant que M. Diderot sera à Vincennes. Il est obligé de consulter une quantité considérable d'ouvriers qui ne veulent pas se déplacer ; de conférer avec des gens de lettres qui n'auront pas la commodité de se rendre à Vincennes ; de recourir enfin continuellement à la bibliothèque du roi, dont les livres ne peuvent ni ne doivent être transportés si loin.

« D'ailleurs, Monseigneur, pour conduire les dessins et les gravures, il faut avoir sous les yeux les outils des ouvriers, et c'est un secours essentiel dont M. Diderot ne peut faire usage que sur les lieux. Ces considérations, Monseigneur, ne peuvent valoir auprès de Votre Grandeur qu'autant qu'elle voudra bien se laisser toucher de l'état violent dans lequel nous sommes, et s'intéresser à l'entreprise la plus belle et la plus utile qui ait jamais été faite dans la librairie. C'est la grâce que nous vous demandons, Monseigneur, et que nous espérons de votre amour pour les lettres.

« Nous sommes, avec un très profond respect, Monseigneur, de Votre Grandeur,

« les très humbles et très obéissants serviteurs,

« BRIASSON, DAVID L'AÎNÉ, DURAND, LE BRETON,
« imprimeur ordinaire du Roi. »

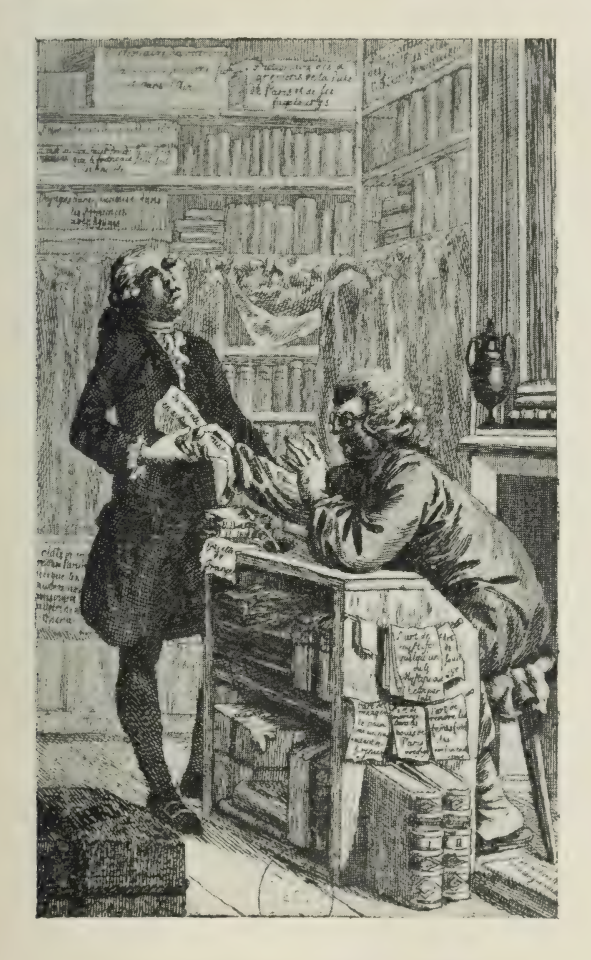
De son côté, J.-J. Rousseau écrit à Mme de Pompadour

« pour la conjurer de le faire relâcher ». Rousseau n'eut aucune réponse, mais il est certain que le comte d'Argenson enjoignit au marquis du Chastellet, gouverneur de Vincennes, de traiter Diderot avec égards et douceur. Entre autres choses, on lui permit de recevoir les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, J.-J. Rousseau, d'Alembert, etc. Et, le 21 août, il sortit du donjon pouvant, dès lors, se promener dans le parc. On ne lui permit cependant pas de quitter le château pour venir à Paris. Une note de lui assure pourtant qu'il sortit plusieurs fois, dans la nuit, pour aller voir une femme qu'il aimait.

Cette femme était-elle Mme de Puisieux? C'est probable. En tous cas, un beau jour, on voit la belle elle-même apparaître aux guichets de la prison dans une merveilleuse toilette. Notre philosophe soupçonna que ce n'était point pour lui qu'on avait fait tant de frais. Il sortit de nuit du donjon (par la complicité de quel geôlier? on ne sait au juste...), arriva chez sa belle, la surprit aux bras d'un « robin » et rompit avec elle sur-le-champ. Cependant, malgré ces entr'actes amoureux, la détention lui pesait fort. Aussi, le 7 septembre 1749, nouvelle lettre des éditeurs de l'*Encyclopédie* à M. d'Argenson pour le remercier d'avoir bien voulu rendre à Diderot une partie de sa liberté, mais surtout pour le supplier de se laisser toucher de nouveau de l'embarras ruineux dans lequel les jette l'éloignement du sieur Diderot, et de leur accorder son retour à Paris en faveur de l'impossibilité où il est de travailler à Vincennes.

Dans cette lettre fort longue et détaillée les libraires énuméraient toutes les raisons militant en faveur de leur requête; il y en a quelques-unes de plaisantes comme, par exemple, celle qui allègue que Diderot étant chargé de juger tous les articles de ses collaborateurs, il est indispensable qu'il soit en rapport direct avec eux afin de discuter des modifications possibles. Or, écrivent les libraires : « Si le sieur Diderot était obligé de travailler à Vincennes, il serait privé de ce secours nécessaire, parce que des gens de lettres se déplacent difficilement... » Voilà

un argument auquel le ministre ne pouvait pas se montrer



Libraires, d'après une vignette du temps.

insensible, n'est-il pas vrai! Il faut encore citer quelques passages de cette curieuse lettre. Après avoir dit que la

surveillance de l'écrivain sur tous les collaborateurs, écrivains, dessinateurs, ouvriers divers était capitale pour la bonne marche du travail, les libraires ajoutent :

« Quand le sieur Diderot a été arrêté, il avait laissé de l'ouvrage entre les mains de plusieurs ouvriers sur les verreries, les glaces, les brasseries ; il les a mandés depuis le peu de jours qu'il jouit de quelque liberté, mais il n'y en a eu qu'un qui se soit rendu à Vincennes, encore était-ce pour être payé du travail qu'il a fait sur l'art et les figures du chiner des étoffes, les autres ont répondu qu'ils n'avaient pas le temps d'aller si loin et que cela les dérangerait. »

On avouera que les artistes et les hommes de lettres avaient le déplacement difficile, en ces temps !

Enfin, Diderot ayant promis de ne rien faire à l'avenir qui puisse être contraire en la moindre chose à la religion et aux bonnes mœurs, le 3 novembre, il fut mis en liberté après une détention de trois mois et dix jours, ce qui, avouons-le, était suffisant pour un homme à qui, selon les termes de J.-J. Rousseau, « le donjon avait fait une impression terrible », si terrible que Condorcet assure qu'il faillit en devenir fou.

Naigeon raconte que le « Frère Ange » n'eut rien de plus pressé que d'apprendre au père Diderot l'incarcération de son fils à Vincennes, en lui disant qu'il avait été arrêté pour un motif infamant, et qu'on ne le remettrait vraisemblablement jamais en liberté.

On comprend le désespoir du vieux coutelier.

Le philosophe ne voulut pas que sa détention fût tout à fait inutile, et il écrivit au-dessus de la porte des cabinets : *On fait de l'encre avec de l'ardoise réduite en poudre très fine et du vin, et une plume avec un cure-dent.*

Ayant retrouvé son chef, l'entreprise encyclopédique reprit avec une nouvelle ardeur. Diderot s'y jeta, du reste, avec furie pour rattraper le temps perdu.

Il s'était taillé dans cet énorme labeur la tâche la plus neuve et la plus difficile : la description des arts et métiers

— sans compter les synonymes et le résumé de l'histoire des diverses écoles philosophiques.

Pour faire connaître à ses lecteurs une industrie, une machine, il voulait d'abord la connaître lui-même. Il allait dans un atelier, se faisait montrer l'engin pièce par pièce, s'en faisait expliquer le fonctionnement, observait ensuite le travail de l'ouvrier, et enfin se mettait lui-même à la place de ce dernier — qui, le plus souvent, était étonné de voir avec quelle rapidité il s'était assimilé le mécanisme.

Le premier volume de l'*Encyclopédie* parut en 1751, précédé du *prospectus* et du tableau rédigé par Diderot, du *Discours préliminaire* de d'Alembert, qui est un chef-d'œuvre, et dédicacé au comte d'Argenson.

Le prix de la souscription était de cent pistoles, ce qui équivaut à *mille francs*.

Ce fut un succès inespéré : deux mille exemplaires furent écoulés en quelques mois, et de nouvelles souscriptions affluaient, quand un arrêt du Conseil suspendit, le 7 février 1752, la publication. Cet arrêt était rendu à l'instigation des jésuites. Il fut retiré du reste, car Diderot avait déjà des protecteurs. Le chancelier d'Aguesseau, Malesherbes, le directeur de la librairie, et le ministre d'Argenson s'entremirent. Les rédacteurs promirent de se modérer, et l'arrêt fut levé. Mais quelques années plus tard, lorsque sept volumes avaient été publiés, le Parlement en défendit la vente et le 8 mars 1759 le Conseil retire leur privilège aux éditeurs.

« Quelques jours plus tard, dit Mme de Vandeul, M. de Malesherbes prévint mon père qu'il donnerait le lendemain ordre d'enlever ses papiers et ses cartons. « Ce que vous m'annoncez-là me chagrine horriblement; jamais je n'aurai le temps de déménager tous mes manuscrits, et d'ailleurs il n'est pas facile de trouver en vingt-quatre heures des gens qui veuillent s'en charger et chez qui ils soient en sûreté. » « Envoyez-les tous chez moi, lui répondit M. de Malesherbes, l'on ne viendra pas les y chercher. »

« En effet, mon père envoya la moitié de son cabinet chez celui qui en ordonnait la visite. »

Mme de Pompadour s'entremit auprès du roi et obtint de son indolence qu'il n'aurait point égard aux dénonciations.

Mme Geoffrin avança plusieurs fois d'assez fortes sommes pour les dépenses non couvertes par les souscriptions, cette Mme Geoffrin dont Mme Necker disait :

« Mme Geoffrin a mis toute sa raison en maximes, pour qu'elle fût plus à son usage.

« Mme Geoffrin a l'esprit de tous les âges; et son secret pour cela est de conserver toujours l'esprit du sien. »

On voit que les encyclopédistes se faisaient des relations! Aussi bien leur mérite était-il vraiment apprécié en haut lieu. Voltaire raconte, dans une lettre, la scène suivante qui se serait passée à Trianon :

« Un domestique de Louis XV me contait qu'un jour le roi son maître soupant à Trianon en petite compagnie, la conversation roula d'abord sur la chasse et ensuite sur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre se faisait avec des parties égales de salpêtre, de soufre, de fer et de charbon. Le duc de La Vallière, mieux instruit, soutint que, pour faire de la bonne poudre à canon, il fallait une seule partie de soufre et une partie de charbon sur cinq parties de salpêtre, bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé.

— Il est plaisant, dit le duc de Nivernais, que nous nous amusions à tuer des perdrix dans le parc de Versailles, et quelquefois à tuer un homme et à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir avec quoi l'on tue.

— Hélas! nous en sommes réduits là sur toutes les choses de ce monde, répliqua Mme de Pompadour; je ne sais de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues, et on m'embarrasserait fort si on me demandait comment on fait les bas de soie dont je suis chaussée.

— C'est dommage, dit alors le duc de La Vallière, que Sa Majesté ait confisqué nos *Dictionnaires encyclopédiques*, qui nous ont coûté chacun cent pistoles; nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions. »

Le roi justifia sa confiscation. Il avait été averti que les



Portrait de Voltaire.

vingt et un volumes in-folio, qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames, étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France, et il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie, avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya, sur la fin du souper, chercher un exemplaire par trois garçons de la chambre, qui apportèrent chacun sept volumes avec bien de la peine.

On vit, à l'article *Poudre*, que le duc de La Vallière avait raison, et bientôt Mme de Pompadour apprit la différence entre l'ancien rouge d'Espagne, dont les dames de Madrid coloraient leurs joues, et le rouge des dames de Paris. Elle sut que les dames grecques et romaines étaient peintes avec de la poudre qui sortait du *murex*, et que par conséquent notre écarlate était la pourpre des anciens; qu'il entrait plus de safran dans le rouge d'Espagne et plus de cochenille dans celui de France. Elle vit comment on lui faisait ses bas au métier, et la manœuvre de cette machine la saisit d'étonnement.

« Ah! le beau livre! s'écria-t-elle. Sire, vous avez donc confisqué ce magasin de toutes les choses utiles pour les posséder seul et pour être le seul savant du royaume? »

Chacun se jetait sur les volumes, comme les filles de Lycomède sur les bijoux d'Ulysse; chacun trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y trouver la décision de leur affaire. Le roi y lut tous les droits de la couronne.

« Mais vraiment, dit-il, je ne sais pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre.

— Eh! ne voyez-vous pas, sire, lui dit le duc de Nivernais, que c'est parce qu'il est fort bon? On ne se déchaîne contre le médiocre et le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles. »

Pendant ce temps on feuilletait, et le comte de Coigny dit à son tour :

« Sire, vous êtes trop heureux qu'il se soit trouvé sous votre règne des hommes capables de connaître tous les

arts et de les transmettre à la postérité. Tout est ici, depuis la manière de faire une épingle jusqu'à celle de fondre et de pointer nos canons, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Il faut que les autres peuples achètent l'*Encyclopédie* ou qu'ils la contrefassent. Prenez tout mon bien si vous voulez, mais rendez-moi mon *Encyclopédie.*

— On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans un ouvrage si nécessaire et si admirable.

— Sire, reprit le comte de Coigny, il y avait à votre souper deux ragoûts manqués. Nous n'en avons pas mangé et nous avons fait très bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtre à cause de ces deux ragoûts? »

Le roi sentit toute la force de la raison. Chacun reprit son livre : ce fut un beau jour.

Cependant malgré ces hautes protections l'*Encyclopédie* devait subir encore bien d'autres assauts de la part de ses ennemis. L'année 1766 fut spécialement néfaste pour les philosophes. Ce fut l'année où l'on brûla le chevalier de La Barre et où le conseiller Denis Pasquier déclara en plein Parlement « qu'on avait assez brûlé les livres des philosophes et qu'il serait temps de brûler les philosophes eux-mêmes ». On se doute que l'*Encyclopédie* ne fut pas ménagée. Un arrêté royal retira encore une fois leur privilège à ses éditeurs.

Voltaire écrivit aussitôt à Diderot pour lui proposer d'aller en achever la publication à Berlin. Déjà, trois années auparavant, Denis avait reçu, par l'intermédiaire du prince Galitzin, une proposition analogue de la part de l'impératrice de Russie. On offrait liberté entière, protections, honneur, argent, dignités, « en un mot tout ce qui peut tenter les hommes mécontents de leur pays et peu attachés à leurs amis, de s'expatrier et de s'en aller ».

Diderot répondit à Voltaire :

« Mon très cher et très illustre frère, nous n'irons ni à Berlin ni à Pétersbourg achever l'*Encyclopédie*; et la raison, c'est qu'au moment où je vous parle, on l'imprime

ici et que j'en ai des épreuves sous mes yeux. Mais chut. Assurément c'est un énorme soufflet pour mes ennemis que la proposition de l'impératrice de Russie; mais croyez-vous que ce soit le premier de cette espèce que les maroufles aient reçu? Oh que non! Il y a plus de deux ans que ce roi de Prusse qui pense comme nous, qui pense aux plus petites choses en en exécutant de grandes, leur en avait appliqué un tout pareil. Si vous avez la bonté d'écrire en mon nom un mot à M. le comte de Schouvaloff, comme je vous en supplie, vous ne manquerez pas de faire valoir cette conformité de vues entre la princesse régnante et le plus grand monarque qui soit. L'un et l'autre n'ont pas dédaigné de nous tendre la main, et cela dans ces circonstances où l'on ne s'occupe d'une entreprise de littérature que quand on a reçu une de ces têtes qui embrassent tout à la fois. Par les offres qu'on nous fait, je vois qu'on ignore que le manuscrit de l'*Encyclopédie* ne nous appartient pas; qu'il est en la possession des libraires, qui l'ont acquis à des frais exorbitants, et que nous n'en pouvons distraire un feuillet sans infidélité. Quoi qu'il en soit, ne croyez pas que le péril que je cours en travaillant au milieu des barbares, me rende pusillanime. Notre devise est *sans quartier* pour les superstitieux, pour les fanatiques, pour les ignorants, pour les fous, pour les méchants, pour les tyrans, et j'espère que vous le reconnaîtrez en plus d'un endroit. Est-ce qu'on s'appelle philosophe pour rien?... »

Cet homme courageux était, du reste, environné de collaborateurs non moins ardents que lui-même malgré les privations de toutes sortes dont ils souffraient. C'est ainsi que, comme il était accablé de besogne, pour gagner du temps, il donnait ses manuscrits à recopier à un pauvre diable dont il nous a laissé ce portrait et la description du réduit qui l'abritait tant bien que mal et plutôt mal que bien comme on va voir :

« Je l'ai trouvé, dit-il, dans un trou grand comme ma main, presque privé du jour, sans un méchant bout de bergame qui couvrît ses murs, deux chaises de paille, un

grabat avec une couverture ciselée de vers, sans draps,



Bouquinistes, d'après une gravure du temps.

une malle dans un coin de la cheminée, des haillons de toute espèce accrochés au-dessus, une petite lampe de fer

blanc à laquelle une bouteille servait de soutien; sur une planche, une douzaine de livres excellents. J'ai causé là pendant trois quarts d'heure. Mon homme était nu comme un ver, maigre, noir, sec, mais serein, ne disant rien, mangeant son morceau de pain avec appétit, et caressant de temps en temps sa voisine sur ce misérable châlit qui occupait les deux tiers de sa chambre. »

Malheureusement tous les collaborateurs de l'*Encyclopédie* n'avaient pas le même courage : Diderot allait se voir trahi par l'un des siens! Le libraire Le Breton, malgré l'arrêt qui lui retirait son privilège, ayant envoyé vingt-cinq exemplaires à des souscripteurs de Versailles, avait été arrêté et avait passé huit jours à la Bastille. Fort effrayé par cette détention, il rogna, épura, châtra le volume suivant après que Diderot eut donné le bon à tirer. Le volume paru, Diderot le parcourt par hasard et s'aperçoit des mutilations qu'on avait fait subir à l'œuvre. La fureur et l'indignation se mêlant en lui, il saisit aussitôt une plume et écrit à Le Breton :

« Vous m'avez lâchement trompé pendant deux ans de suite; vous avez massacré ou fait massacrer par une bête brute le travail de vingt honnêtes gens qui vous ont consacré leur temps, leurs talents et leurs veilles gratuitement, par amour du bien et de la vérité, et sur le seul espoir de voir paraître leurs idées et d'en recueillir quelque considération qu'ils ont bien méritée, et dont votre injustice et votre ingratitude les aura privés.

« Vous m'aurez pu traiter avec une indignité qui ne se conçoit pas, mais en revanche, vous risquez d'en être sévèrement puni; vous avez oublié que ce n'est pas aux choses courantes, sensées et communes, que vous deviez vos premiers succès; qu'il n'y a peut-être pas deux hommes au monde qui se soient donné la peine de lire une ligne d'histoire et de géographie, de mathématiques et même d'arts, et que ce qu'on y a recherché et y recherchera, c'est la philosophie ferme et hardie de quelqu'un de vos travailleurs. Vous l'avez châtrée, dépecée, mutilée, mise en lambeaux, sans jugement, sans ménagement et

sans goût. Vous nous avez rendus insipides et plats. Vous avez banni de votre livre ce qui en a fait, ce qui en aurait fait encore l'attrait, le piquant, l'intéressant et la nouveauté. Voilà donc ce qui résulte de vingt-cinq ans de travaux, de peines, de dépenses, de dangers, de mortifications de toute espèce! Un inepte, un Ostrogoth détruit tout en ce moment; je parle de votre boucher, de celui à qui vous avez remis le soin de nous démembrer. Il se trouve à la fin que le mépris, la honte, le discrédit, la ruine, la risée, nous viennent du principal propriétaire de la chose! Quand on est sans énergie, sans vertu, sans courage, il faut se rendre justice et laisser à d'autres les entreprises périlleuses. »

« Le temps, dit Mme de Vandeul, la bêtise, les ridicules excuses de ce libraire, qui craignait la Bastille plus que la foudre, parvinrent à le calmer, mais non à le consoler. Jamais je ne l'ai entendu parler froidement à ce sujet; il était convaincu que le public savait comme lui ce qui manquait à chaque article, et l'impossibilité de réparer le dommage lui donnait encore de l'humeur vingt ans après. Il exigea pourtant que l'on tirât un exemplaire pour lui avec des colonnes où tout serait rétabli. Cet exemplaire fut envoyé plus tard en Russie avec sa bibliothèque. »

Un autre des collaborateurs de l'*Encyclopédie* dut abandonner son travail, mais pour des raisons toutes différentes : ce fut d'Alembert. On a beaucoup accusé ce dernier d'ingratitude et même de lâcheté à l'égard de Diderot. En réalité, d'Alembert abandonna l'*Encyclopédie* pour des raisons d'argent. A deux reprises déjà, il avait réclamé des suppléments de traitement. Diderot les lui avait obtenus, à grand peine, des libraires. Une troisième fois, il demanda une augmentation; cette prétention fut absolument repoussée, malgré toutes les interventions de Diderot, et d'Alembert cessa sa collaboration. « Cet événement, dit Mme de Vandeul, ne diminua ni l'estime de mon père pour M. d'Alembert, ni la justice qu'il rendait à ses rares talents, mais il s'éloigna de sa société. Toutes les fois qu'ils se retrouvaient, ils se traitaient comme

s'ils ne se fussent jamais quittés, mais ils étaient quelquefois deux ans sans se voir. » Les relations de Diderot avec les éditeurs de l'*Encyclopédie* ne furent pas toujours sur le modèle de celles qu'il entretint avec Le Breton. Il eut l'occasion de se lier avec Panckoucke qui fut plus tard d'un grand secours à l'entreprise. Ils devinrent tout de suite très familiers.

Diderot ayant été un jour corriger des épreuves de l'*Encyclopédie* chez Panckoucke, trouve celui-ci en train de s'habiller. Panckoucke était vieux. « Voulez-vous que je vous aide », dit Diderot, mais l'autre se défendait. « Laissez donc faire, insistait l'écrivain, lui passant son habit, je ne suis pas le premier auteur qui aura *habillé* un libraire. »

Panckoucke racheta les planches de l'*Encyclopédie* pour 250 000 francs. Il voulait faire une refonte de l'ouvrage, avant que la première édition fût achevée. Son projet ne réussit pas; il projeta alors une seconde édition reproduisant intégralement le texte primitif et y ajoutant un supplément qui devait se vendre séparément aux possesseurs de la première édition. Ce projet fut mieux accueilli, et la distribution était commencée, lorsqu'en 1770 les trois premiers volumes furent saisis, sur une plainte de l'assemblée du clergé, et transportés à la Bastille où ils furent conservés jusqu'en 1777. L'*Encyclopédie* eut même les honneurs de la contrefaçon.

Un certain Luneau de Boisjermain, ayant publié en dehors des règles de la corporation des libraires un *Cours d'Histoire naturelle et de Géographie*, fut attaqué par Briasson et Le Breton, syndics de la librairie. Pour se venger, il attaqua à son tour l'*Encyclopédie* en 1781 et voulut se faire restituer, à lui et aux autres souscripteurs, le surplus des souscriptions que les éditeurs de l'ouvrage légalement supprimé n'avaient pas remboursé.

Après plusieurs années de luttes, Luneau fut débouté en 1778 et condamné aux dépens.

IV

Le Salon d'Holbach

Si Diderot a été le véritable chef des encyclopédistes et le directeur de leur œuvre, on peut dire que leur place forte, le lieu où ils s'assemblaient le plus volontiers et où ils se retiraient en quelque sorte chaque jour pour aiguiser leurs armes et apprêter leurs moyens de défense ou d'attaque était le salon du baron d'Holbach.

« C'est là vraiment, s'écrie Diderot, qu'on parle histoire, politique, finance, belles-lettres, philosophie. » « C'est là, écrit encore l'excellent Morellet, puisqu'il faut le dire, que Diderot et le bon baron lui-même établissaient dogmatiquement l'athéisme absolu, celui du *système de la Nature*, et disaient des choses à faire tomber cent fois le tonnerre sur la maison, s'il tombait pour cela. »

Et le même Morellet voulant, quelques lignes plus loin, définir exactement l'aspect de ce salon dont les hôtes faisaient alors du bruit dans l'Europe entière, ajoute :

« Une grosse chère, mais bonne, d'excellent vin, d'excellent café, beaucoup de disputes, jamais de querelles; la simplicité des manières qui sied à des hommes raisonnables et instruits, mais qui ne dégénérait point en grossièreté; une gaîté vraie, sans être folle : enfin, une société vraiment attachante, ce qu'on pouvait reconnaître à ce seul symptôme, qu'arrivés à deux heures, c'était l'usage de ce temps-là, nous y étions souvent encore presque tous à sept heures et huit heures du soir. »

La figure du baron d'Holbach est une des plus curieuses

du XVIIIe siècle qui en a tant compté de si originales. Ce baron allemand, généreux, placide et excellent amphytrion est surtout un écho, mais c'est un écho admirablement fidèle des conversations philosophiques qui s'ébauchent autour de sa table, des systèmes de morale et de politique que ses convives échafaudent entre la poire et le fromage. Doué d'une mémoire immense et d'une bibliothèque admirable, il semble avoir tout lu, tout possédé, tout retenu. Les méchantes langues prétendent qu'il a surtout retenu ce qui ne méritait pas de l'être, mais, en fait, c'est bien là le type de l'encyclopédiste pur. Diderot disait souvent : « Quelque système que forge mon imagination, je suis sûr que mon ami d'Holbach me trouvera des faits et des autorités pour les justifier. »

Le baron d'Holbach avait deux manies : il haïssait Dieu d'une haine toute personnelle, aurait-on dit, et cherchait à justifier sa haine en retrouvant les maux de l'histoire des peuples et en les imputant à la Providence ; enfin il adorait faire le bien, et surtout aux artistes, aux gens de lettres, aux philosophes, race souvent à court d'argent et dont le généreux baron emplissait les poches entre deux réceptions.

Sur son athéisme le baron était intarissable. La question Dieu le préoccupait jour et nuit. A peine debout, il se précipitait à sa table et griffonnait quelques-uns de ces petits manuels d'une sécheresse d'esprit révoltante que Gœthe trouva si décharnés, la première fois qu'il les ouvrit, qu'il s'en exhala « comme une odeur de cadavre ». Au reste, cet athéisme intransigeant se doublait d'un sens de libertinage très vif, ce qui faisait une piquante mixture. On avait la plaisanterie grasse dans le salon d'Holbach et on ne répugnait pas aux propos salés, surtout lorsque les anecdotes graveleuses que l'on contait avaient finalement pour objet de se gausser de « cette machine à embrouiller les questions que l'on appelle Dieu ». Car par une sorte d'hypnotisme très curieuse, dans cette assemblée de libres esprits où le nom de la divinité soulevait un tonnerre d'imprécations, où l'on

riait à gorge déployée de tout ce qui, de près ou de loin, se rapportait à la religion, le mot Dieu revenait comme une hallucination impérieuse dans toutes les conversations et au milieu de tous les débats. On le niait vingt fois par jour, et, on ne sait comment, on ne parlait que de lui.

Entre mille anecdotes relatives à ce sujet, — toujours d'actualité chez d'Holbach — en voici une que nous conte Morellet et qui fut l'un des épisodes de cette guerre sans merci que les encyclopédistes avaient vouée à Dieu et à la religion :



André Morellet.

« On avait causé, dit Morellet, toute une après-midi sur cette matière, et Diderot et Roux avaient argumenté à qui mieux mieux et dit des choses fort piquantes.

« L'abbé Galliani, secrétaire de l'ambassade de Naples, avait écouté patiemment toute cette dissertation; enfin, il prend la parole et dit : « Messieurs, messieurs les philosophes, vous allez bien vite. Je commence par vous dire que, si j'étais pape, je vous ferais mettre à l'inquisition, et si j'étais roi de France, à la Bastille; mais, comme j'ai le bonheur de n'être ni l'un ni l'autre, je reviendrai dîner

jeudi prochain, et vous m'entendrez comme j'ai eu la patience de vous entendre. » *Très bien, mon cher abbé*, disons-nous tous, et nos athées, les premiers, *à jeudi*.

« Jeudi arrive. Après le dîner et le café pris, l'abbé s'assied dans un fauteuil, ses jambes croisées en tailleur, c'était sa manière; et comme il faisait chaud, il prend sa perruque d'une main et, gesticulant de l'autre, il commence à peu près ainsi :

« Je suppose, messieurs, celui d'entre vous qui est le plus convaincu que le monde est l'ouvrage du hasard, jouant aux trois dés, je ne dis pas dans un tripot, mais dans la meilleure maison de Paris, et son antagoniste amenant une fois, deux fois, trois fois, enfin constamment rafle de six. Pour peu que le jeu dure, mon ami Diderot, qui perdrait ainsi son argent, dira sans hésiter, sans en douter un seul moment : Les dés sont pipés, je suis dans un coupe-gorge.

« Ah! philosophe! comment? parce que dix ou douze coups de dés sont sortis du cornet de manière à vous faire perdre six francs, vous croyez fermement que c'est en raison d'une manœuvre adroite, d'une combinaison artificieuse, d'une friponnerie bien tissue; et, en voyant dans cet univers un nombre si prodigieux de combinaisons mille et mille fois plus difficiles et plus compliquées et plus soutenues et plus utiles, etc., vous ne soupçonnez pas que les dés de la nature sont aussi pipés, et qu'il y a là-haut un grand fripon qui se fait un jeu de vous attraper? » Et tout le salon d'Holbach de s'esclaffer aussitôt bruyamment, les uns soutenant l'abbé, les autres protestant et le vilipendant.

On pense si au milieu de ces joutes oratoires dans lesquelles les philosophes disputaient souvent avec tant d'âpreté, Diderot tenait bien sa partie. La vérité, c'est qu'il était inimitable d'accent, de verve et de chaleur dans le salon d'Holbach, comme il était inimitable d'improvisation dans ses écrits.

Tous ceux qui l'ont entendu sont unanimes à applaudir



Portion de la rue Royale-Saint-Roch où habitait le baron d'Holbach.
(Communiqué par le Musée Carnavalet.)

cette verve jaillissante d'idées, d'épithètes, de paradoxes, étourdissante d'esprit, incroyable de hardiesse.

« La conversation de Diderot, dit encore l'abbé Morellet, avait une grande puissance et un grand charme ; sa discussion était animée, d'une parfaite bonne foi, subtile sans obscurité, variée dans ses formes, brillante d'imagination, féconde en idées et réveillant celles des autres. On s'y laissait aller des heures entières comme sur une rivière douce et limpide, dont les bords seraient de riches campagnes ornées de belles habitations.

« J'ai éprouvé peu de plaisirs de l'esprit au-dessus de celui-là, et je m'en souviendrai toujours. »

Et Rœderer en fait le portrait suivant :

« Diderot parlait avec une chaleur extraordinaire, et s'échauffait par l'impression même de sa voix. Sa conversation dégénérait d'ordinaire en discours. J'ai ouï dire par Suard que, quand Diderot commençait à parler, il se redressait d'abord dans son fauteuil, ensuite, il s'avançait sur le bord du siège, un peu après, il se trouvait debout, un peu après, il enlevait sa perruque de dessus sa tête, et la tenait d'une main, le bras tendu, tandis qu'il gesticulait de l'autre, enfin, il la posait sur la table voisine ou sur la cheminée, tout cela sans s'en apercevoir et sans s'interrompre. »

Cette verve et ce talent oratoire avaient fait grande impression sur le baron d'Holbach comme sur tous les auditeurs de ce conversationniste sans égal.

Aussi Diderot et lui devinrent-ils rapidement intimes. Dès 1754, le philosophe, aux dires de Grimm, ne passait pas un jour sans dîner ou sans souper rue Royale-Saint-Roch où habitait d'Holbach. Tous les dimanches, il y avait là grand dîner, et tous les jeudis, réunion de tous les encyclopédistes en petit comité. C'était ce qu'ils appelaient entre eux le *jour de synagogue*.

Mais, l'été venu, on abandonnait Paris et c'était à son château de Grandval, que le baron, suivi de ses convives, transportait ses pénates.

Grandval, d'après Diderot, est situé « à deux lieues et

demie de Charenton et à la même distance de Gros-Bois. Le village (Champigny) couronne la hauteur en amphithéâtre. Au-dessous, le lit tortueux de la Marne forme, en se divisant, un groupe de plusieurs îles couvertes de saules. Ses eaux se précipitent en nappes par les intervalles étroits qui les séparent; les paysans y ont établi des pêcheries : c'est un aspect vraiment romanesque. Saint-Maur, d'un côté, dans le fond, Chennevières et Champigny, de l'autre, sur les sommets; la Marne, des vignes, des bois, des prairies entre deux. »

Le séjour est délicieux pour y philosopher en paix. Aussi Diderot raffole-t-il de cette abbaye de Thélème et y passe-t-il ses plus belles journées, s'y installant pour des six semaines, deux mois de suite.

Dès six heures du matin, il est debout. Il ouvre sa fenêtre et s'emplit les poumons de l'air vivifiant qui lui arrive des bois et des campagnes d'alentour, puis, en connaisseur, il jette « de sa chambre chaude et gaie » un regard d'admiration sur le beau paysage qu'il découvre : « Le coup d'œil est tout à fait pittoresque et sauvage. »

Cette première satisfaction accordée à sa « sensibilité », Diderot avale rapidement deux larges tasses de thé et se met aussitôt au travail. A sa droite, le portrait d'Homère, à sa gauche, celui d'Horace.

En présence de cet horizon magnifique, les idées jaillissent en foule sous sa plume, il a des élans de sympathie vers le monde entier, il abat une besogne fantastique avec une ardeur incroyable.

A deux heures, « l'on dîne bien et longtemps, la table étant servie au château plus somptueusement encore qu'à la ville ». Et l'on rit plus encore.

« Tantôt, dit M. Ducros, le baron, qui a l'érudition indécente, et qui, en sa qualité d'incrédule fanatique, croit tout ce qu'il lit, raconte certaine anecdote extraordinaire et extraordinairement vilaine sur le Grand Lama, et Mme d'Aine, sa belle-mère, de se récrier et d'invectiver le conteur en termes cent fois plus gaillards que le conte lui-même. Tantôt le petit d'Holbach, digne fils

du baron, se met à « plumer tranquillement le bras » de sa voisine de table, « et tout le monde d'éclater, ajoute Diderot; pour moi, les larmes m'en tombaient des yeux et j'ai cru que j'en mourrais... »

Le repas terminé, pour faciliter une digestion laborieuse, l'on s'égare par la campagne, le long de la Marne, « triste et tortueuse compatriote », que l'on suit à pied jusqu'à Champigny. Ou bien, si le temps est incertain, l'on demeure au jardin.

Diderot s'arrête et regarde les jardiniers tracer des plates-bandes et planter des buis. Il les voyait faire leur besogne et entrait souvent en conversation avec eux : « J'aime à causer avec le paysan, disait-il, j'en apprends toujours quelque chose. » De fait, ceux-ci lui enseignaient les « expressions rustiques », et voilà autant de mots nouveaux pour l'*Encyclopédie*.

Il s'enquiert des habitudes des plantes, des mœurs des animaux, il note un tas de particularités dont personne ne s'est avisé avant lui. C'est ainsi que « Saint-Lambert a bien connu la pluie de mai; mais combien d'effets piquants il en a ignorés ou omis par ce défaut général d'instruction qui perce dans son poème! c'est alors que la femelle des oiseaux se hâte d'aller étendre ses ailes sur ses œufs; c'est alors que le mâle va saisir l'insecte réfugié sous les ailes du buisson... » Il compare, il scrute, il rapproche, il enregistre toutes ses observations. Autant d'arguments pour ses discussions futures, autant de bases nouvelles pour ses théories de demain.

Cependant « le coucher du soleil et la fraîcheur de la soirée nous rapprochent de la maison où nous n'arrivons guère avant sept heures. Les femmes sont rentrées et déshabillées. Il y a des lumières et des cartes sur la table ». On commence le souper, puis la conversation continue avec une partie de piquet. Enfin, à onze heures et demie, tout le monde est couché.

Si l'on est au château en tout petit comité, « Mme d'Holbach s'use la vue à broder, Mme d'Aine digère, étalée sur des oreillers, le père Hoop, les yeux à moitié fermés, la

tête penchée sur ses deux épaules et les mains collées sur ses deux genoux, rêve à la fin du monde; le baron lit enveloppé dans une robe de chambre et renfoncé dans un bonnet de nuit; moi, je me promène en long et en large, machinalement. Je vais à la fenêtre voir le temps qu'il fait, et je crois que le ciel fond en eau, et je me désespère ».



Portrait de la baronne d'Holbach.

Au mois d'octobre, « un murmure sourd fait retentir les corridors du château » : c'est le vent qui fait rage. Diderot l'écoute mugir tout à son aise, du fond de sa chambre bien chaude : « J'aime, moi, ces vents violents, cette pluie que j'entends frapper nos gouttières pendant la nuit, cet orage qui agite avec fracas les arbres qui nous entourent, cette basse continue qui gronde autour de moi, j'en dors plus profondément, j'en trouve mon oreiller plus doux, je m'enfonce dans mon lit, je m'y ramasse en un peloton; il se fait en moi une comparaison secrète de mon bonheur avec le triste état de ceux qui manquent de gîte, de toit, de tout asile, qui errent la nuit, exposés à toute l'inclémence de ce ciel, qui valent mieux que moi peut-être que le sort a distingué, et je jouis de la préférence. »

Volupté d'être heureux et d'avoir conscience de son bonheur. Qui la ressentait plus que Diderot, à ce moment de sa vie, dans cet excellent château. en compagnie des hôtes les plus aimables, au milieu de ses occupations les plus chères, en plein travail, en plein bonheur, en plein rêve!...

Délicieux à Paris, le salon d'Holbach ne l'était donc pas moins à la campagne, et l'auteur de *Jacques le Fataliste* y coula les heures les plus légères de sa vie.

Au reste, l'on ne faisait point qu'y discuter philosophie. Nous avons dit que personne, dans l'entourage du baron, n'était ennemi de la plaisanterie. Diderot, tout le premier, adorait l'esprit et même avait quelques tendances à la mystification. Son cerveau brillant et léger qui aimait à passer sur les choses sans s'y attacher n'eût pas été capable de poursuivre pendant bien longtemps une de ces farces ou de ces supercheries de longue haleine qu'affectionne un tempérament glacial à la Mérimée, mais, lorsque l'occasion s'en présentait, il aimait volontiers à se gausser des imbéciles ou des importuns.

C'est ainsi qu'il fut amené un beau jour à mystifier de très plaisante façon et à faire mystifier par tout le salon d'Holbach un brave curé de campagne, le curé de Montchauvet.

L'histoire est amusante. On la trouve tout entière dans la correspondance de Grimm, d'où M. Armand Gasté l'a tirée et joliment présentée au grand public (1). Résumons-la.

Au milieu du XVIIIe siècle, végétait à Montchauvet dans un coin de Normandie, un brave curé, l'abbé Le Petit qui possédait certainement toutes les vertus théologales mais avait un vilain défaut : celui de rimer sans cesse et de se croire un grand homme. Un grand homme à Montchauvet! Quelle triste destinée! Aussi notre brave prélat n'avait-il qu'un désir, qu'une idée : venir dans la capitale et se faire applaudir de tous les beaux esprits de lettres.

(1) *Diderot et le curé de Montchauvet*, par Armand Gasté. (*Paris, Lemerre*, éditeur.)

A l'un de ses voyages à Paris, il s'était risqué, un beau matin d'hiver à aborder au Luxembourg Diderot qui, habitant à deux pas de là, s'y promenait volontiers.

« Ah! monsieur, lui dit-il! quelle admiration j'ai pour vos écrits.

— Je vous suis bien obligé, répondait Diderot.

— Quelle puissance a votre pensée!

— Vous me comblez d'aise.

— Et que je suis heureux de serrer la main du plus grand philosophe de ce siècle. »

A la fin il tira de sa poche un grand manuscrit.

« Qu'est-cela? dit le philosophe effrayé.

— Un madrigal de sept cents vers, répondit l'abbé. En deux mots voici la chose : mon valet a eu le malheur de faire un enfant à ma servante, j'en ai pris texte pour faire là-dessus le petit morceau poétique que je vous demanderai l'humble permission de vous lire. »

Diderot eut un sursaut d'effroi :

« Monsieur le curé, fit-il, je ne saurais que vous blâmer d'employer les loisirs de votre ministère à des travaux aussi futiles. Que n'écrivez-vous, par exemple, une... tragédie! Voilà qui serait du temps bien employé. »

Et il partit, sur ce chapitre, avec sa faconde ordinaire, laissant là, tout désemparé, le brave curé.

Il pensait bien l'avoir renvoyé à jamais à son sacerdoce et, à la vérité, il n'y songeait plus depuis six mois, lorsqu'un soir il voit arriver dans son cabinet... l'abbé Le Petit!

Toujours souriant et empressé, celui-ci tire encore de sa poche et agite d'un air triomphant... un long rouleau de papier.

« Voici la tragédie que vous m'avez demandé d'écrire, fait-il. C'est *David et Bethsabée.* Je vais vous en commencer la lecture, si vous me le permettez. »

De plus en plus effrayé de l'audace du bonhomme, Diderot résolut au moins de se venger de façon éclatante de la lecture que, bon gré, mal gré, il sentait qu'il lui faudrait subir.

« Monsieur l'abbé, dit-il, je vais vous faire une proposition. Vous voulez bien me prendre pour juge de votre œuvre. C'est fort honorable pour moi, et je vous en remercie. Mais que diriez-vous si je faisais entendre votre tragédie par le plus bel auditoire de critiques et de grands esprits que nous ayons? Que diriez-vous si je vous produisais devant tous mes amis?

— Oh! monsieur, fit le curé de Montchauvet enthousiasmé, quelle gloire pour moi, et quelle reconnaissance je vous en ai.

— Eh bien, donc, à dimanche prochain, chez mon ami le baron d'Holbach. »

Le dimanche suivant, on se doute que l'auteur de *David et Bethsabée* fut fidèle au rendez-vous.

Il y avait là, réunie dans le riche cabinet de travail du philosophe, la plus belle assemblée d'écrivains français : Jean-Jacques Rousseau, d'Alembert, Duclos, Marmontel, Helvétius, de Jaucourt, Raynal, de la Condamine, Morellet, de Margency, etc...

A tous Diderot avait donné le mot, et chacun de s'apprêter à rire, sauf le sévère Rousseau qui n'admettait point qu'on se gaussât de quelqu'un et qu'on trompât ainsi la bonne foi d'autrui.

Avant de procéder à la lecture de son œuvre et après les présentations d'usage, le curé de Montchauvet crut devoir demander la parole pour faire connaître à l'assemblée quelles étaient ses théories poétiques et comment il comprenait l'art tragique. On commençait déjà à se pousser du coude et à pouffer, lorsque, raconte M. Armand Gasté, le curé s'écria :

« Ma théorie est bien simple, messieurs, donnez-moi un sujet quelconque.

— *Balthazar*, dit une voix.

— *Balthazar*, soit! Vous savez que, pendant le souper de ce roi impie, une main écrivit sur les murs les mots : *Mané*, *Thécel*, *Pharès*. Il s'agit donc de savoir si le roi soupera ou non, car, s'il ne soupe pas, la main n'écrira pas. Or je n'ai qu'à inventer deux acteurs. Le premier

veut que le roi soupe, le second ne le veut pas, et cela alternativement. Si moi, poète tragique, je veux que le roi soupe, celui-ci parlera le premier.



Diderot, par Greuze.

« Ainsi :

1er acte : *Le roi soupera:*

2e acte : *Il ne soupera pas ;*

3e acte : *Il soupera ;*

4e acte : *Il ne soupera pas ;*

5e acte : *Il soupera.*

« Si, au contraire, je ne veux pas que le roi soupe, voici quel sera mon plan :

1er acte : *Il ne soupera pas ;*
2e acte : *Il soupera ;*
3e acte : *Il ne soupera pas ;*
4e acte : *Il soupera ;*
5e acte : *Il ne soupera pas.*

« Voilà, messieurs, tout le mystère » (1).

On commençait à se tenir les côtes, dans les coins, et les assistants placés en face du curé avaient toutes les peines du monde à ne pas éclater. M. de la Condamine qui avait tiré le coton de ses oreilles pour mieux entendre avait déjà perdu patience et pouffait à petits coups.

Mais ce fut bien autre chose lorsque l'auteur tragique commença la lecture de son œuvre : la sottise de sa pièce dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer, et chacun se plaisait avec malice à en souligner les passages particulièrement comiques. Le curé de Montchauvet avait donné à l'un de ses personnages, un barbare, le nom de Hanon.

« Quel mot malencontreux ! s'écria Helvétius en éclatant de rire.

— Monsieur, répondit l'abbé d'un ton piqué, je reste dans la vérité historique. Je vous apprendrai, si vous ne le savez pas, que l'Écriture s'est servie de ce nom avant moi. Elle a bien les oreilles aussi délicates que les nôtres. »

On apaisa l'irascible auteur qui ne demandait, du reste, qu'à continuer. Et les vers succédaient aux vers, les scènes aux scènes, toutes plus bouffonnes les unes que les autres. *Angoisse* rimait avec *tristesse.*

« Rime étrange, proteste-t-on.

— Rime hardie », repartit l'abbé.

Un peu plus loin, il était parlé des charmes *innocentes.*

« Pardon, monsieur le curé, interrompit un des auditeurs, *charme* est du masculin.

— Ah ! Vous le prenez comme cela, messieurs, répartit l'abbé. Eh bien, dans la scène suivante, vous le trouverez masculin ; j'ai tâché de contenter tout le monde (2). »

(1) Armand Gasté, *op. cit.*
(2) Armand Gasté, *op. cit.*

La scène tournait à l'extravagance, surtout à la fin lorsque chacun s'empressa auprès de l'abbé : « Magnifique talent... Plus fin que du Racine... Plus hardi que du Corneille... Tout à fait le génie de M. de Voltaire... Il faut faire applaudir par tout Paris cette œuvre superbe... »

Seul Rousseau est demeuré à l'écart. Il fond sur l'abbé : « Votre tragédie est absurde, monsieur le curé. Ces messieurs — vous ne le voyez donc pas? — se moquent de vous. Retournez vicarier dans votre village. »

L'abbé, rouge de colère, se précipite sur Rousseau. On sépare à grand'peine les deux combattants.

Le curé de Montchauvet fut-il entièrement dupe de la plaisanterie organisée contre lui par Diderot et ses amis? C'est peu probable, mais son orgueil de poète tragique s'en consola en pensant que si l'on s'était raillé de lui, c'était par envie pour son propre talent.

Rentré dans sa cure normande, il s'empressa de faire paraître sa tragédie qui fut imprimée à Rouen, et il en envoyait des exemplaires en 1754 à l'abbé Basset, un de ses amis de Paris, en les accompagnant d'une longue lettre :

« ... Disons-le, s'écriait-il en parlant du salon d'Holbach : ils ont pris de l'ombrage d'une pièce où ils ont cru reconnaître des beautés que le public n'y reconnaîtra peut-être pas : ils m'ont envié un je ne sais quoi (*sic*) que la nature ou le hasard m'a prodigué... »

Au reste, le brave curé ne s'en tint pas là. Sur les invitations de Diderot qui avait juré de le rendre fou, il écrivit cette fameuse tragédie de *Balthazar* dans laquelle, pendant quatre actes mortels, il s'agissait de savoir si le roi souperait ou s'il ne souperait pas. Et il fit précéder son œuvre d'une longue préface où il affirmait que la froideur de ses ennemis ne le décourageait pas, qu'il n'attendait rien de juges aussi peu équitables que ceux qui siégeaient à Paris, que, du reste, après celle-là, il allait méditer une troisième œuvre : « Je suis jeune, disait-il, j'ai du courage, et, pour peu que je m'élève à chaque essort (*sic*) que je prendrai, j'espère me voir enfin à une hauteur suffisante

pour contenter la vanité d'un auteur qui n'en a pas beaucoup... »

Hélas! Ces beaux projets n'eurent pas de suites : soit découragement, soit définitive impuissance, le curé de Montchauvet cessa d'écrire des tragédies, mais Diderot et ses amis ne cessaient point de rire lorsqu'on évoquait devant eux la silhouette impayable de l'auteur de *David et Bethsabée*.

V

Diderot et les Femmes

Diderot, nous l'avons vu, ne fut jamais ce qu'on appelle « un bon mari ». Girouette de Langres toujours prête à tourner à tous les vents, esprit disposé à s'enthousiasmer chaque jour pour une beauté nouvelle, il n'apporta à sa femme ni un cœur fidèle ni un esprit constant.

Fut-il au moins ce qu'on pourrait appeler encore « un bon amant! » En un siècle où la sensibilité était si fort à la mode, sut-il vibrer et faire vibrer les âmes à l'unisson de la sienne?... Il semble bien, en tout cas, qu'il ne fut jamais un homme à bonnes fortunes. L'aventure avec Mme de Puisieux que nous avons rapportée nous montre la banale histoire d'un mari excédé de sa femme qui prend maîtresse en ville et mène de front, si l'on ose dire, pendant de longues années, un double ménage. Mais cette fidélité même nous est une preuve que si la tête de Diderot était légère et si son esprit sautait hardiment d'une idée à une autre, son cœur n'était pas trop inconstant. Il savait retenir au moins par une sorte d'habitude passive ou même par intérêt. (Ne fit-il pas vivre Mme de Puisieux pendant dix années?) En un mot, le tempérament de Diderot aurait été constitué, au fond, par une assez grande indifférence aux choses de l'amour, avec des caprices, des emballements passagers et sans conséquence, dont sa maîtresse ne faisait pas état de jalousie.

« Diderot, a dit un contemporain, avait un défaut qui le conduisit à de regrettables écarts : il était amoureux de toutes les femmes. Chamfort rapporte qu'âgé de soixante-

deux ans, notre philosophe avouait à l'un de ses amis : « Je me dis souvent à moi-même : « Vieux fou, vieux gueux, quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule? » Quoi qu'il en soit, Mme de Puisieux et Mlle Volland, avec lesquelles il vécut à peu près publiquement, semblent prouver qu'il choisissait mieux ses maîtresses que Duclos, à qui la comtesse de Rochefort disait un jour : « Voici votre paradis, du pain, du fromage — *et la première venue.* »

Non, vraiment, Diderot n'aurait pas goûté posséder la première venue, encore qu'il cachât soigneusement cette fidélité, cet équilibre de son caractère sous des airs évaporés et fous, ce qui a donné le change à beaucoup de ceux qui l'ont connu. Mais il suffit de lire attentivement sa correspondance, d'étudier par le menu les événements de sa vie pour s'apercevoir de cette vérité.

Peut-être y avait-il aussi d'autres raisons plus matérielles et plus piquantes à cette horreur de Diderot pour les passades et les aventures sans lendemain. On en trouvera quelques-unes dans cette curieuse lettre qu'il écrivait le 2 octobre 1761 à Sophie Volland :

« ..... Je ne sortirai point de Paris en automne. Les ennuis succèdent aux ennuis. J'use mes yeux sur des planches hérissées de chiffres et de lettres, et, au milieu de ce pénible travail, la pensée amère que des injures, des persécutions, des tourments, des avanies en seront le fruit; cela n'est-il pas agréable? L'ami Grimm aura beau prêcher, il n'en sera ni plus ni moins; je ne saurais plus me repaître de fumée. Un repos délicieux, une lecture douce, une promenade dans un lieu frais et solitaire, une conversation où l'on ouvre son cœur, où l'on se livre à toute sa sensibilité, une émotion forte qui amène des larmes sur le bord des paupières, qui fait palpiter le cœur, qui coupe la voix, qui ravit d'extase, soit qu'elle naisse ou du récit d'une action généreuse, ou d'un sentiment de tendresse, de la santé, de la gaîté, de la liberté, de l'oisiveté, de l'aisance; le voilà, le vrai bonheur, je n'en connaîtrai jamais d'autre... »

Il n'a vraiment aucun goût pour les gourgandines. — « Je gagerais cent contre un, dit-il, que mon aversion pour ces sortes de créatures vient moins d'éducation, de goût honnête, de délicatesse naturelle, de bon caractère, que de deux aventures qui me sont arrivées à un âge propre à recevoir des impressions fortes. Je ne sais pourquoi je ne vous en ai jamais dit un mot, je n'y repense pas sans avoir la chair de poule. Ah! que la Vénus des carrefours m'est hideuse!... Une fois, je fus invité à souper dans une maison un peu suspecte, mais que je ne connaissais pas sur ce pied. Un des fils de Julien Le Roi (le fameux horloger) en était. Il y avait d'autres hommes et des femmes. Je fus placé à table à côté de la maîtresse de la maison. On fut gai. J'étais jeune et fou; je plaisais, et je m'en apercevais à des regards et à d'autres signes qui n'étaient pas équivoques. On se sépara tard; je ne sais comment cela se fit, mais je restai seul avec la maîtresse de la maison; et ayant, selon toute apparence, à passer la nuit dans un appartement où il n'y avait qu'un lit, j'espérais qu'on m'en offrirait poliment la moitié, car c'était une femme polie. On la délaçait, j'aidais à la déshabiller, lorsqu'on heurta violemment à la porte; c'était le jeune Le Roi qui revenait à toutes jambes m'apprendre l'état de la personne aimable et facile avec laquelle j'étais, et le péril de ses faveurs. J'étais descendu pour lui parler, je ne remontai pas.... Voici le second tome. J'avais une petite chambre au coin de la rue de la Parcheminerie; je la vois d'ici. Au-dessus de moi logeait une fille entretenue par un officier: elle s'appelait Desforges. Son amant partit pour la campagne de 1744; je fis connaissance avec elle un jour qu'il faisait chaud. Je la trouvai étalée sur une bergère dans le plus grand déshabillé; je m'approchai des pieds du lit et des siens; je pris les bords de la gaze qui la couvrait et je la levai; elle me laissa faire. Je lui dis qu'elle était belle; et à ma place et à mon âge il était trop difficile de ne pas la trouver telle. Je me disposais à appuyer mon éloge, lorsque, interposant sa main entre ses charmes et mon désir, elle m'arrêta tout court par ce

discours étrange : « Mon ami, voilà qui est fort beau (ou fort bien, je ne sais lequel des deux elle a dit); mais je ne suis pas sûre de moi, et je ne sais, ajouta-t-elle, pourquoi je serais désespérée que tu eusses à te plaindre de ma complaisance. Il y a là, de l'autre côté de ma porte, un grand benêt qui me presse; la première fois je le laisserai aller, et nous saurons si tu peux accepter sans conséquence fâcheuse ce que je ne suis que trop disposée à t'accorder. » L'expérience se fit, le grand benêt en fut malade à mourir, et j'échappai par une grâce spéciale de la Providence... »

Nous avons dit que ces sentiments secrets de Diderot à l'égard des femmes beaucoup de contemporains n'avaient pu les deviner, car le philosophe les célait soigneusement, et toutes ses allures et toute sa personne les démentaient, du reste, aux yeux des moins prévenus.

Ces allures de familiarité enthousiaste, ce tour d'esprit un peu fat, s'ils faisaient de lui un conversationniste admirable qui enchantait Mme d'Épinay, par exemple, lui nuisirent aux yeux de certaines femmes du monde du XVIIIe siècle qui n'osaient refuser l'entrée de leur salon à un écrivain aussi considérable, mais tenaient assez peu à l'y voir. De ce genre fut Mme Geoffrin.

Cette femme qui, suivant le mot de Walpole, était « le bon sens incarné », avait horreur de tout ce qui était ardent autour d'elle : « Elle craignait, a-t-on dit, l'impétuosité des idées comme des sentiments et croyait que la raison même avait tort quand elle était passionnée. »

On pense si un tel caractère devait faire mauvais ménage avec notre philosophe, d'autant que personne mieux que Mme Geoffrin ne possédait « le tact et les convenances d'une véritable maîtresse de maison ». Elle aimait à recevoir les grands comme les petits, depuis le dernier des écrivains, des poéteraux ou des abbés galants jusqu'à des impératrices comme Catherine ou des grands seigneurs comme le prince de Conti. Elle n'exigeait des humbles qu'une déférente politesse à défaut de cette obséquiosité dont Marmontel donnait un peu trop l'exemple.

Or, si Diderot n'avait rien d'un courtisan, il n'avait rien non plus d'un convive de bonne tenue. Dans l'intimité on le trouvait charmant. Dans un cercle brillant comme l'était le salon de Mme Geoffrin certains soirs, il choquait les moins rigoristes.

Aussi ne s'étonnait-on pas trop de le voir tenu à l'écart des petits soupers. Et, pourtant, on savait que Mme Geoffrin aimait Diderot pour sa chaleur d'âme et sa bonhomie, mais elle l'aimait de loin, ou plutôt loin de son salon, car quand ils se rencontraient, c'était toujours, au contraire, dans l'intimité, et le philosophe avait peu de secrtes pour celle qu'il appelait sa « grondeuse ». Elle avait même fini par aller chez lui et se mêlait parfois des affaires du ménage :



Madame Geoffrin.

« Je reçois, dit-il quelque part, la visite de Mme Geoffrin qui me traita comme une bête et qui conseilla à ma femme d'en faire autant. La première fois, elle vint pour gâter ma fille et lui apprendre à dire des gros mots et à mépriser son mari. »

Malgré le ton un peu amer de cette phrase, qu'on ne

croie point que Diderot en ait beaucoup voulu à la charmante femme. Il était trop bon pour avoir de la rancune. Dans son impartialité, il va jusqu'à noter la façon délicieuse dont elle s'habille :

« Je remarque toujours le goût noble et simple dont cette femme s'habille. C'était ce jour-là une étoffe simple, d'une couleur austère, des manches larges, le linge le plus uni et le plus fin, et puis la netteté la plus recherchée de tout côté. »

Le philosophe avait donc accepté d'un cœur léger l'espèce d'ostracisme dans lequel le tenait le salon Geoffrin. Et, cependant, l'on n'osait pas tout à fait l'y mettre à l'écart, mais peut-être lui fit-on sentir adroitement qu'il était de trop, car sa présence y devint de plus en plus rare.

Au reste, il avait de quoi se consoler ailleurs. Nous avons vu comment il était reçu chez les d'Holbach. Il ne recevait pas un accueil moins flatteur dans le fameux salon de Mme Necker qui faisait alors courir tout Paris.

Le 18 août 1765, Diderot écrit à Mlle Volland : « A propos, savez-vous bien qu'il ne tient qu'à moi d'être vain! Il y a ici une Mme Necker, jolie femme et bel esprit qui raffole de moi; c'est une persécution pour m'avoir chez elle. Suard lui fait sa cour avec une assiduité à tromper M. de... (Necker). Aussi le pauvre M. de... l'est-il parfaitement, comme vous en jugerez par la mauvaise plaisanterie que je vais vous dire :

« Eh bien! disait à Suard M. de..., quelques jours avant son départ, on ne vous voit plus, tendre grenouille.

— Qu'est-ce que cela signifie : tendre grenouille?

— Eh! oui, est-ce que vous ne passez pas à présent vos jours et vos nuits à souper au Marais?

« Mme Necker demeure au Marais. C'est une Genevoise sans fortune qui a de la beauté, des connaissances et de l'esprit, à qui le banquier Necker vient de faire un très bel état. On disait :

« Croyez-vous qu'une femme qui doit tout à son mari osât lui manquer?

« On répondit :

« Rien de plus ingrat au monde.

« Le polisson qui fit cette réponse, c'est moi. »

Mme Necker s'était mis en tête, en effet, d'avoir un salon. Dans sa retraite méditative de Coppet, elle avait acquis, ou, du moins, elle croyait avoir acquis un certain goût littéraire. Elle avait recueilli avec soin sur des tablettes les opinions, les idées et les principes qu'il faut avoir pour être une femme de goût et elle avait commencé à s'habituer à son rôle de régente de la littérature et des arts. Elle était, du reste, charmante à cette époque de sa vie. Elle-même s'est dépeinte ainsi — sans se flatter :

« Un visage qui annonce la jeunesse et la gaieté, le teint et les cheveux d'une blonde, animés par des yeux bleus, riants, vifs et doux; un nez petit mais bien tiré; une bouche relevée, dont le sourire accompagne celui des yeux avec quelque grâce; une taille grande et proportionnée, mais privée de cette élégance enchanteresse qui en augmente le prix; un air villageois dans la manière de se présenter et une certaine brusquerie dans les mouvements qui contraste prodigieusement avec une voix douce et une physionomie modeste; telle est l'esquisse d'un tableau que vous pourrez trouver trop flatteur. »

Mais comment faire briller en Suisse ces qualités de maîtresse de maison? Elle essaya, cependant, à Lausanne de fonder une *Académie des Eaux* ou de la *Poudrière* dont les règlements ressemblaient à ceux des anciennes cours d'amour. Tout cela sentait son pédantisme d'une lieue et, du reste, aucun effort ne pouvait trouver à se réaliser chez ces Suisses un peu lourdauds.

Quand elle fut à Paris, tout changea pour elle. Une des premières personnalités qu'on lui présenta se trouva être Diderot. Elle demeura éblouie, fascinée, subjuguée — et confuse aussi. Toutes ces belles opinions dont elle se croyait sûre, toutes ces idées qu'elle avait acquises sur l'esthétique et sur le monde, sur les arts et sur la politique, le philosophe les détruisait, les annihilait en cinq

minutes de « conversation fulgurante ». Et quelle chaleur, quel enthousiasme, quelle ardeur inquiète à tout comprendre, à tout discuter, à tout raisonner! Diderot fut toujours un problème pour Mme Necker, une énigme qu'elle s'efforçait de résoudre sans y parvenir. « Sous la ligne ou sous le pôle, lui écrivait-elle, vous avez au dedans de vous un foyer qui ne s'altère jamais. »

Cet homme était vraiment son partenaire rêvé! Elle qui ne songeait qu'au raisonnement, qu'à la discussion, elle allait enfin pouvoir remettre sur le tapis tous les problèmes qui agitent l'humanité depuis qu'elle existe avec un enthousiaste des idées, avec un jongleur de mots, avec un prestidigitateur de raisonnements. Elle le provoquait pour avoir le plaisir de le combattre :

« M. Diderot, reprenons une conversation qui m'intéresse... Ne disiez-vous pas qu'il était possible d'expliquer la pensée par la suite des sensations?

Diderot. — Toute la nature n'est qu'une série de sensations graduées; la pierre sent, mais très faiblement, et c'est ainsi que je m'élève jusqu'à l'homme... La seule matière suffit donc à l'explication de tous ces phénomènes, et, si elle est susceptible de sensations, elle est aussi susceptible de pensées.

— Mais, reprit Mme Necker, je me juge toujours une, et le foyer de ces idées, quel qu'il soit, est certainement indivisible, etc... »

Bientôt ces conversations ne suffisaient plus à la belle raisonneuse. Il lui fallut tout un cercle où les idées pussent jaillir, les mystères éclore, les pensées s'entrechoquer, les enthousiasmes se créer. Elle décida de régner sur un salon de beaux esprits, et elle y parvint. En peu de temps, sa maison fut réputée dans Paris à l'égal de celle de Mme Geoffrin ou du baron d'Holbach.

C'est le vendredi qu'elle recevait les philosophes afin de ne pas faire concurrence aux lundis et aux mercredis de Mme Geoffrin, aux mardis d'Helvétius, aux jeudis et aux dimanches du baron d'Holbach. Mais, lorsqu'elle donnait à dîner, elle s'arrangeait toujours pour qu'il y eût un

plat maigre — en prévision de ceux des convives qui se conformaient aux prescriptions de l'Église.

Le vendredi étant réservé aux philosophes, on y raisonnait beaucoup. Voltaire écrivait :

Vous qui chez la belle Hypathie
Tous les vendredis raisonnez
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez...

Ces jours-là il y avait foule...

Aussi Mme Necker ne tarda-t-elle pas à prendre un autre jour — qui fut d'abord le mardi — et qui conserva un caractère différent et plus intime. On aurait pu dire d'elle ce que l'on devait dire plus tard d'une autre grande dame : « Mme Necker a deux jours, l'un pour les gens d'esprit, et l'autre pour les bêtes, dont je suis. » Mme Necker assemblait ses hôtes tantôt à dîner, c'est-à-dire à quatre heures (et la marquise de Crécy, trouvant que c'était trop tard, jurait qu'on ne l'y reprendrait plus), tantôt à souper (la quatrième fin de l'homme, disait Mme du Deffant qui avouait ne pas bien se souvenir des



Madame Necker.

trois autres) et alors la soirée se prolongeait assez tard avec de nouveaux arrivants. La réception était très aimable et empressée, trop empressée peut-être de la part de Mme Necker, un peu froide et involontairement hautaine de la part de M. Necker, qui était souvent absorbé dans d'autres préoccupations. La cuisine en revanche laissait à désirer, du moins à en croire Grimm qui disait, dans les *Annonces et Bons de l'Église philosophique* : « Sœur Necker fait savoir qu'elle donnera à dîner tous les vendredis : l'Église s'y rendra parce qu'elle fait cas de sa personne et de celle de son époux ; elle voudrait pouvoir en dire autant de son cuisinier. »

Ces réunions se tenaient soit rue de Cléry, dans une maison connue sous le nom d'hôtel Leblanc, parce qu'elle avait appartenu à Claude Leblanc, secrétaire d'État au département de la guerre en 1718, soit — l'été — au château de Madrid, près du bois de Boulogne, soit au château de Saint-Ouen que le baron Necker acheta plus tard.

Dans l'hôtel Leblanc, un large escalier avec une rampe de fer ouvragé conduisait aux appartements du premier, dont les plafonds étaient ornés de peintures mythologiques et les murailles décorées d'arabesques et de médaillons.

Le château de Saint-Ouen était une belle habitation située au bord de la Seine. Les terrasses dominaient le fleuve et les ombrages rendaient en été le séjour très agréable.

Saint-Ouen était assez près de Paris pour qu'on y pût aisément venir dîner en voiture ; mais, parmi les fidèles du vendredi, il en était peu qui roulassent carrosse. Aussi était-ce une des politesses de Mme Necker de leur envoyer le sien. La soirée s'écoulait en conversations agréables sous les grands arbres de la terrasse, et les invités qui ne voulaient pas coucher à Saint-Ouen étaient reconduits le soir à Paris.

Les invités, c'étaient Diderot, Grimm, d'Alembert, Suard, Marmontel, Saint-Lambert, l'abbé Morellet, l'abbé Raynal, Thomas, etc...

On y discutait des points de métaphysique, on y causait littérature, Mme Necker ne permettait pas qu'on touchât à la religion chez elle — c'est elle du moins qui l'affirme dans une lettre à un ami qui lui avait reproché de se plaire dans la société d'athees. Elle dit là qu'elle considère ses amis athées comme des amis malheureux.

Bien entendu Diderot occupe la place d'honneur dans le salon de Mme Necker. Il ne se gêne pas plus avec elle, du reste, qu'il fera avec l'impératrice de Russie : « Il s'assied à ses côtés, lui prend la main, lui secoue le bras. » « Venu pour trois minutes chez elle, il y passe trois heures. » Dans tous les dîners, il occupe la présidence. Il est là le jour fameux où fut votée l'érection d'une statue à Voltaire. Une seule chose chagrine Mme Necker : c'est l'athéisme de son ami. Elle comprend Diderot parmi ses « amis malheureux ».

« On dirait, lui écrit-elle, que j'ai entrepris votre conversion ; je n'en connais aucune qui me fît plus d'honneur ; malheureusement j'en désespère et je voudrais seulement sauver du naufrage un peu d'estime et d'amitié en retour de tous les sentiments que je vous ai voués. »

Mme Necker conserva ainsi toute sa vie une amitié très sûre et très fidèle à celui qui découvrait à sa pensée des horizons nouveaux. Elle veilla non seulement sur lui, mais encore sur sa famille, sur ses enfants. « Si vos enfants le veulent, écrivait-elle un jour au philosophe, ils ne perdront rien par le changement du ministère ; j'ai parlé d'eux aux personnes qui pourraient leur être utiles. » Quand Diderot est en Russie, elle écrit à Grimm : « Vous devriez ramener M. Diderot. Il me semble que ses enfants ont besoin de lui ; sa fille a beaucoup gagné depuis un an ; elle est plus simple qu'autrefois, car la tendresse *maternelle* lui a appris les nuances du sentiment, les seules qui lui manquaient. » Ainsi de cette amitié précieuse entre toutes, Diderot ne devait retirer que de bons effets. Il en fut de même, peut-on le dire, des relations qu'il contracta avec Mlle Volland. Seule-



ment, ici, il se mêla à cette amitié une note sentimentale que l'on n'entend point avec Mme Necker.

Que fut Sophie Volland? Quelles relations exactes eut-elle avec Diderot? Quelle vie mena-t-elle? Nous sommes réduits à des hypothèses sur ces différentes questions. Nous avons seulement entre les mains une correspondance assez longue — mais incomplète — qui ne constitue qu'un fragment des nombreuses lettres que Mlle Volland et Diderot échangèrent pendant une vingtaine d'années. Et, comme, dans ces lettres, il est beaucoup plus question de problèmes moraux, philosophiques ou littéraires que d'événements se rapportant à la vie privée de l'un ou l'autre des correspondants, nous en sommes toujours réduits aux conjectures.

Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que le cœur presque neuf de Diderot qui n'avait battu jusque-là que pour Mlle Babuti, pour sa femme et pour Mme de Puisieux s'enflamma pour sa correspondante qu'il se mit à aimer éperdûment.

Née vers 1755, cette passion, dix ans plus tard, était encore assez vive pour inspirer au philosophe ces lignes dans une lettre à Falconet :

« Je pourrais voir ma maison tomber en cendres sans être ému, ma liberté menacée, ma vie compromise, toutes sortes de malheurs tomber sur moi, sans me plaindre, pourvu qu'elle me restât. Si elle me disait : *donne-moi ton sang, j'en veux boire*, je m'en épuiserais pour l'en rassasier. » N'était-ce pas là, vraiment, une passion unique? Et quel pouvait-être le caractère de celle qui savait inspirer de telles lignes?

Ce que l'on sait, c'est qu'elle se serait appelée Louise, Henriette (non Sophie), qu'elle était fille d'un *préposé pour le fourniment des sels*. Née à trois lieues de Vitry-le-François, dans un hameau, elle habitait à Paris, rue des Vieux-Augustins, avec sa mère et sa sœur. Intelligente, elle avait reçu une instruction assez complète, lisait Helvétius et Montaigne.

Elle mourut le 22 février 1784, cinq mois avant Diderot



Vue du château de Madrid.

auquel elle légua, par testament daté de juin 1772, sept volumes des *Essais* de Montaigne et une bague qu'elle appelait sa Pauline.

Leurs lettres vont de 1755 à 1774.

« Cette correspondance, dit M. Louis Ducros (1), d'un homme qui, dès les premières lettres, avait dépassé la quarantaine, avec une demoiselle qui, si l'on en juge par la maturité d'esprit que suppose la nature des sujets traités entre les deux correspondants, devait n'être pas très loin de la trentaine, a donné lieu à un problème de nature délicate et dont nous ne pouvons éviter de nous occuper brièvement. Il s'agit, pour trancher le mot, de savoir si Sophie Volland fut l'amie ou la maîtresse de Diderot.

« C'est la question que, bon gré, mal gré, on se pose à maint endroit de cette étrange correspondance, tant celle-ci est pleine de révélations qui s'arrêtent à mi-chemin, de souvenirs brûlants et voilés, d'expressions ambiguës enfin qu'on ne comprend pas très bien ou peut-être qu'on a le tort de trop comprendre... Il y a plus : ce ne serait pas l'un des paradoxes les moins piquants de sa vie, s'il était démontré que l'intempérant et cynique Diderot, « l'apologiste des passions fortes », en un mot l'apôtre de la Nature au XVIIIe siècle, fut condamné pour ses péchés à plus de vingt ans d'amour platonique. Mlle Volland aurait bien dû remporter ce triomphe sur la philosophie naturaliste : mais a-t-elle eu cet honneur ? Qu'on nous permette de répondre que, sans en rien savoir, nous n'en croyons pourtant rien. »

Le fait est que certaines parties de cette correspondance sont plus qu'étranges, elles sont véritablement cyniques. On va pouvoir en juger de suite par la très curieuse lettre suivante qui fut adressée de Paris par Diderot à Mlle Volland le 29 août 1762 :

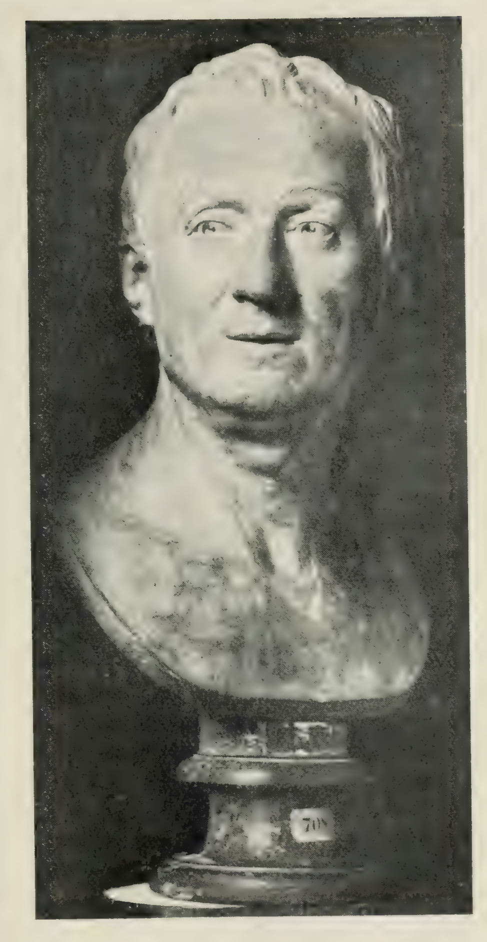
« La décision d'Aramie me paraît bien sévère. Quoi donc ! ne met-elle aucune différence entre une action

(1) Louis Ducros, *op. cit.*

illicite et une mauvaise action ? Ne sera-t-il pas permis de faire par raison ce qu'on a déjà fait par passion ? Après avoir tout osé pour soi, n'osera-t-on rien pour son époux et pour ses enfants ? Si l'on a quelque reproche à craindre, ne serait-ce pas plutôt celui qu'on se ferait à peu près sur ce ton ; s'il arrivait que l'on tombât dans la misère, qu'avec un peu moins de pusillanimité on aurait sûrement évitée ? Si nous avions notre innocence, peut-être y faudrait-il regarder de fort près avant que de l'échanger contre de l'or ? Mais, hélas! nous ne l'avons plus ; il ne s'agit que d'une petite tache de plus ou de moins ; d'une infraction de la loi civile, la moins importante et la plus bizarre de toutes ; d'une action si commune, si forte dans les mœurs générales de la nation, que l'attrait seul du plaisir, sans aucune autre considération plus importante, suffit pour la justifier ; d'une action dont on loue notre sexe, et dont en vérité on ne s'avise plus guère de blâmer le vôtre ; du frottement passager de deux intestins, mis en comparaison avec les aisances de la vie ; d'une faute moins répréhensible que le mensonge le plus léger ; il est bien singulier, chère sœur, que vous permettiez à un homme engagé par le serment libre de la tendresse avec une femme qu'il aime de faire un enfant à une autre qu'il n'aime pas, et que vous défendiez un moment de complaisance à une de vos semblables, qui y est entraînée pour un motif des plus importants. S'il était question de goûter un plaisir exquis, une volupté délicieuse, un transport ravissant, un moment de félicité au-dessus de toute idée, peut-être rabattriez-vous un peu de votre jansénisme! Et vous ne pensez pas que c'est un dégoût insupportable qui nous attend! et que, à tout bien prendre, ce devoir est la véritable expiation du plaisir défendu qu'on a pris. J'ai quelquefois entendu parler des femmes sur ce point. Toutes étaient d'accord que c'était un horrible supplice. Eh bien ! nous y voilà résolus. L'héroïsme est d'autant plus grand, que le sacrifice de soi-même répugne davantage. Combien nous allons mériter, si votre préjugé ne s'y oppose plus ! Songez donc que celui qu'on va recevoir dans ses

bras est un homme qu'on méprise, et qu'on hait; songez qu'il se chargera de tous les frais du péché; songez que nous n'y mettrons pas un atome du nôtre; songez que nous serons plus passive et plus immobile qu'une statue de marbre; songez que, s'il nous échappe quelques mouvements insensibles, quelque signe de vie, ce sera d'impatience et non de plaisir; songez que ceci est l'ombrage tout pur de la raison, que le cœur et les sens n'y seront pour rien; c'est un acte de pénitence, s'il en fut jamais. S'il nous survenait une maladie là, n'y aurait-il pas de la folie à se refuser à l'application d'un instrument, s'il était nécessaire; et quelle plus fâcheuse maladie que de mourir pendant trente ans de soif et de faim? Quelle différence mettez-vous en pareil cas entre un homme de cette trempe et un instrument de chirurgie? Et puis, ne dirait-on pas qu'il en soit de cette affaire comme du vol, de la calomnie, du meurtre et d'une infinité d'autres actions qui sont mauvaises en tout temps et partout? Rentrez pour un moment dans l'état de nature; pour Dieu, dites-moi ce que c'est.

« A présent, venons à vous, mademoiselle. Eh bien, vous ne voulez donc pas qu'on ait la complaisance pour cette honnête créature, qui a le sens assez droit pour sentir que le mariage est un sot et fâcheux état, et qui a le cœur assez bon pour vouloir être mère, de lui faire un enfant? Vous l'appelez tête bizarre? Vous craignez qu'elle ne prenne du goût pour le plaisir, qu'on ne prenne du goût pour elle? Vous la trouvez présomptueuse de se croire capable de bien élever. Halte là, s'il vous plaît. Elle a l'expérience par devers elle. Après avoir fait supérieurement l'éducation de trois ou quatre bambins qui n'étaient pas les siens, elle peut, je crois, se promettre sans trop présumer d'elle, d'en bien éduquer un qui lui appartiendra. Je vous l'ai déjà dit; ce n'est point ici une affaire de cœur, moins encore une affaire de tempérament. Pour ce blâme public qu'elle encourrait, peut-être elle l'a mis sous ses pieds. « Jamais, dit-elle, je ne me persuaderai que de se proposer, avant de sortir de ce


Buste de Diderot.
Par Houdon.

monde, de remplir la place qu'on quitte, d'un honnête homme ou d'une honnête femme, que de s'exposer à perdre la vie pour la donner à un autre; obligation que la différence des sexes imposait avant tout sacrement institué, toute législation publiée; que de se sacrifier à inculquer dans une jeune femme des principes d'honneur et de justice, pendant un grand nombre d'années; que de préparer à la société un bon citoyen, un bon père, une bonne mère, un bon mari, ce soit une cause d'opprobre; parce qu'on ne s'assujettit pas à quelques formalités de convention qui ne signifient rien, et qui varient d'un peuple à un autre; parce qu'on connaît la légèreté du cœur

humain, et qu'on craint, en faisant un vœu indiscret, de devenir parjure; parce qu'on ne veut pas accepter un tyran; parce que, n'étant pas en état ni d'instruire ni de nourrir plusieurs enfants, on a recours au seul moyen possible de n'en avoir qu'un; parce que, n'étant pas mariable par cent raisons plus solides les unes que les autres, on ne se marie pas, et parce que, forcée de se soustraire à la loi du prince, qui veut qu'on ne soit féconde qu'à telles ou telles conditions, j'obéis à la loi de nature qui veut que je sois féconde dès qu'elle ne m'a pas faite stérile. Ce ne sont pas de viles petites vues qui me mènent; ce sont des vues grandes et nobles; je veux être mère; parce que je suis digne de l'être. Si vous, monsieur, que j'ai choisi pour me donner cet auguste caractère, ne pouvez disposer de vous-même sans le consentement d'une autre, consultez-la; mais si elle s'oppose à mon désir, je ne vous dissimulerai point que je m'estime plus qu'elle et qu'elle ne vous estime pas assez. Je ne crains point de perdre mon honneur, ce que j'appelle mon véritable honneur, en couchant avec son amant; elle craint, elle, de perdre son amant en le laissant coucher avec moi. Dites-lui, une bonne fois pour toutes, que je ne vous aime point, et que je ne veux de vous que jusqu'au moment où vous cesserez de m'être nécessaire. C'est avec toute la sincérité d'une honnête fille que je vous proteste que, si l'effet pouvait m'être connu après le premier essai, je n'en permettrais pas un second pour ma vie; il m'avilirait trop. Ce n'est plus le titre de mère que j'aurais voulu, c'est celui de maîtresse; ce n'est plus un enfant que j'aurais ambitionné d'avoir de bonne race et d'élever, c'est du plaisir; ce n'est plus un devoir de nature que j'aurais cherché à satisfaire, c'est un commerce illicite que j'aurais formé... »

« Voilà ce qu'elle a dit à... Je ne sais qu'ajouter! car ce n'est ni à son époux, ni à son ami. J'ai cru devoir vous faire mieux connaître cette femme, avant que de m'en tenir à votre décision. Encore un mot de réponse là-dessus. »

On ne trouve, dans la correspondance de Diderot

publiée soit à part, soit dans l'édition de ses œuvres complètes réunies par Assézat et Tourneux, aucune autre lettre faisant allusion à cet incident. Ni avant, ni après, il n'est question de cette discussion nulle part ailleurs.

Il est donc bien difficile de comprendre exactement s'il s'agissait en réalité d'une femme *vivante* ayant adressé à Diderot cette requête originale, ou bien si Denis ne faisait que discuter avec sa maîtresse et la sœur de sa maîtresse un point de philosophie subtil et délicat. Cette deuxième version serait plus vraisemblable, évidemment. Certaines phrases pourtant pourraient faire croire à la première. Pourquoi se met-il si positivement en cause, et pourquoi dit-il — par exemple : — « Et vous ne pensez pas que c'est un dégoût insupportable qui *nous* attend? » Certains biographes de Diderot ont tenu le fait pour certain, et l'édition des *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot, publiés d'après les manuscrits confiés, en mourant, par l'auteur à Grimm* (Paris, Paulin, éditeur, 1830), porte en note à cette lettre :

« Diderot attend là une réponse formelle à la plus singulière requête qu'un amant ait jamais présentée à sa maîtresse... »

Lorsqu'il écrit : « Voilà ce qu'elle dit à... », il entend naturellement parler de l'homme qu'elle a choisi, de cet homme qu'il ne sait comment qualifier, puisqu'il n'est ni son mari ni son amant. Cet homme, est-ce Diderot?

En tout cas, on peut voir par cet exemple que Diderot et sa maîtresse ne s'écrivaient point des choses banales ; toute leur correspondance est ainsi parsemée de discussions philosophiques et... érotiques du plus haut intérêt. Il défend ses paradoxes avec des arguments extrêmement ingénieux et adroitement choisis.

A chaque absence de quelque durée, il jure à sa Sophie une « fidélité sans bornes », et il sait sans doute, d'autre part, qu'il est aimé, car il se dit infiniment heureux, heureux et apaisé. Comme il souffre d'être loin d'elle, il écrit :

« Adieu, ma tendre amie, quand est-ce que je vous embrasserai vraiment? Sera-ce demain, après, ou après?

Cela me fera bien autant de plaisir qu'à vous : car votre absence a bien été pour moi aussi longue que la mienne pour vous. Tenez, la première fois qu'on nous séparera, prenons le parti de ne nous plus aimer. »

Le 25 novembre 1760, il lui écrit :

« Depuis que je suis revenu de la campagne, il me semble que je ne sens plus si bien que je vous aime. C'est un bruit autour de moi ; ce sont des saccades : c'est un charivari qui m'arrache à moi-même. Je ne saurais plus donner d'attention aux mouvements du cœur. Il faut de la retraite, du repos, du silence aux amants... »

D'autres fois ils font des châteaux en Espagne. Ces jours-là, il est question d'un *petit château* qui désigne pour eux la retraite où ils iraient cacher leur amour et enfermer leur bonheur,

Parfois le ton devient égrillard et même tout à fait scabreux, comme cette anecdote que conte Diderot à son amie : « A propos de beaux yeux, un jour, Saint-Evremont s'endormit entre deux femmes qui se disputaient sur ce qu'il faut appeler de beaux yeux. La matière était importante; chacune avait la prétention. On allégua beaucoup de choses fines et profondes; on en allégua beaucoup de brillantes et réfléchies. Cependant Saint-Evremont, qui goûtait au milieu de la dispute le sommeil le plus doux, fut pris pour juge. Une des deux femmes le tirant par le bras, lui dit : « A votre avis, monsieur, quels sont les plus beaux? » Saint-Evremont, se frottant les yeux, leur dit : « Les plus beaux!... Ce sont les petits et ridés. — Les yeux petits et ridés sont les plus beaux! y pensez-vous? — Ah! ah! vous parlez d'yeux? Ma foi, j'ai cru que deux femmes de cour s'entretenaient d'autre chose. »

... Voilà encore un endroit qu'il ne faut pas lire à notre sœur Uranie.

A côté de ces plaisanteries, on trouve des détails d'une délicieuse délicatesse :

« Vous vous souvenez d'un trait que je vous ai raconté d'un de mes amis. Il aimait depuis longtemps; il croyait avoir mérité quelque récompense, et la sollicitait, comme



Vue du château de Saint-Ouen.

elle doit l'être, vivement. On la refusait sans en apporter de raisons... Il s'avisa de dire : « C'est que vous ne m'aimez pas... » Cette femme aimait éperdûment. « C'est que je ne vous aime pas! répondit-elle en fondant en larmes. Levez-vous (il était à ses genoux), donnez-moi la main. « Il se lève, elle lui donne la main, elle le conduit vers un canapé, elle s'assied, se couvre les yeux de ses mains sous lesquelles les larmes coulaient toujours et lui dit : « Eh bien! monsieur, soyez heureux. » Vous vous doutez bien qu'il ne le fut pas. Non ce jour-là, mais un autre qu'il était à côté d'elle, qu'il la regardait avec des yeux remplis d'amour et de tendresse, et qu'il ne lui demandait rien, elle jeta ses deux bras autour de son cou, sa bouche alla doucement se coller sur la sienne, et il fut heureux. »

Il a fait un jour une chute de voiture qu'il raconte dans une lettre à Mlle Volland :

« J'ai connu chez Le Breton un ex-oratorien, homme d'esprit dont je suis devenu la passion, mais non pas la plus forte ni l'unique. Cet homme s'appelle M. Destouches, il est secrétaire de la ferme générale, il y demeure; il s'est engagé à m'introduire à l'endroit où l'on fabrique le tabac, afin que je pusse connaître et décrire cette manœuvre; j'étais allé avec mon dessinateur le sommer de sa parole. Il était de bonne heure. Il est jeune. Je le trouve engagé de conversation avec une fille, je renvoie mon dessinateur, je m'assieds et je me mets à causer avec ces fous-là. Le temps passe; l'heure du dîner vient. nous allions dîner, Destouches et moi, chez Le Breton. Chemin faisant, nous devions jeter sa demoiselle rue des Prouvaires. Mais crac; à l'entrée de la rue voilà une des soupentes qui casse, et Destouches qui va donner de la tête contre celle de sa fille, et moi de la tête contre un des côtés du carrosse. Destouches descend par le côté renversé, moi et la demoiselle par l'autre côté, et cela à la vue de la compagnie la plus nombreuse et la moins choisie. Heureusement la demoiselle avait l'air plus honnête que peut-être elle n'était... »

Parfois il entretient sa correspondante de sa propre famille. Il lui parle de sa femme, de sa fille surtout :

« Il y a, écrit-il, environ vingt-cinq jours que je n'avais aperçu mon enfant, je l'ai trouvée tout à fait empirée. Elle grasseye, elle minaude, elle grimace, elle connaît tout le pouvoir de son humeur et de ses larmes; elle boude et pleure pour rien; elle a la mémoire pleine de sots rébus, elle est dégingandée; on n'en peut venir à bout. Le goût du travail et de la lecture, qui lui était naturel, se perd. Je vois tout cela, et je m'en désolerais, si l'effet de ma présence depuis quelques jours ne me laissait espérer quelque réforme. Elle est grande, elle est assez bien de visage, elle a de l'aptitude à tous les exercices du corps et de l'esprit. Uranie ou sa sœur en auraient fait un sujet surprenant. Sa mère, qui s'en est emparée, ne souffrira jamais que j'en fasse quelque chose. » Et encore : « Je suis fou à lier de ma fille. Elle dit que sa maman prie Dieu, et que son papa fait le bien; que ma façon de penser ressemble à mes brodequins, qu'on ne met pas pour le monde, mais pour avoir les pieds chauds; qu'il en est des actions qui nous sont utiles et qui nuisent aux autres comme de l'ail qu'on ne mange pas quoiqu'on l'aime, parce qu'il infecte; que, quand elle regarde ce qui se passe autour d'elle, elle n'ose pas rire des Égyptiens; que si, mère d'une nombreuse famille, elle avait un enfant bien méchant, bien méchant, elle ne se résoudrait jamais à le prendre par les pieds et à lui mettre la tête dans un poêle. Et tout cela en une heure et demie de causerie, en attendant le dîner. »

Avec les amis, le ton de cette correspondance se modifia. Au lieu d'écrire « Sophie », il écrivit « Mademoiselle. » Enfin, plus tard, il mettait toujours en tête de ses lettres « Mesdames et chères amies », désignant ainsi Sophie, sa mère et la sœur de son amie. Et, de moins en moins, il est question d'amour. De plus en plus, le philosophe, le raisonneur, le paradoxal reparaissait. Il n'empêche que Sophie Volland avait su fixer pour vingt années la girouette de Langres!

VI

Diderot dramaturge et critique d'art

Il ne faut jamais, quand on parle de Diderot, perdre de vue cette particularité trop souvent négligée par ses biographes : c'est que ses écrits les plus goûtés de la postérité sont précisément ceux qui, de son vivant, furent condamnés par lui-même à ne pas voir le jour. N'oublions pas que ses contemporains ne connurent ni le *Neveu de Rameau*, ni la plupart de ses drames, ni sa comédie *Est-il bon? Est-il méchant?* ni ses opuscules philosophiques les plus hardis, ni les pages excellentes semées à profusion dans la *Correspondance* de Grimm, ni enfin ses lettres intimes si tardivement retrouvées.

Pour eux, il fut avant tout et surtout l'auteur de l'*Encyclopédie*, l'auteur dramatique et le critique d'art.

Nous avons parlé de l'*Encyclopédie*.

Voyons rapidement quels furent les efforts de Diderot au théâtre et dans la critique artistique.

Toujours soucieux de nouveauté, esprit original sans cesse en mouvement, Diderot avait cherché et avait cru trouver un nouveau genre au théâtre, celui qui était destiné à représenter la vie privée et surtout la vie de famille avec tous ses incidents caractéristiques. Certes, l'entreprise était louable, mais, pour l'exécuter, il manquait au philosophe cette faculté de transformation indispensable à l'auteur dramatique.

L'abbé Arnaud lui disait :

« Vous avez l'inverse du talent dramatique : il doit se

transformer dans tous les personnages, et vous les transformez tous en vous. »

L'idée de rénover la scène française lui était venue des succès mêmes des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. « Ces auteurs, écrit-il, ont reçu les plus grands applaudissements auxquels des hommes de génie pouvaient prétendre, et la tragédie est arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection. Il y a, cependant, une ressource : il faut espérer que, quelque jour, un homme de génie sentira l'impossibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue et se jettera de dépit dans une autre. » Cette autre, Diderot l'entrevoit qui s'étend dans un terrain tout neuf, après qu'on l'a déblayée de toutes les ruines de la théorie d'Aristote et autres règles des unités. Il s'insurge avec véhémence contre les « pédants » qui ont imaginé ces règles, contre le « versificateur Boileau ». « C'est, dit-il, un tissu de lois particulières dont on a fait des préceptes généraux; en y regardant de plus près, on aurait vu de plus grands effets produits par des moyens contraires. » Ce que réclame Diderot avant tout, c'est la liberté de l'artiste : « O faiseurs de règles générales! que vous ne connaissez guère l'art, et que vous avez peu de ce génie qui a produit les modèles sur lesquels vous avez établi ces règles, qu'il est le maître d'enfreindre quand il lui plaît! »

Il n'y a, au théâtre, qu'une loi : c'est l'imitation de la nature. « La vérité! La nature! voilà ce que je ne me lasserai point de crier aux Français »! Et il montre que les auteurs de son époque n'ont qu'une idée : s'éloigner de plus en plus de cette nature. Les Crébillon, les Campistron, les Longeperre, les Danchet situent leurs héros et leurs héroïnes dans ce monde invraisemblable et factice qui n'est ni le monde de l'antiquité ni celui de Corneille ou de Racine.

Diderot a très bien vu, au reste, que personne parmi les auteurs dramatiques de son temps ne connaissait ces anciens dont chacun, pourtant, se réclamait à grands cris. Personne, aussi bien, n'eût pu supporter, parmi les spec-

tateurs, la rude beauté de ces héroïsmes surhumains. L'auteur du *Neveu de Rousseau* l'a dit en termes exquis « aux Parisiens de son temps qui ont plus de délicatesse que de génie ». Et ces remarques qui nous paraissent toutes simples avaient alors tout le piquant d'une découverte imprévue.

Il faut donc imiter la nature. Mais qu'est-ce à dire si ce n'est, tout d'abord, se débarrasser d'un langage suranné qui n'est pas celui de la vie? Abandonnons le théâtre en vers et osons enfin faire parler en prose nos personnages. Que ceux-ci subissent à leur tour pareille transformation. Débarrassons-les des oripeaux royaux dont on les affublait. Faisons-les paraître au théâtre tels qu'ils sont dans l'existence, en bourgeois si ce sont des bourgeois, tels que des gens du peuple si ce sont des gens du peuple. La réalité courante peut nous fournir des sujets aussi émouvants ou aussi drôles que l'antiquité.

Rien n'empêche de créer la *tragédie domestique* et la *comédie sérieuse*. Ce dernier genre sera intermédiaire entre la tragédie et la comédie. Il aura pour but direct de faire naître une profonde émotion et pour dessein plus éloigné de prôner la vertu.

La tragédie bourgeoise ainsi définie, il ne reste plus qu'à l'écrire.

En 1757, Diderot fit paraître le *Fils Naturel* suivi des *Entretiens*.

L'effet fut, paraît-il, immense. Mme d'Épinay dit que, pour son compte, elle en vendit plus de cent exemplaires en deux jours. Grimm, le 1er mars suivant, en fit un éloge dithyrambique. « M. Diderot, dit-il, n'a qu'à continuer de travailler en ce genre pour être le maître absolu du théâtre. » Cet enthousiasme était sincère, si nous nous en rapportons à Mme d'Épinay, mais, en même temps, la critique demandait à placer son mot. Palissot écrivit un éreintement terrible dans ses *Petites lettres sur de grands philosophes*. L'œuvre suscita une discussion violente de part et d'autre, qui prouvait tout au moins qu'elle était curieuse et originale.

Cependant une pièce de théâtre ne peut être définitivement jugée que lorsqu'elle a subi l'épreuve de la représentation. Ce ne fut qu'en 1771, le 26 septembre, que le Théâtre-Français se décida à faire une tentative, sur les instances de Molé, mais avec toute la mauvaise volonté possible de la part des autres acteurs qui étaient : Bonneval, Brizard, Augé, Bourel, Dalainval, Billemont et M[lles] Drouin, Préville, Doligny, Fanier.

La représentation paraît avoir été assez houleuse et le succès très indécis.

Cependant Grimm affirme que l'annonce de la seconde représentation, avec des coupures était favorablement accueillie du public, mais qu'elle ne put avoir lieu à cause des dissensions entre les acteurs. Molé était à la tête des défenseurs de la pièce, Préville et sa femme à celle des détracteurs. Molé, plein d'enthousiasme pour l'œuvre de Diderot, crut devoir faire des représentations à la femme de Préville. Celle-ci lui répliqua vertement. Le mari se mêla de la querelle et écrivit à Molé que sa femme ne jouerait plus son rôle qu'une fois parce qu'elle y était engagée par l'annonce faite au public. Diderot, harcelé par les uns et par les autres, dut intervenir à son tour, et, supputant que M[me] Préville qui avait assez mal joué à la première représentation, jouerait encore plus mal à la seconde, retira sa pièce purement et simplement.

Au reste, la presse très mal disposée se montra-t-elle exécrable pour la pièce et ses interprètes. Collé, dans son *Journal*, a consigné quelques-unes de ses observations qui sont autant de traits méchants dirigés contre l'auteur :

« J'assistai à la première représentation du *Fils Naturel*, de M. Diderot. J'y admirai la patience coriace du public à se laisser ennuyer pendant les cinq actes de cette rapsodie. Je ne connais aucun ouvrage aussi ennuyeux que ce *Fils Naturel*.

« Le sermon le plus maussade n'est point aussi insipidement ennuyeux... C'est, pour me servir d'une expression légère, ce que l'on pouvait appeler de la *sodomie théâtrale*.

Je voudrais trouver quelques termes plus énergiques pour rendre cette opposition directe à la vérité et à la nature, il ne s'en trouve point d'assez violents dans la langue! Le beau Fils, si peu naturel, n'a eu qu'une seule représentation; Diderot l'a retiré à lui... »

On juge par là du ton de toute la presse.

Le *Père de Famille* est le second essai dramatique de Diderot. Il fut imprimé en 1758 avec un *Discours sur la poésie dramatique* adressé à Grimm.

Il n'attendit pas longtemps, du reste, à la porte de la Comédie-Française. Il y fut joué le 18 février 1761. Il l'avait été déjà l'année précédente sur le théâtre de Marseille.

Voici quels étaient les acteurs qui figuraient à la première représentation du Théâtre-Français :

MM. Grandval, Dangeville, du Bois, Paulin, Bellecour, Préville, Brizard, Blainville, Beinaut, Mlles Gaussin, Dumesnil, Drouin, Lekain et Camouche.

La pièce fut jouée sept fois de suite et ne fut interrompue que par les vacances de Pâques.

L'annonce de la prochaine représentation du drame de Diderot faisait grand bruit dans Paris.

Voltaire ne cessait d'écrire aux uns et aux autres pour les entretenir du grand événement, et, aussitôt la pièce donnée avec succès, écrivait des bulletins de victoire triomphateurs :

« Je regarde le succès du *Père de Famille*, disait-il, comme une victoire que la vertu a remportée et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir souffert l'infâme satire intitulée la *Comédie des Philosophes.* »

« Enivré du succès du *Père de Famille*, écrit-il à Mme d'Épinay, je crois qu'il faut tout tenter, à la première occasion, pour mettre M. Diderot de l'Académie; c'est toujours une espèce de respect contre les fanatiques et les fripons. »

Et, de fait, Voltaire devait s'entremettre pour faire recevoir son ami à l'Académie. Tout le monde fut sollicité,

depuis d'Alembert jusqu'à Mme de Pompadour. Voltaire écrivait ce que Diderot devait faire :

« Il a trois mois pour adoucir les décrets. Qu'on l'introduise chez Mme... ou Mme... ou Mme... lundi; qu'il prie Dieu avec elle mardi, qu'il couche avec elle mercredi, et puis il entrera à l'Académie tant qu'il voudra et quand il voudra... Que Diderot ait seulement une dévote dans sa manche ou ailleurs, et je réponds du succès. »



Portrait de Dupaty.

Mais le roi refusa toujours de sanctionner l'élection de Diderot, en disant qu'il avait trop d'ennemis.

Cependant l'enthousiasme pour le *Père de Famille* n'était point aussi général qu'on pouvait le croire. Comme pour le *Fils Naturel* la lutte était chaude. D'aucuns n'hésitaient pas à reprendre les calomnies que Fréron répandait un peu partout et à accuser Diderot de plagiat.

On soutenait qu'il avait tout simplement démarqué une comédie de Goldoni. Or Goldoni lui-même se trouvait à Paris vers cette époque, et il a fait justice de ces accusations stupides dans ses *Mémoires secrets* :

« En attendant, écrit-il, je ne quittais pas les *Français*; ils avaient donné, l'année précédente, le *Père de Famille* de M. Diderot, comédie nouvelle qui avait eu du succès.

On disait communément à Paris que c'était une imitation de la pièce que j'avais composée sous ce titre, et qui était imprimée.

« J'allais la voir et je n'y reconnus aucune ressemblance avec la mienne. C'était à tort que le public accusait de plagiat cet auteur estimable...

« Cependant l'auteur était fâché contre M. Fréron et contre moi. Il voulait faire éclater son courroux; il voulait le faire tomber sur l'un ou sur l'autre, et me donna la préférence. Il fit imprimer un *Discours sur la poésie dramatique* dans lequel il me traitait un peu durement...

« J'étais fâché de voir un homme du plus grand mérite irrité contre moi. Je fis mon possible pour me rapprocher de lui; mon intention n'était pas de me plaindre, mais je voulais le convaincre que je ne méritais pas son indignation. Je tâchai de m'introduire dans les maisons où il allait habituellement, je n'eus jamais le bonheur de le rencontrer. Enfin, ennuyé d'attendre, je forçai sa porte.

« J'entre un jour chez M. Diderot, escorté par M. Duni qui était du nombre de ses amis. Nous sommes annoncés, nous sommes reçus. Le musicien italien me présente comme un homme de lettres de son pays qui désirait faire connaissance avec les athlètes de la littérature française. M. Diderot s'efforce en vain de cacher l'embarras dans lequel mon introducteur l'avait jeté. Il ne peut pas cependant se refuser à la politesse et aux égards de la société.

« On parle de choses et d'autres; la conversation tombe sur les ouvrages dramatiques. M. Diderot a la bonne foi de me dire que quelques-unes de mes pièces lui avaient causé beaucoup de chagrin; j'ai le courage de lui répondre que je m'en étais aperçu.

— Vous savez, Monsieur, me dit-il, ce que c'est qu'un homme blessé dans la partie la plus délicate.

— Oui, Monsieur, lui dis-je, je le sais, je vous entends, mais je n'ai rien à me reprocher.

— Allons, allons, dit M. Duni en nous interrompant,

ce sont des tracasseries littéraires qui ne doivent point tirer à conséquence...

« M. Diderot semble souscrire de bonne grâce à cette opinion. Nous finissons notre entretien par des honnêtetés, par des amitiés réciproques, et nous partons, M. Duni et moi, très contents l'un de l'autre (1). »

Vers le milieu de l'année 1769, on reprit le *Père de Famille*. Diderot était ravi. Il écrit à cette occasion à Mlle Volland :

« ... Il se fait un autre charivari à la Comédie-Française, et devineriez-vous bien la cause de ce charivari? C'est moi, c'est le *Père de Famille* qu'on y joue aujourd'hui, malgré toutes les menées de mes ennemis... Je vous jure que je trouve bien mauvais qu'on me traîne ainsi en public malgré moi. La première fois je vous instruirai de ma chute ou de mon succès. »

Quelques jours plus tard, il reprend la plume :

« On l'a donc joué ce *Père de Famille*! Molé Saint-Albin est sublime, Brizard est passable, Cécile Mme Préville presque rien, Germeuil est mauvais, le Commandeur Auger, médiocre, excepté dans quelques scènes. Mlle Doligny-Sophie bien, très bien. Mais une justice que je leur dois à tous, c'est d'y avoir mis tout leur savoir-faire, et de jouer avec un concert si parfait que l'ensemble répare les défauts du détail. L'ouvrage est si rapide, si violent, si fort qu'il est impossible de le tuer; enfin il a été senti et il a obtenu les applaudissements. Ç'a été et c'est à toutes les représentations un monde et un tumulte épouvantables. On n'a pas mémoire d'un succès pareil, surtout à la première représentation où la pièce était, pour ainsi dire, presque nouvelle. Il n'y a qu'une voix, c'est un bel ouvrage. J'en ai été moi-même surpris. Il a un tout autre effet au théâtre qu'à la lecture... Duclos disait, en sortant que trois pièces comme celle-là, par an, tueraient la tragédie. Qu'ils se fassent à ces émotions-là et qu'ils supportent après cela, s'ils le peuvent, Destouches et Lachaussée...

(1) *Mémoires* de Goldoni, 1787, troisième partie, chap. V.

« Mes amis sont au comble de la joie; je les ai tous vus. Croiriez-vous bien que Marmontel en a pleuré en m'embrassant! Ma fille y a été et en est revenue stupide d'étonnement et d'ivresse. »

Les jours suivants, le succès persiste, et Diderot rédige de nouveaux bulletins de victoire à ses amis. « Les comédiens ont été obligés de donner la pièce deux fois de plus qu'ils se l'étaient proposés... Enfin Mme Diderot prit, le vendredi au soir, le parti d'y aller avec sa fille. Les comédiens jouèrent ce jour-là comme ils n'avaient pas encore fait. Sa fille me dit qu'elle avait été aussi fortement remuée qu'aucun des spectateurs... Ce qui m'a plu davantage de tout cela, c'est d'avoir été embrassé, bien serré par toutes ces actrices parmi lesquelles il y en a trois ou quatre qui ne sont pas trop déchirées. Comme tout s'arrange dans ce monde-ci!

« ... Le *Père de Famille* continue d'avoir le plus grand succès. Toujours pleine salle, malgré la solitude de Paris. C'est après-demain la dernière... »

Enfin, à la dernière, l'effet produit par la pièce est si poignant qu'une jeune femme qui assiste au spectacle pousse un grand cri et s'évanouit. Le lendemain, son mari, jeune magistrat, rendait visite à Diderot pour le remercier de la bonne soirée qu'il leur avait fait passer (1).

Ainsi c'était la gloire, et peut-être la fortune. Hélas! Tout ce bruit s'amortit très vite. Le théâtre de Diderot renfermait trop de choses nouvelles pour s'imposer au public de l'époque. Il était destiné à alimenter les polémiques, il ne devait pas être producteur de fructueux droits d'auteur.

* * *

Il était dit qu'en tous les genres littéraires ou presque, Diderot serait un novateur. La série d'études qu'il entre-

(1) Ce jeune magistrat qui, en quittant le philosophe, lui laissa un manuscrit (!) était M. Dupaty dont les *Lettres sur l'Italie* devaient devenir célèbres.

prit chaque année, à partir de 1759, sur les *Salons* annuels de peinture fait de l'auteur de *Jacques le Fataliste* le véritable ancêtre des critiques d'art salonniers d'aujourd'hui.



Diderot, par Mme Therbouche.

A la vérité, les premiers Salons n'avaient pas été écrits par lui, mais par Grimm, qui, encore un coup, se retrouve ici et comme un novateur et comme un guide de Diderot, car ce fut lui qui incita son ami à lui succéder dans les délicates fonctions de critique d'art.

« Ce que vous allez lire, écrit Grimm en tête du *Salon* de 1759 et en guise d'avertissement, s'adresse à moi, et vous fera sans doute plus de plaisir que tout ce que j'aurais pu écrire à ce sujet. » De fait, du vivant de l'écrivain, Grimm était propriétaire de tous les *Salons* de Diderot qu'il adressait gratuitement aux abonnés de sa *Correspondance*. Diderot en gardait copie, prêtait ces copies à ses intimes, ceux-ci en prenaient des doubles, et c'est ainsi que circulaient à travers toute l'Europe ces morceaux de critique.

Nous avons dit que c'est en 1759 que l'auteur du *Neveu de Rameau* commença sa série. A ce moment l'institution du Salon annuel était déjà un petit événement parisien qui, grâce à Diderot, allait devenir un événement artistique européen.

La première de ces exhibitions s'était faite en 1673 dans la cour du Palais-Royal. En 1727, le duc d'Antin admit le public, avec les académiciens, à visiter les envois d'un concours qu'il avait ouvert au nom du roi. Ce ne fut que dix ans plus tard, en 1737, que la voix de la presse se fit entendre : le *Mercure* donna un catalogue annoté, et Gresset publia des vers sur les principaux tableaux dans les *Amusements du cœur et de l'esprit*.

En 1746, Le Font de Saint-Yenne publia des *Réflexions sur quelques causes de l'état de la peinture*. A partir de ce moment chaque Salon vit éclore des brochures : *Réponse d'un aveugle à messieurs les critiques*, le *Désaveu des artistes*, *Lettres à un partisan de bon goût*, etc., etc...

« Les ateliers rivaux, raconte Ph. Burty, échangeaient des brochures comme ils eussent fait de boulettes de terre glaise. Sauf quelques pamplets mordants de Cochin, ce ne sont qu'attaques sottes, injures, lourds pavés, conseils de cuistres, révélations calomnieuses sur les mœurs des peintresses académiciennes. Les abbés s'en mêlent, non pas des abbés galants, mais d'épais professeurs de théologie (1). »

(1) Ph. Burty, *Maîtres et Petits maîtres*. Paris, 1877.

Bientôt le Salon changea de place. Il fut transporté au Louvre, sur l'emplacement de l'actuel Salon carré, et, chaque année, la foule continua de s'y presser, de plus en plus dense.

On y accédait par la place du Louvre, assez irrégulière à l'époque, encombrée qu'elle était d'un côté par des dépendances et des communs. De l'autre côté c'était la sévère façade du pavillon Sully, avec son dôme d'ardoises.

Veut-on un aspect de cette place au moment du Salon? Ouvrons le livre de Th. Gosselin sur les *Salons de peinture* (1). — « La place du Louvre, dit-il, est encombrée de ces énormes carrosses, larges et bas, qu'affectionnaient nos pères. Il est midi, heure à laquelle la foule commence à affluer au Salon, bien que les portes en soient ouvertes dès dix heures. — Pourquoi pas à six heures du matin? » s'écriait un enthousiaste. — Juste en face de l'entrée du Salon, au coin de la rue de Beauvais, quelques tables au bord du ruisseau, c'est le café d'Alban, qui, pendant toute la durée de l'exposition, fait concurrence au café Foy. Sur la place, un fourmillement de perruques à frimas, de robes à traînes, de valets en grande livrée, à peine peut-on se frayer un passage à travers la foule qui forme queue à la porte de l'exposition. » Et un écrivain malicieux du temps de croquer un bout de dialogue entendu dans cette foule de gens et d'automédons :

« Pourquoi donc ce cocher arrête-t-il dans la place, et qu'il ne nous conduit pas jusqu'à la porte? Que de monde à traverser... tout ce chaos de voitures et de populace! Je vais être excédée de fatigue! — Eh! mon ami, dites donc à ce cocher qu'il avance. — Eh! mais, chère amie, voulez-vous qu'il passe sur le corps de cinq cents personnes et d'une quantité de voitures? Donnez-vous patience, elles défileront, et nous passerons à notre tour. »

N'est-ce pas plaisant, — et ce couple, jeune femme

(1) Paris, 1881.

coquette et capricieuse, homme calme, amoureux mais point fou, — ne le voyons-nous pas penché à la portière du carrosse, surveillant le défilé des voitures tout en échangeant des saluts avec les passants de connaissance?...

Enfin, la place traversée, nous pénétrons dans un haut et large vestibule qui conduit à la cour de la reine. A droite, sur des tables dressées à la hâte, le libraire Le Comte tient étalés, brochures, livrets, pamphlets, vaudevilles et autres écrits publiés sur le Salon, tout est là pêle-mêle. « Ce qu'il y a de plus étonnant, dit un chroniqueur, c'est que l'Académie qui a le droit de veiller à l'impression des ouvrages qui la concernent, laisse vendre ces pamphlets à l'entrée du vestibule qui conduit au Salon. » Toujours est-il qu'on les vend. Dans ce vestibule aussi, se pressent tout un monde de claque-dents, de pseudo-guides qui offrent leurs services aux visiteurs. « Ils assurent tous les passants qu'ils se connaissent beaucoup en peinture, et que, pour vingt sous, ils vont leur faire distinguer les bons tableaux des médiocres et leur chanter les couplets qui ont été faits sur quelques-uns d'eux. »

« Enfin, dit Th. Gosselin, nous voici dans la cour. Depuis quelques années on y expose les ouvrages de sculpture, qui, du reste, ne sont pas fort nombreux. La cour est sombre, enfermée entre les murs des hauts bâtiments du palais. A droite, le logement de Philippeaux, concierge de l'Académie, qui garde les armes et les paquets. Au fond, une porte qui donne accès à l'exposition. Au bas de l'escalier, Mme Hardouin vend les livrets.

LA MARCHANDE

Monsieur! prenez un petit livre
Ce n'est pas cher, c'est douze sous.

THIBAULT

Est-c' que vous vous gausez de nous,
... Croyez-vous que je soyons ivre!

AGRÉÉS.

Par M. PAROCEL, *Agréé.*

95. L'Adoration des Rois.

Tableau de 8 pieds 9 pouces.

Par M. GREUZE, *Agréé.*

96. Le Portrait de Monſeigneur le Dauphin.

Buſte de 2 pieds de haut ſur un pied ſix pouces de large.

97. Le Portrait de M. Babuti.

98. Le Portrait de M. Greuze, peint par lui-même.

99 Le Portrait de Madame Greuze en Veſtale.

Ces trois Tableaux ſont de même grandeur. Ils ont 2 pieds de haut ſur 1 pied & demi de large.

100. Un Mariage, & l'inſtant où le pere de l'Accordée délivre la dot à ſon Gendre.

Ce Tableau appartient à M. le Marquis de Marigny. Il a [illegible] pieds [illegible] pouces de large ſur [illegible] pieds 6 pouces de haut.

Photographie de la page 24 du « Livret du Salon de 1761 » ayant appartenu à Gabriel de Saint-Aubin.

LA MARCHANDE

Ce livret sert pour vous instruire
Des sujets, des tableaux que vous verrez ici,
Des dessins, des marbres aussi.

CLAUDINE *(bas à Thibault).*

Prends toujours, on croirait que tu ne sais pas lire (1).

« Montons lentement, car la foule est grande, l'escalier fort simple et remplacé depuis 1781 par un autre, très spacieux, « laissant plus de place aux bouffants et aux culs-de-singe de nos dames ». Contre la rampe de fer forgé, se tient un suisse en grand costume et armé de sa hallebarde. Il ne quitte son imposante et solennelle immobilité que pour calmer, d'un geste sobre et digne, les amateurs trop pressés, qui, en montant l'escalier, organisent des poussées dans la foule. Le suisse franchi, nous sommes au terme du voyage. »

Et c'est pour nous, le moment d'ouvrir le *Tableau de Paris*, de Mercier, nous allons y trouver quelques pages pittoresques.

« Le Salon du Louvre, écrit-il, est peut-être la pièce la plus régulièrement vaste qui existe dans aucun palais d'Europe. On y accourt en foule. La poésie et la musique n'obtiennent pas aussi grand nombre d'amateurs. Les flots du peuple, pendant six semaines entières, ne tarissent pas du matin au soir. Il y a des heures où l'on étouffe. On y voit des tableaux de dix-huit pieds de long qui montent dans la voûte spacieuse et des miniatures larges comme le pouce à hauteur d'appui. Le sacré, le profane, le pathétique, le grotesque, tous les sujets historiques ou fabuleux y sont traités et pêle mêle arrangés. C'est la confusion même ; les spectateurs ne sont pas plus bigarrés que les objets qu'ils contemplent. Un badaud prend un des personnages de la fable pour un saint du paradis, Typhon pour Gargantua, Caron pour saint Pierre, un satyre pour un démon et l'arche de Noé

(1) *Momus au Salon*, 1783.

pour le coche d'Auxerre. Eh bien ! ce peuple qui n'a aucune connaissance en peinture, va par instinct au tableau le plus vrai, il ne le manque pas. C'est qu'il est juge de la vérité, du trait naturel, et tous ces tableaux sont faits pour être jugés en dernier ressort par l'œil du public. »

A cette description de Mercier, l'on peut joindre encore cette petite satire vraiment amusante qui courait les ruelles et que l'on attribuait à Villette :

Il est au Louvre un galetas
Où, dans un calme solitaire,
Les chauves-souris et les rats
Viennent tenir leur cour plénière ;
C'est là qu'Apollon sur leurs pas,
Des Beaux-Arts ouvrant la barrière,
Tous les deux ans tient ses états
Et vient placer son sanctuaire ;
C'est là, par un luxe nouveau,
Que l'art travestit la nature,
Le ridicule est peint en beau,
Les bonnes mœurs sont en peinture,
Et les bourgeois, en grand tableau,
Près d'Henri-Quatre en miniature.
Chaque figure à contresens
Montre une autre âme que la sienne ;
Saint Jérôme y ressemble au Temps
Et Jupiter au vieux Silène.
Ici, la fille des Césars,
Dans nos cœurs trouvant son empire,
Semble refuser aux beaux-arts
Le plaisir de la reproduire,
Tandis qu'un commis ignoré,
Narcisse amoureux de lui-même,
Vient dans un beau cadre doré
Nous montrer son visage blême.
Ici l'on voit des ex-votos,
Des amours qui font des grimaces,
Des caillettes incognito,
Des laideurs qu'on appelle grâces,
Des perruques par numéro,
Des polissons sous des cuirasses,

Des inutiles de haut rang,
Des imposteurs de bas mérite,
Plus d'un Midas en marbre blanc,
Plus d'un grand homme en terre cuite,
Jeunes morveux bien vernissés,
Vieux barbons à mine enfumée;
Voilà les tableaux entassés
Sous l'hangar de la Renommée;
Et, selon l'ordre et le bon sens,
Tout s'y trouve placé de la sorte,
Qu'on voit l'abbé Terray dedans
Et que Sully reste à la porte.

A cette époque, le salon carré ne prenait pas jour par le plafond comme aujourd'hui; il s'ouvrait sur le quai du Louvre par cinq grandes fenêtres. Les tableaux étaient placés autour de la salle, sans ordre. Pour former une cimaise, on disposait une large tablette garnie d'une draperie verte, à franges.

Mercier prétend qu'on y étouffait, nous l'en croyons sans peine.

Dans une petite plaquette parue en 1787 sous le titre de *Relation de la Conversation de Marie-Jeanne*, nous relevons encore quelques traits satiriques qui s'appliquent fort bien à ce qui se passait au Salon quelques années auparavant lorsque Diderot le visitait avec Mlle Volland, Grimm et ses amis. C'est un homme du peuple qui parle. Ses réflexions ne manquent pas de sel.

JÉRÔME

Montons, j'm'en vas ach'ter un livre
Et vous expliquer les tableaux.

MARIE-JEANNE

Vous m'confusez par vos cadeaux.

JÉRÔME

Finissez donc, c'est un' misère.
— Un liv', s'il vous plaît, la p'tit' mère!



Coup d'œil exact de l'arrangement des peintures au Salon du Louvre.

— Tenez, monsieur. — Combien? — Douz' sous.
Les v'là. — Merci. — C'est qu'voyez-vous,
Marie-Jeann', ça donn' un' tournure.
Un queuq'z'un qu'est dans la lecture
A plutôt l'air d'un connaisseur
Qu'un autre qui sait tout ça par cœur...

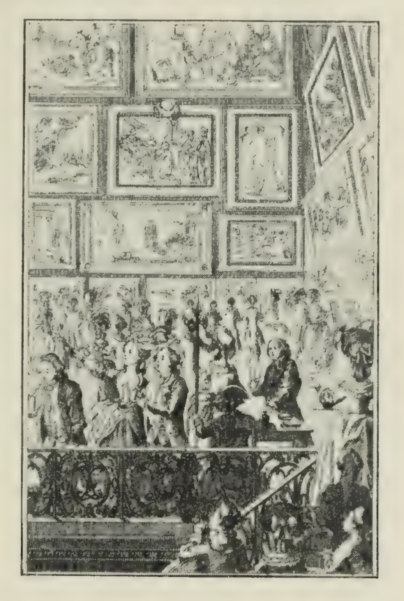
Et continuant :

D'abord on n' s'rait pas de bon ton
Si l'on n'avait pas vu l'Salon;
Qu'on s'y connaisse ou non, qu'importe.
On a son carrosse à la porte,
La main dans cell' d'un beau ch'valier,
On fait « frou-frou » dans l'escalier,
On fait cercle dans la cohue,
Et, comm' faut avoir la berlue
Quand on veut passer pour quelqu'un,
La loup' sur l'œil on se promène,
On dit : que c'peuple est importun!
On lorgne, on pousse, on se démène,
En r'gardant bien moins les tableaux
Que l'bataillon d'originaux
Que le même dessein amène.

C'était le jour de la Saint-Louis que s'ouvrait le Salon. Dès le matin, s'y pressait une foule considérable, les femmes en grande toilette, robes à paniers, chapeaux extravagants, mouchoir de dentelles ou éventail brodé à la main; les hommes, armés d'une loupe, « l'épée au côté, le chapeau sous le bras, vêtus de l'habit français galonné ou brodé; leurs cheveux sur leur dos sont réunis dans un sac de taffetas noir qu'on appelle bourse; leur tête est enfarinée de poudre. Ils sont chaussés de minces souliers couverts d'une forte boucle qui ressemble à celle des harnais de voitures; deux chaînes de montre, terminées par une infinité de breloques, s'agitant avec bruit, descendent fort bas sur l'une ou l'autre cuisse » (1).

(1) Dulaure, *Tableau moral de Paris sous Louis XVI.*
On ne lira peut-être pas sans intérêt la petite note suivante qui

Tout ce monde va et vient, examine les tableaux, risque des critiques, pousse des cris d'admiration et de reconnaissance. Mais voici Diderot lui-même, accompagné de Mlle Volland et suivi de ses amis, dont Falconet. Ce dernier lui sert de cicerone, il lui indique « les beaux endroits, les endroits faibles », et l'auteur



Escalier conduisant au Salon.

établit les dépenses faites pour l'installation du Salon de 1759, année où, pour la première fois, Diderot va rédiger sa critique.

« Mémoire des déboursés faits à l'occasion de l'Exposition des Tableaux dans le Salon du Louvre, sous les ordres de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, par Deschamps, pendant le mois d'aoust et septembre 1759.

Scavoir :

Pour avoir posé les tableaux du Salon, y avoir employé trois hommes pendant 12 journées chacun à 3 L. par jour, y compris les 3 jours pour les détendre, pour le tout.	108 L.	»
Plus quinze journées à Deschamps à 4 L. par jour. .	60	»
Pour 60 livres de corde à 9 s. la livre.	30	3
Pour avoir été chercher et reporter les échelles au Roulle.	6	»
Pour avoir fait faire des trous dans les pierres pour sceller les crampons	6	»
Pour oussage.	6	»
Pour le garde-cloux, cordes et tout ce qui est nécessaire.	6	»
	222 L.	3 »

Vingt-deux ans plus tard, en 1781, dernière année où Diderot rendit compte du Salon, les mêmes frais d'installation s'élevèrent à 758 L. 3, ce qui montre bien l'importance croissante de cette exposition.

du *Neveu de Rameau* de partir aussitôt en remarques curieuses, plaisantes ou hardies. Il excelle à faire causer les uns et les autres, à vérifier et à prolonger la pensée de chacun. Il se borne, du reste, à prendre lui-même de courtes notes très caractéristiques mais très brèves sur les principales œuvres. Enfin Grimm et Sophie Volland sont auprès de lui pour contrôler son goût et offrir des arguments.

Du premier il aime la science solide, les connaissances parfaites, et la seconde l'amuse par ses reparties toujours spirituelles et infiniment justes. A propos de la *Piscine miraculeuse*, de Vien, où l'on voit au milieu un malade assis à terre, mais un bon gros et vigoureux malade, ne s'avise-t-elle pas de s'écrier en riant :

« S'il est malade, il faut que ce soit d'un cor au pied ! »

Ainsi discutant, critiquant, raillant, on parcourt le Salon tout entier. On revient ensuite sur ses pas pour examiner plus à loisir les œuvres qui en méritent la peine. Enfin Diderot se retire, son petit carnet bourré de notes et la tête farcie de discussions esthétiques.

Tout cela ne se retrouva pas dans son premier Salon de 1759. Celui-ci est dur et cassant, ce n'est qu'une entrée en matière, l'auteur n'a pas encore acquis la forme moelleuse, le tour original qui va faire dans la suite de ces morceaux de critique annuels autant d'improvisations brillantes, éclatantes, somptueuses d'épithètes et jaillissantes d'esprit.

Sans doute a-t-il eu la chance de rencontrer dans Greuze, dans Chardin, dans La Tour, dans Boucher, des artistes incomparables qui facilitaient par leur talent ou leur génie l'éclosion d'articles enthousiastes spontanés si bien dans la manière de Diderot, mais il faut dire aussi, à la louange de ce dernier, que ses jugements furent presque toujours extrêmement justes et qu'il ne s'est point trompé sur la valeur véritable de ses contemporains, ce qui, en critique, est la plus grande difficulté.

C'est ainsi qu'il prise très fort l'œuvre de Chardin, rendant un hommage mérité aux qualités incomparables de



Vue du Salon du Louvre, par Saint-Aubin.

ce grand peintre de la famille et des intérieurs. Diderot a écrit sur lui les pages les plus mesurées, les plus sensées, les plus finement attendries.

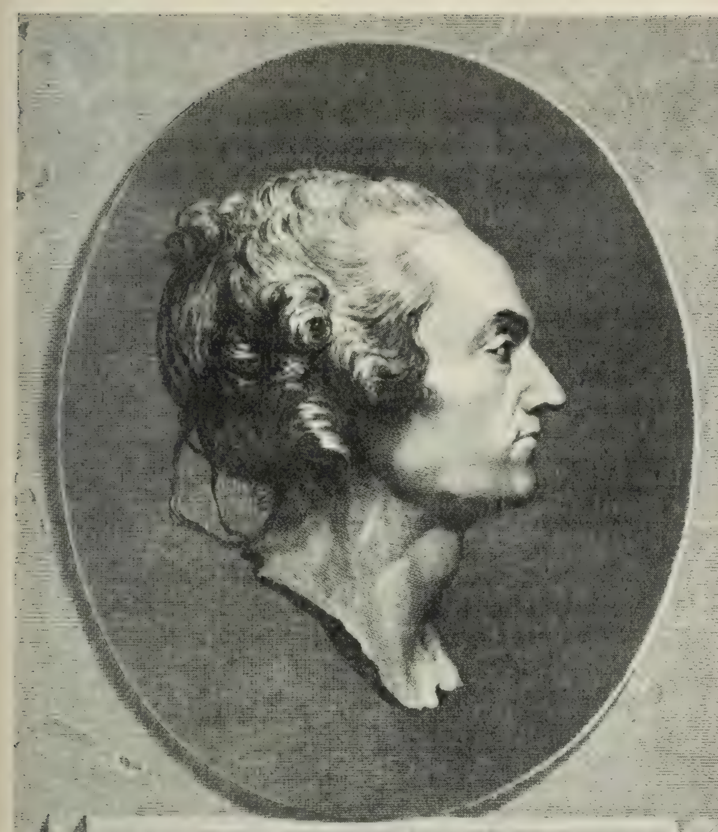
Dans La Tour, il a loué les qualités du pastelliste, appréciant à sa juste valeur ce grand dessinateur qui fut aussi un merveilleux coloriste.

Dans Boucher, il a reconnu le décorateur fécond, original, imbu de la grâce française.

Il a admiré Greuze, mais moins qu'on ne pouvait penser. Plusieurs fois, en parlant de l'auteur de la *Cruche cassée*, il s'est emporté sur l'immoralité de cet artiste qui savait donner à des jeunes filles, à des jeunes mariées « cet air secrètement vicieux et corrupteur ». Là, sans doute, comme le constate M. Ph. Burty, il obéissait aux préoccupations des philosophes à la Jean-Jacques qui se souciaient de concilier les intérêts inconciliables de l'art et de la morale.

Diderot avait un sens très averti des gestes naturels et des attitudes vraies. C'est ainsi qu'à propos d'un tableau de Vien, *Psyché qui vient avec sa lampe surprendre et voir l'Amour endormi*, il s'écrie :

« Les deux figures sont de chair, mais elles n'ont pas la grâce et la délicatesse qu'exigeait le sujet... Psyché n'est point cette femme qui vient en tremblant sur la pointe du pied... Ce n'est pas assez de me montrer dans Psyché la curiosité de voir l'Amour, il faut que j'y aperçoive encore la crainte de l'éveiller. Elle devrait avoir la bouche entr'ouverte et craindre de respirer... Oh! que nos peintres connaissent peu la nature! La tête de Psyché devrait être penchée vers l'Amour, le reste de son corps penché en arrière, comme il est lorsqu'on s'avance vers un lieu où l'on craint d'entrer et dont on est prêt à s'enfuir, un pied posé et l'autre effleurant la terre. Et cette lampe, en doit-elle laisser tomber la lumière sur les yeux de l'Amour? Ne doit-elle pas la tenir écartée et interposer sa main pour en amortir la clarté? Ces gens-là ne savent pas que les paupières ont une certaine transparence; ils n'ont jamais vu une mère qui vient, la nuit, voir son



JEAN Bte. GREUZE

PEINTRE DU ROY.

EN SON ACAD. Rle DE PEINT. ET SCULPT.re

DESSINÉ PAR LUI MÊME.

enfant au berceau, une lampe à la main et qui craint de l'éveiller... » Et, ailleurs, à propos du tableau mythologique de La Grenée, *Bellone présentant à Mars les rênes de ses chevaux*, il note avec un grand sens critique :

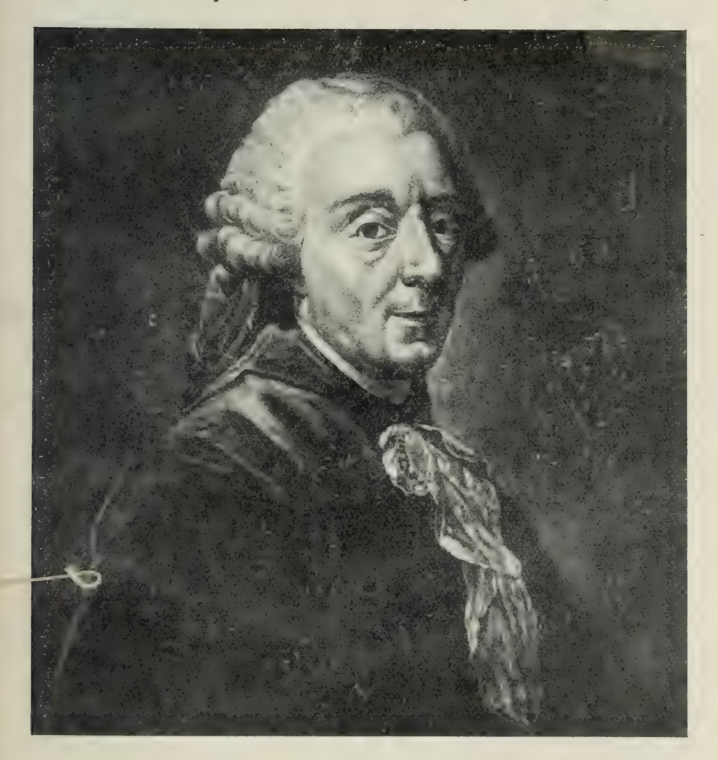
« Où donc est le caractère du dieu des batailles?... Comment reconnaître dans ce morceau le dieu dont le cri est comme celui de dix mille hommes? Comparez ce tableau avec celui du poète qui dit : « Sa tête sortait d'entre les nuées, ses yeux étaient ardents, sa bouche entr'ouverte, ses chevaux soufflaient le feu de leurs narines et le fer de sa lance perçait la nue... » Et cette Bellone, est-ce là la déesse horrible qui ne respire que le sang et le carnage, dont les dieux retiennent les bras retournés sur son dos et chargés de chaînes qu'elle secoue sans cesse, et qui ne tombent que quand il plaît au ciel irrité de châtier la terre?... »

Plus loin, Diderot ajoute :

« Quoi! C'est là, cette tête majestueuse, cette fière Junon? Vous vous moquez, M. de La Grenée, je la connais, je l'ai vue cent fois chez le vieux poète. La vôtre. c'est une Hébé, c'est une Vestale, c'est Iphigénie, c'est tout ce qu'il vous plaira... Et ce Jupiter-là, c'est celui qui ébranle l'Olympe du mouvement de ses noirs sourcils?... Est-ce que Morphée ne pouvait être mieux désigné que par ses ailes de nuit? Et le lieu de la scène, où en est le merveilleux et le sauvage? Où sont ces fleurs qui sortirent subitement du sein de la terre pour former un lit à la déesse, un lit voluptueux au milieu des frimas, de la glace et des torrents? Où est ce nuage d'où tombaient des gouttes argentées, qui descendit sur eux et les enveloppa? Vous allez me faire relire l'endroit d'Homère, et vous n'y gagnerez pas. « Le dieu qui rassemble les nuages dit à son épouse : Rassurez-vous, un nuage d'or va vous envelopper, et le rayon le plus perçant de l'astre du jour ne vous atteindra pas. A l'instant, il jeta ses bras sacrés autour d'elle. La terre s'entr'ouvrit et se hâta de produire des fleurs... Le père des dieux et des hommes, enchaîné par l'Amour et vaincu par le Sommeil, s'endormit ainsi

sur la cime escarpée de l'Ida; et Morphée s'en allant à tire-d'aile vers les vaisseaux des Grecs, annonça à Neptune qui ceint la terre, que Jupiter sommeillait. »

Est-ce à dire que Diderot ne se soit jamais trompé dans



François Boucher.

ses critiques d'art? Non, sans doute. Mais faut-il lui faire crédit de ces erreurs de perspective qui nous font parfois apercevoir nos contemporains plus grands qu'ils ne sont en réalité. C'est ainsi qu'il s'est beaucoup trop enthousiasmé pour Joseph Vernet dont la peinture plate et sans nerfs devait tomber très bas quelques années plus tard.

A l'occasion du Salon de 1759, où Vernet avait exposé des vues du port de Bordeaux, d'Avignon... Diderot s'écriait :

« Nous avons une foule de *Marines* de Vernet : les unes locales, les autres idéales, et dans toutes, c'est la même imagination, le même feu, la même sagesse, le même coloris, les mêmes détails, la même variété. Il faut que cet homme travaille avec une facilité prodigieuse. Vous connaissez son mérite. Il est tout entier dans quatorze ou quinze tableaux. Les mers se soulèvent et se tranquillisent à son gré ; le ciel s'obscurcit, l'éclair s'allume, le tonnerre gronde, la tempête s'élève, les vaisseaux s'embrasent ; on entend le bruit des flots, les cris de ceux qui périssent, on voit..., on voit tout ce qui lui plaît. »

Mais la vogue de Vernet devait connaître le déclin. Et, le malheureux peintre vécut assez longtemps pour entendre fredonner sur un air de menuet :

De Vernet,
On connaît
Les ouvrages :
La nuit, le soleil levant,
Le midi, le couchant,
Le calme et les orages,
Des vaisseaux
Sur les eaux, etc.

. . . .

Sa vigueur
Sa fraîcheur
Est extrême.
Quel dommage, cependant,
Que Vernet soit si souvent
Le même !

Une autre fois, Diderot, toujours enthousiaste, porta la plus vive admiration à un peintre aujourd'hui bien obscur qui avait fait de lui un merveilleux portrait, proclamait-il : il s'agit de Anne-Dorothée Lisiewska, femme Terbouche, née à Berlin en 1728, morte en 1782. Elle vint à Paris, fut reçue membre de l'Académie royale de peinture et de

sculpture en 1767. Il y a d'elle au musée de Versailles un portrait de Frédéric II dont elle fut le peintre en titre.



Jean-Baptiste-Siméon Chardin, peint par lui-même.

Or Mme Terbouche s'avisa, un jour, de faire le portrait de Diderot qui fut exposé au Salon de 1767. Voici comment notre philosophe en parle :

« ... Ses autres portraits sont froids, excepté le mien,

où je suis nu jusqu'à la ceinture, et qui pour la fierté, la chair, le faire, est fort au-dessus d'un portraitiste de l'Académie. Je l'ai placé vis-à-vis de celui de Van Loo à qui il jouait un mauvais tour. Il est si frappant que ma fille me disait qu'elle l'aurait baisé cent fois pendant mon absence si elle n'avait pas craint de le gâter...

« Lorsque la tête fut faite, il était question du cou, et le haut de mon vêtement le cachait, ce qui dépitait un peu l'artiste. Pour faire cesser ce dépit, je passai derrière un rideau, je me déshabillai et je parus devant elle en modèle d'Académie.

« Je n'aurais pas osé vous le proposer, me dit-elle, mais vous avez bien fait et je vous en remercie.

« J'étais nu, mais tout nu. Elle me peignait, et nous causions avec une simplicité et une innocence digne des premiers siècles.

« Comme, depuis le péché d'Adam, on ne commande pas à toutes les parties de son corps comme à son bras, dans le cas d'un accident, je me serais rappelé le mot de Diogène au jeune lutteur :

« Mon fils, ne crains rien, je ne suis pas si méchant que celui-là... »

Cette piquante aventure fit beaucoup rire dans l'entourage de Diderot, et ses amis le plaisantèrent fort à ce sujet. Mais notre philosophe n'y prenait pas garde, dans sa candeur d'amant de la nature, amoureux de tout ce qui était simple et vrai.

Du reste, son œil vif et alerte de critique était sans cesse aux aguets. Dans les moindres circonstances de la vie, il voyait matière à des théories, à des dissertations, à des exemples.

Ainsi, Lemoine faisait un jour son portrait : le peintre était debout, immobile entre son ouvrage et le philosophe la jambe droite pliée et la main gauche appuyée sur la hanche, non du même côté, du côté gauche.

« Mais, dit Diderot, êtes-vous bien ainsi, M. Lemoine?

— Fort bien, lui répondit-il.

— Et pourquoi votre main n'est-elle pas sur la hanche du côté de votre jambe pliée?

— C'est que, par sa pression, je risquerais de me renverser; il faut que l'appui soit du côté qui porte toute ma personne.

— A votre avis, le contraire serait absurde?

— Absurde.

— Pourquoi donc alors l'avez-vous fait à votre Louis XV de l'École Militaire? »

Lemoine demeura stupéfait. Diderot continua :

« Avez-vous eu le modèle pour cette figure?

— Assurément.

— Avez-vous ordonné cette position à votre modèle?

— Sans doute.

— Et comment s'est-il placé? Comme vous êtes ou comme votre statue?

— Comme je suis.

— C'est donc vous qui l'avez arrangé autrement?

— Oui, c'est moi, j'en conviens.

— Et pourquoi?

— C'est que j'y ai trouvé plus de grâce.

« J'aurais pu ajouter, continue Diderot : et vous croyez que la grâce est compatible avec l'absurdité? Mais je me tus par pitié; car pourquoi montrer à un artiste les défauts de son ouvrage quand il n'y a plus de remède?... »

N'est-ce pas le mot de la fin de toute critique d'art?...

VII

Diderot et Catherine II

Ce fut en 1765 que s'ébauchèrent les premières relations de Diderot et de Catherine II.

Cette année-là le philosophe fut tourmenté par une de ces idées vagabondes qui hantaient perpétuellement son esprit pendant quelques jours, qu'il tournait et retournait, puis qu'il abandonnait comme elles lui étaient venues. Cette idée c'était celle d'une dot à constituer à sa fille Marie-Angélique qui venait d'avoir douze ans.

Ses droits d'auteur à l'*Encyclopédie*, ses « honoraires » comme on les appelait, joints à la pension qui devait lui être accordée à la fin de son énorme labeur, n'eussent pas suffi à amasser le capital nécessaire pour mettre son enfant à l'abri du besoin. Dans cette conjoncture, il pensa à une solution possible : vendre sa bibliothèque.

« Longtemps auparavant il était entré à ce sujet même en pourparler, nous dit M. Maurice Tourneux dans son intéressant ouvrage sur *Diderot et Catherine II* (1) avec M. Fougès de Polizy, maître des requêtes, puis avec M. le Pot d'Auteuil, son propre notaire. Mais les négociations n'avaient pas abouti. »

Quatre ans plus tard, informé par Grimm des embarras de Diderot, Betzki en fit part à Catherine II, impératrice de Russie, qui, le 16 mars 1765, répondit à Grimm par la lettre suivante :

(1) Calman-Lévy, édit.

« La protection généreuse, Monsieur, que notre auguste souveraine ne cesse d'accorder à tout ce qui a rapport aux sciences, et son estime particulière pour les savants, m'ont déterminé à lui faire un fidèle rapport des motifs qui engagent M. Diderot à se défaire de sa bibliothèque. Son cœur compatissant n'a pu voir sans émotion que ce philosophe, si célèbre dans la République des Lettres, se trouve dans le cas de sacrifier à la tendresse paternelle l'objet de ses délices, la source de ses travaux et les compagnons de ses loisirs. Aussi Sa Majesté Impériale, pour lui donner une marque de bienveillance et l'encourager à suivre sa carrière, m'a chargé de faire pour elle l'acquisition de cette bibliothèque au prix de quinze mille livres que vous me proposez, à cette seule condition que M. Diderot, pour son usage, en sera le dépositaire jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de la faire demander... Témoignez, je vous prie, à M. Diderot, combien je suis flatté d'avoir pu lui être bon à quelque chose.

« J'ai l'honneur d'être, etc...

Signé : J. Betzki. »

Par une lettre postérieure, on confirmait au philosophe ce chiffre de 15000 livres et l'on ajoutait qu'il recevrait comme bibliothécaire de l'impératrice une pension annuelle de mille francs.

On pense quelle fut la joie de Diderot à la nouvelle de la munificence dont le comblait l'impératrice de Russie. Il fut « stupéfait », écrit-il, de tant de bonheur :

« Grande princesse, je me prosterne à vos pieds, je voudrais parler, mais mon âme se serre, ma tête se trouble, je m'attendris comme un enfant, et les vraies expressions du sentiment qui me remplit expirent sur le bord de mes lèvres. »

Quel tableau que celui de cette famille à laquelle échoit un bonheur si intense ! L'imagination ardente du philosophe en tressaille. Et, aussitôt, il se met à dépeindre l'expression de la joie sur tous ces visages :

« Voici une mère tendre qui verse des larmes... Elle

est debout à côté de son enfant qui la tient embrassée... » Voici le poète : « En regardant mon épouse sensible et mon enfant, je ne sais plus ce que je deviens. Un noble enthousiasme me gagne, mes doigts se portent d'eux-mêmes sur une vieille lyre dont la philosophie avait coupé les cordes. Je la décroche de la muraille où elle était restée suspendue ; et, la tête nue, la poitrine découverte, comme c'est mon usage, je me sens entraîné à chanter. »

Et il chante, le philosophe, il célèbre en vers grandiloquents la gloire infinie de la touchante et géniale impératrice, non seulement égale aux Antonins et aux Titus, mais « l'image fidèle de la divinité ».

Emporté par sa nature bouillante, Diderot a tout à fait perdu la tête. Il crie sa joie en mauvais vers, il la proclame à la face de l'univers, il prend à témoin l'Europe littéraire tout entière.

Et l'Europe littéraire, emplie d'allégresse, ravie de l'honneur fait à l'un des siens, de répondre par un chant de reconnaissance émue à la libéralité de la souveraine. Voltaire décerne à Galitzin le titre d' « espion du mérite et de l'infortune », d'Alembert ne tarit pas d'éloges : « Il aurait été cruel, écrit-il, de séparer un savant d'avec ses livres ; j'ai été souvent dans le cas d'appréhender qu'on ne m'ôtât les miens. » Tous les poètes prennent leur lyre et célèbrent à l'envi la grande Catherine. Dorat lui adresse une épître qu'il fait illustrer plus tard de deux ravissantes figurines d'Eisen :

Par tes soins il va donc renaître,
Ce philosophe respecté,
Et qui fut malheureux peut-être
Pour trop aimer la vérité...
Une faveur sublime et rare
Lui rend ses dieux et ses amis,
Ses vrais amis, les seuls fidèles,
Les seuls que l'on retrouve, hélas!
Au sein des disgrâces cruelles,
Les seuls qui ne soient point ingrats.

Cependant un obstacle se dressait qui empêchait Di-

derot de toucher immédiatement la libéralité qui lui était consentie : un sujet français ne pouvait rien accepter d'une puissance étrangère sans y avoir été autorisé par le



Catherine II.

roi. Aussi l'auteur de la *Religieuse* dut-il adresser à M. de Saint-Florentin, ministre de la maison du roi, une épître ainsi conçue :

« Monseigneur,

« La difficulté de pourvoir aux besoins de la vie et l'impossibilité de pourvoir à l'éducation d'un enfant avec une

fortune aussi bornée que la mienne avaient enfin déterminé le père et l'époux à dépouiller l'homme de lettres de ses livres. Il y avait longtemps que je cherchais parmi mes concitoyens quelqu'un qui les voulût acquérir, sans avoir pu le trouver, lorsqu'on a fait la proposition à l'impératrice de Russie, qui a accepté ma bibliothèque et qui m'en a fait délivrer le prix, à condition que j'en resterais le dépositaire et que je recevrais cent pistoles annuelles pour les soins que je prendrais à la former : ce sont ses propres expressions. Je ne sais s'il faut appeler ces cent pistoles une pension ou un simple honoraire, mais je n'ignore pas qu'un sujet ne peut rien accepter d'une puissance étrangère sans y être autorisé par la permission de son roi. J'ose vous supplier, Monseigneur, de demander cette permission pour un homme à qui la faveur qu'on vient de lui faire est si nécessaire.

« Je suis avec un très profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Diderot. »

A Paris, ce 27 avril 1765.

En marge de cette épître on lit :

« Réponse que le roi trouve bon qu'il accepte. »

L'autorisation fut donc aisément accordée, mais l'exécution des volontés de l'impératrice rencontra plusieurs obstacles : d'abord Diderot eut toutes sortes de difficultés pour toucher le montant de sa pension des mains de M. Colin de Saint-Marc, receveur général et correspondant de toutes les provinces à l'hôtel des Fermes ; puis, l'année suivante, la pension ne fut pas payée du tout. Il est vrai qu'à la fin de l'année 1766, Catherine II réparait cette erreur en faisant expédier par Betzki une lettre de change de cinquante mille livres accompagnée du post-scriptum suivant :

« Sa Majesté Impériale ayant été informée que M. Diderot n'était pas payé de sa pension depuis le mois de mars dernier, m'a ordonné de lui dire qu'elle ne voulait

pas que les négligences d'un commis pussent causer quelque dérangement à sa bibliothèque; que, pour cette raison, elle voulait qu'il fût remis à M. Diderot pour cinquante années d'avance ce qu'elle destinait à l'entretien et à l'augmentation de ses livres, et qu'après ce terme échu, elle prendrait des mesures ultérieures. A cet effet, je vous envoie la lettre de change ci-jointe. »

Cela fit une somme de soixante-cinq mille francs qu'il reçut de Saint-Pétersbourg dans l'espace de dix-huit mois. Comme le dit M. Louis Ducros, « Mlle Angélique Diderot pourrait donc, quand elle serait d'âge, choisir un mari et devenir Mme de Vandeul (1). »

Ces premières relations entre Diderot et Catherine II firent naturellement du philosophe le correspondant attitré de la grande impératrice. Désormais Catherine, du fond de son désert russe, a à Paris un homme de choix au goût éclairé, à l'intelligence trépidante, aux idées hardies, auquel elle peut s'adresser en toute confiance, pense-t-elle, lorsqu'elle aura besoin d'un avis, d'un jugement, d'un conseil.

Et Diderot, de son côté, toujours bouillant, l'esprit toujours farci de mille projets impétueux et imprévus, a à sa disposition un moyen de réaliser quelques-unes de ses chimères, quelques-unes de ses utopies.

Tout d'abord il décida de lui expédier l'un des plus charmants artistes français de son époque, l'un de ceux qui venaient d'avoir le plus de succès au Salon de 1765. Falconet, avec sa *Figure de femme assise*, avec son *Amitié*, avec son bas-relief d'*Apelles et Campsape*, avait emporté tous les suffrages. Or, précisément, Catherine a besoin d'un sculpteur pour un monument à ériger à Pierre Ier. Betzki s'adresse à Diderot qui, enflammé d'un beau zèle pour Falconet et ne pensant qu'à obliger celui-ci, sert aussitôt de truchement en la circonstance.

L'affaire fut vite conclue : « ce fut, écrit Diderot, l'ouvrage d'un quart d'heure et l'écrit d'une demi-page ».

(1) Louis Ducros, *op. cit.*

Quelques semaines plus tard, Falconet partait pour la Russie.

Il y enthousiasmait d'abord Catherine et sa Cour, ce n'était qu'un concert de louanges à son honneur! Hélas! Onze mois plus tard, c'est, aigri, irrité, abreuvé de dégoûts que le sculpteur devait revenir en France...

Par son caractère irascible et bourru, l'artiste s'était aliéné tout le monde, aventure qui devait arriver fatalement à celui que Diderot appelait le Jean-Jacques de la sculpture.

Cependant, pour l'instant, on était tout à la joie de sa présence :

« M. Diderot, écrit Catherine à Mme Geoffrin, m'a fait faire l'emplette d'un homme qui n'a pas son pareil : c'est Falconet. »

L'auteur du *Fils Naturel* devait lui en découvrir bien d'autres! Comme le dit très bien M. Maurice Tourneux, « ce n'était pas seulement les peintres, les statuaires, les acteurs, les littérateurs, les précepteurs parisiens qui, depuis le séjour de Pierre Ier en France, affluaient dans les rues à peine tracées de Saint-Pétersbourg. A partir du règne de Catherine II, les réformateurs et les utopistes aspirèrent à l'honneur d'expérimenter leurs remèdes sur un peuple dont la civilisation naissante devait, semblait-il, se prêter plus aisément à l'emploi de leurs topiques. »

Tout ce monde sachant les relations de Diderot et de Catherine II se ruait chez le philosophe, toujours aux aguets de toutes les idées nouvelles, dont l'esprit en ébullition était toujours prêt à accueillir les hommes nouveaux. Parfois il se trompait, mais comment lui en aurait-on voulu?

Il mettait une telle foi sincère, un tel enthousiasme à prôner ceux qu'il découvrait!

C'est ainsi qu'il expédia à l'impératrice de Russie Pierre-Paul Le Miroir de la Rivière de Saint-Médard, économiste très brouillon, auteur d'un livre intitulé : *De l'ordre naturel et essentiel des sociétés policées.*

Cet ouvrage était médiocre, mais, on ne sait pourquoi, Diderot l'avait trouvé sublime.

« Jetez-vous bien vite sur ce livre, avait-il écrit aussitôt à Falconet, dévorez-en toutes les lignes comme je l'ai fait. Lorsque l'impératrice aura cet homme-là, eh! de quoi lui serviraient les Quesnay, les Mirabeau, les de Voltaire?... A rien, mon ami, à rien. C'est celui-là qui a découvert le secret, le véritable secret du bonheur des empires. C'est celui-là qui la consolera de la perte de Montesquieu. »

Expédié à Pétersbourg, le phénomène fut jugé par la Cour avec beaucoup plus de sévérité que le philosophe ne l'avait fait. L'impératrice eut tôt fait de s'apercevoir que le Montesquieu nouvelle manière n'était qu'un sot et un pédant, et elle le renvoya en France à ses chères études!...

Diderot ne fut guère plus heureux dans l'affaire Rulhière. Non qu'il eut la maladresse de faire éclater un scandale qui eût rejailli sur sa bienfaitrice, mais il se trouva placé, en cette occasion, entre une souveraine et un écrivain, et il dut opter en faveur d'un grand de la terre contre un confrère.

Voici, en quelques lignes, ce que fut l'affaire Rulhière. Parmi les témoins de la révolution de palais qui aboutit à la mort de Pierre III et à l'élévation sur le trône de Catherine de Russie, se trouvait un certain Rulhière, secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg auprès du baron de Breteuil. Les circonstances et le hasard le rendirent témoin oculaire des scènes sanglantes qui se déroulèrent alors au pied du trône. Sur l'invitation de la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, il se décida à écrire une *Histoire sur la Révolution de Russie en l'année 1762*. Ce récit ne fut pas imprimé, mais des copies nombreuses en avaient été prises, et, avec la complicité de l'auteur, il faisait le tour des salons de l'Europe.

Historien sincère et loyal, Rulhière écrivait le récit exact de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait su, et aucune de ces pages n'était précisément à la louange de Catherine. Celle-ci s'était toujours défendue d'avoir participé direc-

tement à la révolution, et, de toute son autorité, elle avait fait confirmer la version officielle de la mort de Pierre III. Or, dans une page tragique de son livre, Rulhière établissait de quelle façon les deux affiliés de Catherine, deux parvenus (dont l'un, frère de son amant) avaient empoisonné l'empereur et l'avaient achevé en l'étranglant.

Ce récit, tenu des plus vraisemblables aujourd'hui par les plus sérieux historiens, rapporté par un des hommes qui avaient vécu dans cette atmosphère tragique, causa une sensation immense dans le public des salons qui l'entendit pour la première fois.

Ce fut Diderot qui, au sortir d'une lecture de Rulhière chez Mme Geoffrin, donna l'éveil à la cour de Russie. Il écrit à Falconet qu'il a chaudement défendu l'impératrice, qu'il a représenté à l'auteur que « la calomnie est indigne d'un honnête homme, que toute vérité n'est pas bonne à dire et qu'on ne saurait avoir trop d'égards pour une princesse qui faisait l'admiration de l'Europe et les délices de sa nation... »

Au courant du scandale, Catherine résolut de mettre tout en œuvre pour empêcher la publication de ce libelle. En vain, elle fit menacer Rulhière de la Bastille. Celui-ci répondit au lieutenant de police « qu'il portait écrit dans sa mémoire l'ouvrage qu'on voulait lui arracher par la force ». Elle essaya alors d'acheter son silence. M. Louis Ducros affirme qu'on fit offrir 3000 francs à Rulhière, mais par un sous-ordre. Or, comme le dit Diderot, « c'était une affaire à traiter de littérateur à littérateur et non de littérateur à ministre. L'argent s'accepte ou se refuse selon l'homme qui le propose. »

Au fait, pourquoi Diderot ne servit-il pas lui-même d'intermédiaire dans la circonstance? Fut-il sollicité par Catherine? Ou ne s'offrit-il point spontanément? Il semble bien qu'il fut chargé de sonder Rulhière afin de savoir si celui-ci n'accepterait pas quelques modifications de textes. Son zèle pour sa bienfaitrice allait jusque-là! Et c'était une chose un peu indigne du véritable artiste qu'il était.

Du reste, Rulhière repoussa avec indignation toutes les offres de cette nature qui lui furent faites, et, ayant donné sa parole que son ouvrage ne paraîtrait pas du vivant de l'impératrice, ne voulut pas promettre davantage (1).

Quoi qu'il en soit, malgré son zèle bouillant, Diderot ne fut pas de grand aide en cette affaire à l'impératrice. Il se rattrapa largement en une autre occasion.

Catherine II voulait décorer le Palais d'Hiver des plus belles toiles de maître, des plus belles statues et des plus belles œuvres d'art qu'elle pourrait trouver en France, et, naturellement, ce fut Diderot qu'on chargea de ce choix.

Ici encore, avec l'ardeur un peu brouillonne qui le caractérisait, il n'eut de cesse qu'il n'eût répondu aux désirs de la souveraine. « S'il n'avait tenu qu'à lui, a-t-on pu dire, une bonne part des richesses dont la France regorgeait eût pris le chemin de la Bibliothèque encore embryonnaire, de l'Académie des sciences et de la galerie naissante de l'Ermitage, et il n'est presque pas une de ses lettres à Falconet qui ne contienne à ce sujet quelque proposition nouvelle. »

Un jour, c'était une collection d'estampes anciennes que Diderot « couchait en joue » ; un autre jour, c'était la série entière des planches gravées par Le Bas et son équipe, d'après les maîtres flamands, dont le propriétaire offrait de céder les cuivres, en y joignant par surcroît, ceux des *Ports de France* par Vernet. Occasion inespérée dont il fallait se hâter de profiter. Un autre fois, il chargeait Falconet de proposer à la Cour de Russie l'acquisition en bloc des livres précieux dont Lauraguais se défaisait. A la vente Gaignat, il conquiert un Murillo, trois Gérard Dow, un Van Loo. Enfin, en 1770, il fit un coup de maître en achetant au nom de l'impératrice la galerie Crozat.

Lorsque Louis-Antoine Crozat, baron de Thiers, mourut cette année-là, il laissait trois filles qui voulurent se débarrasser de la magnifique galerie de leur père. Malheu-

(1) Effectivement l'ouvrage ne fut publié qu'en 1797.

reusement l'époque était mal choisie pour une vente publique. La crise financière provoquée par les réformes de l'abbé Terray avait mis mal en point beaucoup de gens. On préféra traiter directement avec un seul acheteur. C'est alors que Diderot se présenta.

Faisant appel aux lumières d'un de ses amis, François Tronchin, qui, dans toute cette affaire, joua un rôle très désintéressé, il fit expertiser la galerie de tableaux. « Malgré ses soixante-sept ans sonnés, conte M. Maurice Tourneux (1), François Tronchin n'hésita pas à braver les fatigues d'un voyage à Paris afin de répondre à l'appel flatteur qu'on faisait à ses lumières, et aussi, je pense, de goûter le plaisir d'examiner chaque morceau de cette collection justement célèbre. Il revisa donc, pièce à pièce, les appréciations de l'expert, dressa un catalogue raisonné, et, après avoir refusé toute valeur quelconque à 158 pièces, arrêta l'évaluation totale à 460 000 livres. Le 8 octobre 1771, les héritiers Crozat acquiesçaient au chiffre fixé par Tronchin, et, le 4 janvier 1772, le marché définitif fut signé par devant notaire. »

Épurée et réduite, cette magnifique collection a fourni au Musée de l'Ermitage de Pétersbourg un noyau d'œuvres admirables : plusieurs Raphaël, un Sébastien del Piombo, deux Véronèse, des Titien, des Van Dyck, des Rubens, des Rembrandt, un Poussin, les *Fatigues*, de Watteau, le *Concert*, de Lancret.

Cette merveilleuse collection choisie et payée, il fallait l'expédier en Russie. Ce ne fut pas une petite affaire, et les tracas de Diderot ne faisaient que commencer. Il dut faire aménager et clouer sous ses yeux dix-sept caisses qui demeurèrent trois mois sur la Seine « entre le ciel et l'eau » avant de pouvoir être dirigées sur Rouen, par suite des crues de la Seine. Puis il fallut transporter l'assurance d'un navire sur un autre. Enfin le philosophe apprit avec une visible satisfaction que tout était arrivé à bon port et en parfait état. Betski qui avisait Tronchin

(1) Maurice Tourneux, *Diderot et Catherine II*, *op. cit.*

de cette heureuse réception lui adressait, avec les remerciements de la souveraine « un sac de martre zibeline propre à faire une fourrure d'habit ».

Ayant triomphé une première fois, Diderot crut bon de triompher une deuxième et une troisième. Il acquit pour l'impératrice à la vente Choiseul une *Chasse au cerf* de Wouwermans, moyennant 108 000 livres; deux Murillo; un Teniers, un Rembrandt, un Rubens. Il achète pour une bouchée de pain à un joueur décavé, le marquis de Conflans, deux tableaux de Poussin un peu encrassés, les fait nettoyer et expédier en Russie. Il frappe à toutes les portes, s'empare de tous les objets d'art, recueille tous les tableaux et toutes les statues. « Nous (Français) sommes gueux comme des rats d'église, écrit-il à l'impératrice. Nous vendons nos diamants et nous dépouillons nos galeries pour réparer les ravages du contrôleur général. »

Et il continue de faire empaqueter et diriger sur la Russie tout ce qui lui tombe sous la main de rare ou de beau.

A la fin, l'opinion publique s'émeut et les ministres s'inquiètent de l'exode de tant de tableaux et de tant d'objets d'art. Diderot hausse les épaules et traite d' « imbéciles » ces retardataires de l'esprit public.

Cependant, malgré son zèle, toutes les preuves de dévouement à Catherine II que venait de donner Diderot n'étaient, en somme, comme le dit fort bien M. Louis Ducros, que des preuves indirectes. N'irait-il donc jamais remercier sa bienfaitrice?

Au mois de juillet 1767, il faisait, dans une lettre à Falconet, « le serment solennel d'aller se jeter aux pieds de sa grande bienfaitrice ». Mais le temps passait, et Diderot ne parlait plus du voyage en Russie.

En vérité, le philosophe n'aurait pas été fâché qu'on oubliât là-bas la parole imprudente qu'il avait lâchée dans une de ces heures d'effusion sentimentale qui lui étaient habituelles. Par nature, l'auteur du *Père de Famille* était casanier. Il aimait à vivre tranquillement dans sa

bonne rue Taranne une vie douce, entre sa famille et ses amis, ses admirateurs et les belles admiratrices des salons de Paris. Il avait les voyages en horreur, comparant un voyageur à un homme qui prendrait plaisir à aller de la cave au grenier et du grenier à la cave. Et, naturellement, il appelait de ses vœux tous les prétextes qui pouvaient retarder ou même rendre impossible son départ pour la Russie.

Il parle, d'abord, de la santé de sa femme qui est infirme et même « sexagénaire », écrit-il, de sa fille « qui va bientôt être nubile », de ses ennemis « qui ont juré de l'envoyer au Fort-l'Évêque » et devant lesquels il ne veut pas avoir l'air de reculer par un voyage que l'on interpréterait comme une fuite. Il fait plus : il invente des travaux énormes auxquels il se propose de s'atteler et qui l'empêcheraient évidemment de s'enfuir vers les steppes. Il développe le plan d'un fantastique *Dictionnaire de la Langue* qui doit paraître en français, en latin et en russe, grâce auquel les philosophes réussiront enfin à imposer leurs idées à l'Europe entière.

Tout cela, ce sont des échappatoires qu'invente au fur et à mesure l'imagination de Diderot, un peu affolé à l'idée d'un voyage de huit cents lieues à faire dans un pays dont il ignore la langue, par des routes impossibles, et avec des moyens de transport affreux...

Enfin, en 1768, le voilà malade et mis par les médecins au régime du lait. Il tient un sérieux prétexte, cette fois, pour rester à Paris.

Cependant l'impératrice Catherine est aussi tenace que son bibliothécaire. Elle le presse, le supplie, l'accable de lettres, tant et si bien qu'à la fin il est obligé de s'exécuter.

Cependant, autour de lui, on le prend en pitié, on maudit « la fantaisie des grands », on déplore son départ, on regrette déjà dans les cercles où il fréquente de ne plus entendre sa voix vibrante et enthousiaste, de ne plus assister au beau cliquetis d'idées qu'il fait entendre.

La Cour elle-même s'émeut, mais pour un autre motif, et peu s'en faut que ce ne soit le roi lui-même qui interdise le départ du philosophe.

Un soir, chez Mme Dubarry, Louis XV l'entend parler de ce projet. « Que va-t-il faire là-bas? dit-il. Je ne le croyais pas assez riche pour entreprendre un pareil voyage. — Il n'y va pas de ses deniers, répond le prince de Soubise; c'est Sa Majesté l'Impératrice qui paie les frais. — Que veut donc de lui l'impératrice? Vous ne m'aviez point parlé de cela, M. d'Aiguillon. — Sire, je n'ai rien vu de diplomatique en ce voyage. »

Louis XV mécontent poursuivit : « Diderot est l'ambassadeur de la clique des philosophes qui va réjouir l'étranger à mes dépens; il n'a jamais mis le pied au château, et il racontera cent horreurs de ma vie privée; il dira du mal de moi lorsqu'il verra qu'on a du plaisir à en entendre dire... » On proposa donc d'expédier une lettre de cachet. Mais le roi ne voulut pas : « Vous me brouilleriez à mort avec l'impératrice, dit-il; elle désire Diderot; eh bien, qu'il parte. Ces souverains étrangers ont aujourd'hui la rage de prendre en France nos objets de mode et nos hommes de lettres; passe pour les premiers, mais les seconds!... Qu'il aille donc en Russie, mais tant que je vivrai, ce Diderot n'entrera pas à l'Académie; je n'y veux plus de philosophes, d'athées; il y en a déjà assez comme cela! »

Ce récit paraît vraisemblable, ajoute M. Louis Ducros auquel nous empruntons cette citation, surtout si on le rapproche de ce que Grimm, en 1774, écrivait au comte de Nesselrode :

« Celui qui a dit qu'on s'est opposé en France au voyage de Denis n'a pas menti... »

Enfin, le 21 mai 1773, Diderot peut partir. Il part, et, malgré son inexpérience des voyages, il part seul. A Bruxelles, il lie connaissance avec un négociant en vins hollandais, nommé Van Keulen, qui se charge de régler la dépense pour deux jusqu'à destination. A La Haye, il est admirablement accueilli dans le palais du prince et

de la princesse Galitzin qui le reçoivent « comme un bon frère et une bonne sœur », et il mène une plantureuse vie sobre et retirée, dont il fait part à Mlle Volland en ces termes :

« Plus je connais ce pays-ci, plus je m'en accommode. Les soles, les harengs frais, les turbots, les perches, et tout ce qu'ils appellent *Waterfisch*, sont les meilleurs gens du monde. Les promenades sont charmantes ; je ne sais si les femmes sont bien sages, mais, avec leurs grands chapeaux de paille, leurs yeux baissés et ces énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse.

« Les hommes ont du sens; ils entendent très bien leurs affaires ; ils sont bien possédés de l'esprit républicain...

« La princesse (Galitzin) est une femme très vive, très gaie, très spirituelle, et d'une figure assez aimable ; plus qu'assez jeune, instruite et pleine de talents ; elle a lu, elle sait plusieurs langues, c'est l'usage des Allemandes ; elle joue du clavecin et chante comme un ange ; elle est pleine de mots ingénus et piquants... Elle est d'une extrême sensibilité ; elle en a même un peu trop pour son bonheur. Comme elle a des connaissances et de la justesse, elle dispute comme un petit lion. Je l'aime à la folie...

« C'est ici qu'on emploie bien son temps : point d'importuns qui viennent vous perdre toutes vos matinées ; le malheur est qu'on se couche fort tard et qu'on se lève de même. Notre vie est tranquille, sobre et retirée.

«... Je ne sors guère ; et, quand je sors, je vais toujours sur le bord de la mer que je n'ai encore vue ni calme ni agitée ; la vaste uniformité, accompagnée d'un certain murmure, incline à rêver ; c'est là que je rêve bien... »

Cependant il lui faut s'arracher à cet agréable séjour où il vient d'achever, dans la paix, *Jacques le Fataliste*, le *Neveu de Rameau*, la *Réfutation d'Helvétius*, et reprendre le cours de son voyage. Il repart le 17 août 1773 en compagnie de Narischkine : « Le cruel homme ! écrivait Grimm à Nesselrode, il laisse passer toute la belle saison,

il traite le voyage de Pétersbourg comme une course de la rue Taranne à la rue Sainte-Anne. »

Le trajet fut, en effet, des plus pénibles. On passa par



Portrait du prince Galitzine, par Drouais.

Dresde au lieu de Berlin. D'où grand mécontentement chez Grimm et chez Frédéric. A Dinsbourg, Diderot tomba malade et fut soigné par le célèbre médecin Leidenfrost. Autre rechute à Narva. Enfin on atteignit Pétersbourg le 10 octobre. Mais, là, une profonde déception attendait

Diderot. Les liens d'amitié qui l'unissaient à Falconet lui semblaient assez forts pour que ce dernier lui offrît l'hospitalité. A la vérité, il n'avait jamais songé à descendre ailleurs que chez le grand sculpteur.

« Mon père, dit Mme de Vandeul, voulut descendre chez Falconet : il y arriva avec des douleurs d'entrailles causées par les eaux du climat où il n'était pas encore fait. Falconet le reçut assez froidement et lui dit « qu'il avait un très grand chagrin de ne pouvoir le loger, mais que son fils, arrivé depuis peu de jours, occupait le lit qui lui était destiné ». Mon père ne pouvant se résoudre à chercher une auberge dans un pays dont il ne connaissait ni les mœurs ni les coutumes, demanda une plume et de l'encre, écrivit un billet au prince de Narischkine et le supplia de lui donner retraite, s'il le pouvait sans être trop incommodé. Le prince l'envoya chercher et le garda chez lui jusqu'au moment de son départ... La lettre que mon père écrivit sur la réception de Falconet est déchirante. Ils se virent pourtant assez souvent pendant le séjour de mon père à Pétersbourg, mais l'âme du philosophe était blessée pour jamais. »

Cependant d'autres consolations l'attendaient : à peine débarqué à Pétersbourg, Diderot, associé étranger à l'Académie des Beaux-Arts, se vit nommer, en même temps que Grimm, membre titulaire. Enfin il reçut de Catherine II un accueil magnifique.

Le palais de l'Ermitage, où Catherine recevait ses familiers, avait été construit d'après ses ordres, en 1766, près du Palais d'Hiver, en façade sur le quai de la Néva, par l'architecte français Vallin de La Mothe. C'était un petit palais de style Louis XV, très délicat, où, les affaires de l'État traitées, elle aimait à se retirer dans l'intimité joyeuse de ses amis et familiers. Les deux palais étaient reliés par une galerie.

Dès qu'il vit l'impératrice, Diderot fut ébloui, transporté : « Oui, je l'ai vue, je l'ai entendue, et je vous jure qu'elle ne sait pas tout le bien qu'elle m'a fait. Quelle souveraine! Quelle femme étonnante! »

Le fait est que Catherine II trônait au milieu de « ce mélange imposant formé par les riches costumes, asiatiques ou militaires, de plus de trente nations », qui lui formait une cour splendide.

A propos des mœurs de Catherine, Sabathier de Crabes écrit :

« Elle est loin des excès dont on l'a accusée. On lui a donné avec quelque apparence plusieurs intrigues avant celle qui la fixe depuis si longtemps. On a même murmuré sourdement qu'elle s'est permise des distractions; mais rien n'a pu être prouvé en dehors des trois engagements connus avec M. Soltikow, le roi de Pologne et le comte Grégoire Orlow. Sa passion pour celui-ci est d'un genre qui n'a guère d'exemples et qui ne peut être expliqué que par la ténacité de ses idées. Elle l'a d'abord aimé avec idolâtrie ; elle s'est butée contre la haine qu'on portait à son favori et il a gagné dans sa tête ce que l'habitude pouvait lui faire perdre dans son cœur. »

Et ailleurs :

« On lui impute une fausseté peu commune ; elle est au moins très secrète, très fine et s'en pique... Son extérieur est noble, grand, affable, doux, fier à son gré. »

Le prince de Ligne ajoute qu' « elle avait de la gaieté et même de la bonhomie dans la conversation ». Le fait est que la Cour de Russie ne devait pas être très sévère sur l'étiquette. Lorsque Diderot traversait les vastes salles du Palais d'Hiver, il pouvait lire sur presque tous les murs cet étrange avis :

« *Asseyé-vous si vous voulés et cela ou vous plaira, sans qu'on vous le répète cent fois, la maîtresse de la maison n'aime pas les cérémonies : que chacun soit donc ici comme chez soi.* »

Ce sans-façon, n'était-ce pas ce qui pouvait le mieux convenir au philosophe. Aussi lui-même appréciait-il chaque jour « le talent qu'avait l'impératrice de mettre tout le monde à son aise ». Il s'installait, « lui prenait la main, lui secouait le bras et tapait sur la table, tout comme s'il eût été dans la synagogue de la rue Royale ».

Catherine avait beaucoup de plaisir à causer avec lui, le trouvait très intéressant, admirait son esprit si agile, ses connaissances si étendues.

Les conversations de Diderot, pourtant, n'étaient pas toujours bien agréables, car il ne parlait jamais sans s'accompagner de grands gestes, de coups de poings abattus sur les tables... ou ailleurs. Elle écrit un jour à Mme Geoffrin : « Votre Diderot est un homme bien extraordinaire : je ne me tire pas de mes entretiens avec lui sans avoir les cuisses meurtries et toutes noires; j'ai été obligée de mettre une table entre lui et moi, pour me mettre, moi et mes membres, à l'abri de ses gesticulations. »

Le philosophe et l'impératrice causaient de tout, de littérature, de philosophie, de politique. Diderot exposait ses idées sur le gouvernement des peuples. Catherine le laissait aller, écoutait beaucoup, de sorte que l'encyclopédiste croyait l'avoir convaincue.

« Elle avait l'air d'écouter, a dit le prince de Ligne; elle avait l'air d'entendre, quand même elle pensait à autre chose. »

Cependant, malgré sa politesse et son indulgence à l'égard du philosophe, plusieurs fois elle faillit se fâcher pour de bon.

Un jour, il l'entreprit sur la Pologne et se mit à lui faire un cours de politique européenne. « Elle se leva aussitôt dans un moment de vivacité et lui dit :

« Vous avez la tête chaude; je l'ai chaude aussi; nous nous interrompons et nous ne finissons rien.

— Avec cette différence, reprit Diderot, que quand j'interromps Votre Majesté, je fais une grande sottise.

— Bon! répondit-elle en haussant les épaules, fait-on des sottises *entre hommes*? (1) »

M. Louis Ducros se demande ce qu'elle pensait véritablement de Diderot :

---

(1) Mme Necker, *Nouveaux mélanges*. Tome I.



La statue de Pierre Ier à Saint-Pétersbourg. (Allégorie de Muller.)

« Ce qui ressort, dit-il, des lettres de Catherine à Voltaire, c'est que Diderot l'a intéressée peut-être, mais qu'il l'a à coup sûr étonnée et légèrement ahurie : « C'est une tête bien extraordinaire, on n'en rencontre pas de pareilles tous les jours. » Cette tête furieuse et cette imagination intarissable durent, plus d'une fois, impatienter et agacer celle que le prince de Ligne avait surnommée l'*Imperturbable*... Elle pensait de Diderot ce qu'un autre monarque absolu avait dit de Fénelon, à savoir qu'il était un bel esprit chimérique :

« Je m'entretins longtemps et souvent avec Diderot, disait Catherine II au prince de Ligne, mais avec plus de curiosité que de profit. Si je l'avais cru, tout aurait été bouleversé dans mon Empire, législation, administration, politique, finances, j'aurais tout renversé pour y substituer d'impraticables théories.

« Cependant, comme je l'écoutais plus que je ne parlais, un témoin qui serait survenu nous aurait pris tous deux, lui pour un sévère pédagogue, et moi pour son humble écolière. Probablement, il le crut lui-même; car, au bout de quelque temps, voyant qu'il ne s'opérait dans mon gouvernement aucune des grandes innovations qu'il m'avait conseillées, il m'en montra sa surprise avec une sorte de fierté mécontente. Alors, lui parlant franchement, je lui dis :

« Monsieur Diderot, j'ai entendu avec le plus grand plaisir tout ce que votre brillant esprit vous a inspiré ; mais, avec tous vos grands principes que je comprends très bien, on ferait de beaux livres et de mauvaise besogne. Vous oubliez, dans tous vos plans de réformes, la différence de nos deux positions : vous, vous ne travaillez que sur le papier qui souffre tout; il est tout uni, souple, et n'oppose d'obstacles ni à votre imagination ni à votre plume ; tandis que moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine qui est bien autrement irritable et chatouilleuse. »

« Je suis persuadée que dès lors, il me prit en pitié, me regardant comme un esprit étroit et vulgaire. Dès ce

moment, il ne me parla plus que de littérature, et la politique disparut de nos entretiens (1). »

Enfin on a cité un autre témoignage plus accablant encore et qui prouve à quel point l'impératrice tenait au fond peu de compte de ce que disait Diderot. C'est une lettre qu'elle écrivait à Grimm en 1785, au lendemain de la mort du philosophe :

« J'ai trouvé dans le catalogue de la bibliothèque de Diderot un cahier intitulé : *Observations sur l'instruction de S. M. I. aux députés pour la confection des lois.* Cette pièce est un vrai babil dans lequel on ne trouve ni connaissance de choses, ni prudence, ni prévoyance; si mon instruction avait été du goût de Diderot, elle aurait été propre à mettre les choses sens dessus dessous. La critique est aisée, mais l'art est difficile; voilà ce qu'on peut dire en lisant ces observations du philosophe qui, toute sa vie, à ce qu'il paraît, était d'une prudence à vivre sans tutelle. » Mais Catherine n'était plus alors sous le charme de son philosophe! Et aurait-elle vraiment pensé ainsi lorsqu'il vivait? Alors pourquoi cette insistance à l'attirer près d'elle?... Tout cela est, on en conviendra, assez étrange.

Cependant Diderot s'accoutumait peu à peu au séjour de Pétersbourg, et au fur et à mesure qu'il vivait à la Cour, sa familiarité avec tous allait croissant. « Il est aussi étrange ici qu'à Paris, écrit Grimm, et comme on n'est pas fait à ses allures, il l'a paru bien davantage. »

La vérité, c'est que Diderot stupéfiait toute la Russie! Ne baissant jamais la voix d'un ton, toujours gesticulant, toujours allant et venant dans les salles du Palais, il abordait familièrement tous ceux qu'il rencontrait, parfois sans même les connaître, discourait avec eux, répondait à leurs exclamations par un flux de paroles, les saisissant par le bouton de leur habit, les entraînant entre deux portes ou dans l'embrasure d'une fenêtre pour leur démontrer à grand renfort d'épithètes où était la vérité,

(1) Prince de Ligne, *Œuvres*, 1860. Tome III.

prenant à chaque instant l'impératrice à témoin, criant, s'entêtant, hurlant, frappant du pied avec impatience, pour abandonner là le contradicteur ahuri et s'élancer vers quelque autre personnage aperçu dans les galeries !...

Tout était sujet à discussion pour lui. Catherine avait-elle proclamé un édit, il en faisait publiquement une critique sévère, il invoquait l'histoire, il prévoyait l'avenir, il prenait à témoin le passé. D'Alembert venait-il d'être nommé précepteur du grand-duc, il emplissait aussitôt le palais de ses clameurs : « D'Alembert n'est pas l'homme qu'il faut pour cette place. C'est Grimm, le seul homme capable, mon ami Grimm ! »

Malgré ce ton, ces manières, ces outrances de gestes et de langage, les conférences entre Diderot et l'impératrice se multipliaient. Quoique Catherine elle-même en pût dire et penser, quoiqu'elle en écrivît à ses familiers, elle était bien, elle aussi, ... nous dirions aujourd'hui « pincée », par la verve, la chaleur, l'enthousiasme et l'esprit de notre Diderot.

L'ambassade de France à Pétersbourg voulut profiter de ces excellentes relations entre la souveraine et son philosophe pour faire plaider devant elle la cause de notre pays. Le temps était venu, en effet, où la Russie, après avoir démembré la Suède et dépouillé la Turquie, paraissait désireuse de travailler avec nous à l'équilibre européen... sur le dos du roi de Prusse. Notre ministre plénipotentiaire à Pétersbourg, M. Durand, avait reçu la délicate mission de « détruire les préjugés personnels qui paraissaient avoir occasionné l'éloignement des deux Cours ». Le lien était tout trouvé entre les deux cabinets : c'était Diderot qui pouvait dans tout ceci jouer le rôle de diplomate officieux. Notre philosophe se trouva donc promu, de par les circonstances, au rang honorifique d'ambassadeur. Nul doute que s'il se fût agi d'une longue et délicate mission, de prudente sagesse et de patiente rouerie, son caractère impétueux et brouillon eût été mis à une rude épreuve. Mais, comme il ne fallait que beau-



Portrait de la princesse Galitzine, par Van Loo.

coup de chaleur, de l'enthousiasme et de l'éloquence, il remplit admirablement son rôle. Et il fut d'autant plus satisfait d'avoir été désigné pour le remplir qu'il portait une aversion particulière au roi de Prusse, qui le lui rendait, au reste, en toute occasion.

L'ambassade fut donc satisfaite de notre philosophe, et M. Durand put écrire au duc d'Aiguillon que « M. Diderot avait peint le danger de l'alliance de la Russie avec le roi de Prusse et l'utilité de la nôtre ».

Diderot ne se contentait pas, du reste, de fréquenter assidûment la Cour dont il était vraiment devenu un des hôtes les plus familiers ; on le voyait souvent au théâtre où l'impératrice fit jouer son *Père de Famille* au mois de septembre, on le rencontrait aussi chez le Dr Clerc, chez Mme Sophie de La Font, chez le prince Galitzin, chez les Orloff, « qui sont généreux, francs, grands et honnêtes ». Enfin, malgré sa brouille avec l'artiste, il alla voir le modèle de la statue équestre de Pierre Ier dans l'atelier de Falconet.

Cependant, malgré ces distractions, ces plaisirs, ces visites où se satisfaisait sa curiosité de tout ce qui était nouveau, Diderot s'ennuyait si loin de sa chère rue Taranne, de ses cafés, de ses encyclopédistes et de ses amis. On a dit que, peut-être, l'accueil que lui réservèrent les grands ne fut pas celui qu'il devait attendre d'eux. Nous ne le pensons pas. Les volontés de Catherine II étaient trop aveuglément respectées pour qu'on se permît de mettre en quarantaine ou seulement de recevoir avec un visage glacial un écrivain qu'elle avait distingué et dont elle raffolait. Diderot avait tout simplement ce que Grimm appelait « le mal des Suisses », c'est-à-dire le mal du pays. Il était resté sept mois à Saint-Pétersbourg. C'était là un temps plus que suffisant pour convaincre la souveraine de la reconnaissance du bibliothécaire à son égard.

Avant de partir, il demanda à l'impératrice de lui donner une bagatelle qu'elle eût portée, et Catherine lui fit cadeau de son portrait sur une pierre gravée en bague.

« Il estimait ce bijou plus que tous les trésors du monde », nous dit Mme de Vandeul.

Le jour où il prit congé de l'impératrice, il pleurait à chaudes larmes, et elle était aussi fort émue. « Diderot est parti, écrivit-elle à Voltaire, pour retourner à Paris. Il a eu de la peine à nous quitter : le seul attachement de sa famille l'a séparé de nous. »

L'impératrice lui avait désigné comme compagnon de voyage un Grec très obligeant et très sûr qui l'accompagna jusqu'en Hollande. Ce voyage n'alla pas sans quelque désagrément.

« Quoique la saison, dit-il, ait été si belle que, soumise à nos ordres, elle ne l'aurait pas été davantage, que nous ayons eu les plus belles journées et les routes les meilleures, cela n'a pas empêché que nous n'ayons laissé en chemin quatre voitures fracassées. Quand je me rappelle le passage de la Dvina, à Riga, sur des glaces entr'ouvertes d'où l'eau jaillissait autour de nous, qui s'abaissaient et s'élevaient sous le poids de notre voiture, et craquaient de tous côtés, je frémis encore de ce péril. J'ai pensé me briser un bras et une épaule en passant dans un bac à Mittau où une trentaine d'hommes étaient occupés à porter en l'air notre voiture au hasard de tomber et de nous précipiter tous pêle-mêle dans la rivière... »

Enfin le 5 avril il arriva à La Haye où il retrouva ses amis, le prince et la princesse Galitzin. Là il recommença avec eux ses longues dissertations, promenades philosophiques, surveilla un manuscrit sur les nouveaux établissements créés en Russie et se lia fort avec un certain Björnstahl qui lui avait voué tout de suite une admiration sans bornes, et auquel il récitait des morceaux entiers d'Anacréon, d'Homère et de Pindare. Enfin, dans les premiers jours d'octobre 1774, il reprit définitivement la route de la France.

VIII

Les dernières Années

Diderot rentra donc à Paris au mois d'octobre 1774 :

« Je fus au-devant de lui, dit Mme de Vandeul, avec ma mère ; je le trouvai maigre et changé, mais toujours gai, sensible et bon. « Ma femme, dit-il à maman, compte mes nippes, tu n'auras point de motifs de me gronder, je n'ai pas perdu un mouchoir... »

Non seulement, en effet, il revenait avec son linge en parfait état (!), mais il rapportait une superbe pelisse, un manchon et une somme de trois mille roubles que l'impératrice l'avait contraint d'accepter avant son départ.

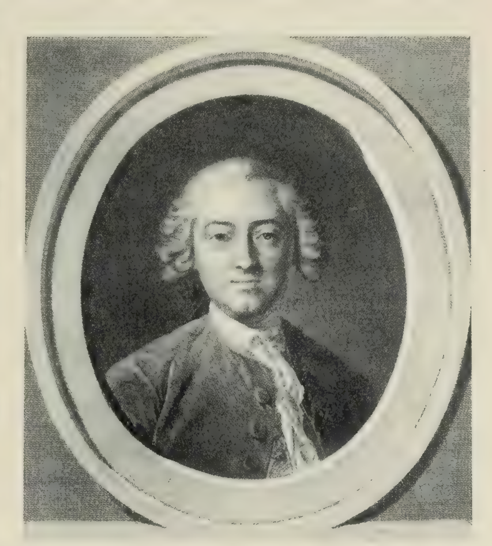
Somme toute, le voyage en Russie avait été fructueux pour Diderot au point de vue pécuniaire : M. Louis Ducros a fait le calcul des sommes qui furent versées en plusieurs fois par Catherine, soit au philosophe, soit à sa famille, et il a trouvé le total de 89 000 francs, équivalent aujourd'hui à trois fois cette somme environ. Ce serait donc 267 000 francs qui lui auraient été versés.

D'autre part, l'*Encyclopédie*, aux dires de Grimm, lui avait rapporté à peu près 30 000 livres et il s'était fait octroyer 1 000 livres de pension par le prince de Conti. On voit que la vie qui attendait à Paris notre philosophe était loin d'être cruelle. Et, de fait, les dernières années que passa Diderot lui furent très douces au point de vue matériel.

Il ne rapportait pas seulement, du reste, de son lointain voyage des souvenirs matériels, il revenait enthousiaste de la grande souveraine qui l'avait reçu avec tant de bonté et de simplicité. Il ne savait comment lui marquer sa

reconnaissance et, lorsqu'il parlait d'elle à ses amis, il le faisait en des termes débordants. Et d'ailleurs c'était à qui l'entretiendrait de Catherine. Lui-même écrit, dans une lettre qu'il lui adresse de Paris, le 17 octobre 1774 : « On veut tout savoir. » Et le voici qui imagine les demandes dont il se trouve assailli, et les réponses qu'il leur fait :

« Elle a donc bien de la noblesse dans sa physionomie ? — On ne saurait davantage. — Mais vous dites qu'elle est pleine de grâce et d'affabilité ? — Tous ceux qui l'ont approchée vous le diront comme moi. — Et vous ne trembliez point en entrant chez elle ? — Je vous demande pardon, mais cela durait peu ; car, ne se souvenant jamais ni de son rang, ni de sa grandeur, elle faisait oublier l'un et l'autre en un moment. — A-t-elle de la fermeté ? — Elle m'a dit elle-même que c'était dans les moments de péril qu'elle retrouvait son âme ! — Aime-t-elle la vérité ? — Tant que je condamne au mortier d'Amurat ceux qui n'oseraient pas la lui dire. — Est-elle instruite ? — Mieux de son empire, tout vaste qu'il est, que vous ne l'êtes de vos petites affaires domestiques ! — A-t-elle des connaissances agréables ? — Elle parle ma langue du moins aussi



Helvétius, peint par Van Loo.

bien que vous, et nos bons auteurs lui sont aussi familiers. — Et qui est-ce qui l'a instruite ? — Je lui ai fait cette question, et voici sa réponse : deux grands instituteurs sous lesquels on fait bien du chemin, et sous lesquels elle a vécu pendant vingt ans, le malheur et la retraite. — Permet-elle qu'on la contredise ? — Tant qu'on veut. — L'avez-vous contredite ? — Assurément. — Mais vous faisiez une sottise ! — Elle disait à cela : « Est-ce qu'on fait des sottises entre hommes ? » — Cela est charmant. Elle doit tourner la tête à tous ceux qui ont l'avantage de la voir. — Ainsi fait-elle. — Et comment avez-vous fait pour nous revenir ? — Ma foi, je n'en sais rien. — A-t-elle de la chaleur ? — Beaucoup ; mais c'est un secret qu'elle m'a confié ; je n'ai jamais aperçu que son profond jugement et sa pénétration singulière. — Elle vous saisissait donc bien promptement ? — Si promptement qu'aux premiers mots elle avait vu la fin d'une discussion quelquefois difficile. — Est-elle bonne ? — Trop, et c'est peut-être là son défaut. — Il n'est pas commun... Et despote ? — Si peu que je me souviens de lui avoir fait une fois grand plaisir, en lui avouant que je m'étais trouvé l'âme d'un esclave, dans le pays qu'on appelle des hommes libres, et l'âme d'un homme libre dans le pays qu'on appelle des esclaves. — Croit-elle en Dieu ? — Oui. — Et elle vous pardonnait de n'y pas croire ? — Pourquoi non, etc... »

Il ne tarissait pas sur sa grande amie, il était, suivant le mot de Voltaire, le « Catharin » par excellence. Il aimait encore à comparer l'impératrice à une statue antique, ce qui faisait sourire Mme Necker laquelle lui répliquait « que les chefs-d'œuvre de l'antiquité ont toujours été un peu mutilés dans les grandes révolutions. Mais d'habiles artistes comme vous, monsieur, remettent les morceaux sans qu'il y paraisse. »

Ces souvenirs magnifiques n'empêchaient, du reste, pas Diderot de se remettre au travail avec autant d'ardeur qu'auparavant. Il s'attelle à sa table « durant quatorze heures par jour », donnant *la Religieuse*, des

contes et surtout l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. De plus, dit Mme de Vandeul, « il avait tellement résolu de trouver Sénèque pur, juste, grand, digne de ses préceptes, qu'il n'est point de livres où le philosophe soit nommé qu'il n'ait lus ».

Toujours le même, au reste, après ces écrasantes séances de travail, aussi débordant de vie, d'enthousiasme et d'ardeur. Nous n'en voulons pour preuve que cette curieuse lettre de Garat au *Mercure de France*, dans laquelle se trouve contée une anecdote se rapportant à notre philosophe.

Garat écrit :

« Il y a quelque temps qu'il m'a pris comme à tant d'autres le besoin de mettre du noir sur du blanc, ce qu'on appelle faire un livre. Je cherchai la solitude pour mieux recueillir et méditer toutes mes rêveries, un ami me prêta un appartement dans une maison charmante et dans une campagne qui pouvait rendre poète ou philosophe celui qui était fait pour en sentir les beautés. A peine j'y suis, que j'apprends que M. Diderot couche à côté de moi dans un appartement de la même maison. Je n'exagère rien, le cœur me battit avec violence, et j'oubliai tous mes projets de prose et de vers pour ne songer plus qu'à voir le grand homme dont j'avais tant de fois admiré le génie.

« J'entre avec le jour dans son appartement et il ne paraît pas plus surpris de me voir que de revoir le jour. Il m'épargne la peine de lui balbutier gauchement le motif de ma visite ; il le devine apparemment à un grand air d'admiration dont je devais être tout saisi. Il m'épargne également les longs détours d'une conversation qu'il fallait absolument amener aux vers et à la prose. A peine il en est question, il se lève, ses yeux se fixent sur moi, il est très clair qu'il ne me voit plus du tout. Il commence à parler, mais d'abord si bas et si vite, que, quoique je sois auprès de lui, quoique je le touche, j'ai peine à l'entendre et à le suivre. Je vois dans l'instant que tout mon rôle dans cette scène doit se borner à l'admirer en silence et ce parti ne me coûte pas à prendre. Peu à peu sa voix

s'élève et devient distincte et sonore; il était d'abord presque immobile; ses gestes deviennent fréquents et animés. Il ne m'a jamais vu que dans ce moment; et lorsque nous sommes debout, il m'environne de ses bras; lorsque nous sommes assis, il frappe sur ma cuisse comme si elle était à lui. Si les liaisons rapides et légères de son discours amènent le mot de *lois*, il me fait un plan de législation; s'il amène le mot *théâtre*, il me donne à choisir entre cinq ou six plans de drames et de tragédies. A propos des tableaux qu'il est nécessaire de mettre sur le théâtre, il se rappelle que Tacite est le plus grand peintre de l'Antiquité et il me récite ou me traduit les *Annales* et les *Histoires*. Mais combien il est affreux que les barbares aient enseveli sous les ruines un si grand nombre des chefs-d'œuvre de Tacite! Si encore les monuments qu'on a déterrés à Herculanum pouvaient en rendre quelque chose! Cette espérance le transporte de joie, et, là-dessus, il disserte comme un ingénieur italien sur les moyens de faire des fouilles d'une manière prudente et heureuse.

« Promenant alors son imagination sur les ruines de l'antique Italie, il se transporte aux jours heureux des Lélius et des Scipion, où même les nations vaincues assistaient avec plaisir à des triomphes remportés sur elles. Il me joue une scène entière de Térence; il chante presque plusieurs chansons d'Horace. Il finit enfin par me chanter réellement une chanson qu'il a faite lui-même en impromptu dans un souper, et par me réciter une comédie très agréable dont il a fait imprimer un seul exemplaire pour s'éviter la peine de la recopier.

« Beaucoup de monde entre alors dans son appartement. Le bruit des chaises, qu'on avance et qu'on recule, le fait sortir de son enthousiasme et de son monologue. Il me distingue au milieu de la compagnie, et il vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu autrefois avec plaisir. Il se souvient encore que nous avons dit ensemble des choses très intéressantes, sur les lois, sur les drames et sur l'histoire; il a connu qu'il y



La colonnade du Palais-Royal.

avait beaucoup à gagner dans ma conversation. Il m'engage à cultiver une liaison dont il a senti le prix. En nous séparant, il me donne deux baisers sur le front, et arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable. »

Au fond de cette âme enthousiaste, au fond de ce cœur un peu étourdi mais toujours ardent, il y avait une réelle bonté, on s'en aperçoit en lisant les récits de tous les contemporains.

Diderot était foncièrement bon, comme Rousseau était méchant.

Il donnait à tout le monde, il donnait n'importe quoi : son talent, son esprit, son temps ou sa bourse. « J'ai vu son cabinet, dit Mme de Vandeul, pendant vingt-cinq ans n'être autre chose qu'une boutique où les chalands se succédaient. » On le savait, on se le répétait, et les gens sans scrupule ne manquaient pas de venir exploiter sa générosité. Un M. de Glénat, qui venait très souvent lui demander des conseils politiques et causer métaphysique, n'était qu'un espion de police ; un jeune homme, qui se présente sous les aspects d'un débutant en quête de conseils littéraires, n'est qu'un chanteur qui, après avoir écrit une satire contre Diderot, veut se faire payer son silence — celui-là, Diderot le renvoie chez le frère du duc d'Orléans qui est dévot, qui le hait, et qui récompensera volontiers l'auteur d'un pareil libelle... L'histoire de cette entrevue est assez curieuse et montre bien quelle était la grande bonté de Diderot : « Je n'ai pas de pain, lui dit le jeune homme ; j'ai espéré que vous me donneriez quelques écus pour ne pas imprimer cette diffamation. — Vous ne seriez pas le premier auteur dont on paierait volontiers le silence ; mais vous pouvez tirer un meilleur parti de cette rhapsodie. Le frère de M. le duc d'Orléans est retiré à Sainte-Geneviève ; il est dévot, il me hait ; dédiez-lui votre satire, faites-la relier avec ses armes ; portez-lui cet ouvrage un matin, et vous en obtiendrez quelques secours. — Mais je ne connais point ce prince, et l'épître dédicatoire m'embarrasse. — Asseyez-vous là, et je vais

vous la faire. » L'auteur, muni de l'épître dictée par Diderot, va chez le prince ; il en reçoit vingt-cinq louis et quelques jours après... vient remercier Diderot, qui, ajoute Mme de Vandeul « lui conseilla doucement de prendre un genre de travail moins avilissant. »

Un certain Rivière, qu'il avait aidé plusieurs fois, avait un frère ecclésiastique et fort riche. Diderot va le trouver, quoiqu'il sût que les deux frères se haïssaient cordialement. Le prêtre, aussitôt, commence un récit de tous les méfaits, de toutes les scélératesses de son frère. Diderot avait envie de s'en aller. Mais, lorsque l'abbé eut fini sa harangue, il s'était ressaisi. Très calme, il dit : « Je savais tout cela, monsieur, et vous ne m'avez pas encore tout dit. — Juste ciel! que pouvez-vous savoir de plus? — Vous ne m'avez pas dit qu'un soir, lorsque vous reveniez de matines, vous l'aviez trouvé à votre porte ; qu'il avait tiré un poignard qu'il tenait sous son manteau, et qu'il avait voulu vous l'enfoncer sous la poitrine. — Si je ne vous ai pas dit cela, monsieur, c'est que cela n'est pas vrai... — Eh bien, quand cette action serait vraie, riposte Diderot en se levant et en prenant le bras de l'abbé, il faudrait encore donner du pain à votre frère. » Le mot alla au cœur du prêtre, qui accorda six cents livres de rente à son frère.

« Celui-ci, raconte Mme de Vandeul, revient savoir le succès de la négociation. « Monsieur, lui dit mon père, vous m'avez trompé, vous n'êtes pas un homme vrai; vous avez fait cent actions abominables, mais je n'en ai pas moins réussi ; et votre frère vous donnera de quoi vivre... » Rivière, fort content, remercie mon père et de ses services et de ses conseils, cause encore un quart d'heure et prend congé de lui. Mon père le reconduit. Quand ils sont sur l'escalier, Rivière s'arrête, et dit à mon père : « Monsieur Diderot, savez-vous l'histoire naturelle? — Mais un peu ; je distingue un aloès d'une laitue, et un pigeon d'un colibri. — Savez-vous l'histoire du *Formica Léo?* — Non. — C'est un petit insecte très industrieux ; il creuse dans la terre un trou en forme d'entonnoir, il le

couvre à la surface avec un sable fin et léger; il y attire les insectes étourdis, il les prend, il les suce, puis il leur dit : « Monsieur Diderot, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour. »

« Mon père rit comme un fou de cette aventure. Quelque temps après il sort; un orage l'oblige d'entrer dans un café, il y trouve Rivière; cet homme s'approche et lui demande comment il se porte. « Éloignez-vous, lui dit mon père, vous êtes un homme si méchant et si corrompu, que si vous aviez un père riche, je ne le croirais pas en sûreté dans la même chambre avec vous. — Hélas! malheureusement, je n'ai point de père riche. — Vous êtes un abominable homme. — Allons donc, philosophe, vous prenez tout au tragique. »

Dans sa bonté, dans l'impossibilité où il était de jamais refuser un secours, quel qu'il fût, il alla jusqu'à faire besogne d'écrivain public. Il écrivait les lettres des maîtresses délaissées à leurs anciens amants, il faisait des dédicaces pour les musiciens — il écrivit même un jour un *Avis au public* pour un marchand de pommade capillaire... Si un auteur dramatique ayant trouvé un plan était embarrassé pour écrire le dialogue, il venait trouver Diderot; si, sachant écrire, il n'avait pas de sujet, il venait trouver Diderot... Et, au milieu de tous ces travaux désintéressés, il trouvait encore le temps de produire quantité d'ouvrages dont les droits d'auteur étaient indispensables « à son humeur dépensière ».

Cependant il n'avait pas toujours été riche, comme on l'a vu, mais même en ces années pénibles de sa jeunesse incertaine, il trouvait le moyen de faire le bien, et avec quel enthousiasme, avec quel don de soi-même! on en jugera par l'anecdote suivante :

Un jour, une femme vint le supplier de lui prêter 600 livres dont elle avait un pressant besoin. Diderot n'avait pas la somme et pourtant il aurait bien voulu venir en aide à celle qui le sollicitait. Que fit-il? Il s'enferma dans sa chambre pendant quatre jours, travaillant sans relâche; quand il sortit, il put porter le manuscrit



Diderot, peint par Van Loo.

des *Pensées philosophiques* à son libraire qui lui remit en échange les 600 livres qui lui étaient nécessaires pour venir en aide à la pauvre femme éplorée.

La reconnaissance des gens que Diderot obligeait ainsi n'était souvent pas de la meilleure espèce. D'autres fois, elle était maladroite. Ainsi le philosophe ayant eu l'occasion de rendre un grand service à Mme Geoffrin, celle-ci, pour le remercier, imagina d'aller un beau jour chez lui et de déménager tous ses vieux meubles, ses vieux haillons pour les remplacer par des meubles neufs. Le peintre Vernet lui ayant fait présent quelque temps auparavant d'une petite toile de sa composition, Diderot, en manière de remerciement, profita du départ imprévu de son vieux mobilier pour écrire une petite pièce qu'il envoya à l'artiste. Ce sont les pages charmantes intitulées : *Regrets sur ma vieille robe de chambre.*

Dans les dernières années de sa vie, comme il venait d'avoir une attaque d'apoplexie, il s'occupait encore de faire obtenir quelque secours à un peintre en émail nommé Durand ; la maladie vint se mettre brusquement en travers de ses projets et le força à cesser ses démarches. Mais durant trois ou quatre jours que dura son état d'anéantissement, il continuait de penser à son protégé, il en parlait continuellement et c'était même la seule chose sur laquelle il ne déraisonnait point, si bien que pour lui donner un peu de tranquillité de ce côté, les siens prirent en main l'affaire du peintre émailleur. Enfin on annonça à l'écrivain la bonne réussite des démarches faites, alors il ne parla plus de son protégé.

Autre trait de générosité :

Peu de temps après la mort de La Condamine, un parent de l'illustre écrivain, qui arrivait de Russie dans un complet dénuement, s'en vint trouver Diderot pour le prier de vouloir bien s'intéresser à son sort. Diderot, sur-le-champ, se rendit auprès des anciens amis de La Condamine afin de les solliciter en faveur du malheureux. Rentrant chez lui, le soir, sa fille lui demande le résultat de ses démarches. Alors Diderot tristement : « Je me suis

aperçu que la recommandation d'un mort est bien peu de chose auprès des vivants. »

Nous n'en finirions point si nous voulions rapporter tous les traits saillants du caractère de cet esprit charmant qui a écrit au soir de sa vie :

« Je fais grand cas des richesses ; j'en ai et j'en désire encore : un homme bienfaisant en a-t-il jamais assez ? Je ne fais chaque jour qu'un ingrat ; que ne puis-je en faire un cent ! »

Tout ce qu'on pourrait rapporter au sujet de cette bonté se trouve résumée, du reste, dans cette jolie page où un anonyme a tracé le portrait du *Père de Famille :*

« Père tendre, maître indulgent, ami zélé, admirateur enthousiaste, la bonté formait la base de son caractère, et il préférait dans autrui cette qualité à toutes les autres : mais ne vous y trompez pas ; il n'accordait le titre de *bons* qu'à ceux qui ont le courage d'être fermes et sévères dans l'occasion. Combien d'hommes en effet qui se croient *bons*, qui passent pour tels, et qui ne sont que *bonnes gens*, c'est-à-dire dupes, indolents, trop faibles pour être méchants, ou qui ne font point de mal, de peur qu'il ne leur en arrive ! La bonté libre, réfléchie, fait l'*homme bon* ; la bonté d'instinct, naturelle, fruit des humeurs, fait le *bon-homme*. Celui-ci est presque toujours un sot, et un *sot*, comme dit la Rochefoucauld, *n'a pas assez d'étoffe pour être bon :* au lieu que l'homme véritablement bon, tel qu'était M. Diderot, sait récompenser doublement une bonne action, et s'armer de sévérité contre les méchants ; ils seraient bien plus rares, s'ils n'étaient enhardis par l'assurance de l'impunité. Cela me rappelle que M. Diderot, parlant un jour, en ma présence, d'un de ces hommes bons, officieux, complaisants envers tout le monde, sans distinction de temps, de circonstances et de personnes : « C'est, dit-il, un imbécile, qui porte de la bonté comme un pommier porte des pommes, sans le vouloir et sans s'en douter. »

Cette réputation de bonté jointe à l'immense notoriété du philosophe faisait qu'on accourait le voir de tous les

coins de l'Europe. Pas de personnage important de passage à Paris qui ne voulût avoir fait une visite à M. Diderot, comme à Ferney l'on rendait hommage à M. de Voltaire.

Cet empressement suscita à notre philosophe quelques petites aventures curieuses qui nous ont été conservées par les uns et par les autres et qui jettent une lumière assez vive sur les mœurs de cette époque.

C'est ainsi que le prince héréditaire de Brunswick, revenant d'Italie, s'arrête à Paris et veut faire connaissance avec les principaux artistes et écrivains français. Grimm, à qui nous empruntons ces détails, raconte qu'un jour le prince et lui furent chez Diderot. Mais, dit-il, le prince ne voulait pas être connu afin de voir à son aise le philosophe : « En conséquence, le prince m'ayant choisi comme conducteur, j'ai eu l'honneur de le mener en habit gris dans un troisième bien haut, où nous avons surpris le philosophe en robe de chambre, son bonnet de nuit à la main, et nous offrant un air serein et radieux avec sa belle tête nue. Je lui présentai le prince sous le nom d'un simple gentilhomme d'Allemagne qui voyage. Après les premières politesses faites, le philosophe n'eut rien de plus pressé que de m'apprendre la maladie d'une personne considérable à laquelle il savait que je m'intéressais. Cela lui donna occasion de parler de la négligence avec laquelle les grands étaient servis par leurs gens. « Sans moi, dit-il, le pauvre malade serait mort de soif : car quand on demandait à boire pour lui, le son passait d'antichambre en antichambre, et se perdait enfin parmi la livrée sans rien produire. Au reste, ajouta-t-il, cela est fort bien comme cela. Vous voulez vous appeler Altesse, Éminence, Excellence, avoir un nombreux cortège et être encore bien servis, cela ne serait pas juste. Moi, quand je suis malade, je crie à ma servante : « Jeanneton, à boire », et elle m'apporte à boire. » Ce début, que le hasard seul avait occasionné, me fit beaucoup rire, et le philosophe ne put concevoir pourquoi je trouvais cela si plaisant. On causa ensuite de l'art dramatique, du principe fonda-



Maison où mourut Diderot, rue Richelieu n° 39.

mental de la morale, et d'autres matières assez sérieuses qui furent traitées d'une manière fort gaie. L'entrevue dura environ une heure et demie. Après quoi, un étranger étant survenu, le prince se leva. Le philosophe avait été si charmé de sa conversation qu'il alla l'embrasser et le serrer dans ses bras avec la plus grande cordialité, disant qu'il était enchanté d'avoir fait connaissance avec un homme aussi instruit et aussi aimable. Il nous conduisit jusqu'à l'escalier et là nous eûmes, mot pour mot, le dialogue suivant qui me réjouit beaucoup.

Moi. — Ah çà, mon ami, vous direz ce que vous voudrez, mais vous viendrez avec moi un de ces jours chez le prince héréditaire de Brunswick.

Le philosophe. — Vous me connaissez; comment pouvez-vous me faire de ces propositions? Je n'ai pas le sens commun avec les princes, vous le savez bien.

Moi. — Mais enfin, celui-ci désire vous voir.

Le philosophe. — Mais moi, je ne le désire pas.

Moi. — Mais que voulez-vous donc que je lui dise?

Le philosophe. — Que je suis noyé.

Le prince. — Il en serait sûrement au désespoir.

Moi. — Mais enfin s'il venait ici...

Le philosophe. — Je n'y serais pas.

Moi. — Et s'il y était venu?

« Alors mon philosophe ouvrit de grands yeux, croisa ses bras nus sur sa poitrine, demanda pardon, et reçut du prince les marques les plus flatteuses d'estime et de satisfaction. Je voulus qu'il lui présentât sa fille, mais c'était le saint temps de carême, et sa mère venait de l'envoyer à confesse. Aussi le prince prit congé du philosophe après l'avoir comblé de bontés et de politesses. »

Autre anecdote similaire :

De passage à Paris, le prince Ernest de Saxe-Gotha se présente plusieurs fois chez Diderot. Mais au lieu de se faire connaître, il se donne pour un voyageur suisse. Le philosophe lui trouva tant de sagesse et de santé d'esprit qu'il lui dit : « Jeune homme, retournez bien vite dans votre pays pour conserver votre innocence; on vous gâ-

tera ici... » Et chaque fois qu'il le rencontrait, il lui frappait sur l'épaule disant : « Quoi, vous êtes encore à Paris? » Or voilà qu'un jour, dans un salon où Diderot se trouvait, on annonce le prince de Saxe. Diderot reconnaît son Suisse et ne sait comment s'excuser des familiarités qu'il avait prises. Alors le prince : « La louange que vous m'avez donnée est la plus flatteuse que j'aie encore reçue, sans venir d'un flatteur. »

Mais Diderot ne savait-il pas vraiment à qui il avait affaire?...

* * *

Cependant, avec l'âge, étaient venues les infirmités et la fatigue. On avait toujours eu une santé un peu chancelante dans le ménage Diderot. Le philosophe souffrait souvent de l'estomac et de l'intestin avant son départ pour la Russie. Sa femme ne jouissait pas non plus elle d'une santé très florissante. Le 25 juillet 1765, il écrivait à sa maîtresse, après lui avoir donné quelques renseignements sur son propre état : « Je ne suis pas le seul malade de la maison. Mme Diderot a toute une cuisse entreprise d'une sciatique. On lui a conseillé de se frotter avec un mélange de sel, d'eau-de-vie et de savon. Il y a quelques jours que l'opération se faisait : je me présentai pour entrer; la petite fille courut au-devant de moi, en criant: « Mon papa, arrêtez, arrêtez. Si vous voyiez cela, vous ririez trop. » C'était sa chère mère penchée sur les pieds de son lit, le derrière à l'air, et la servante à genoux qui la savonnait de son mieux. Ce n'était pas le cas du proverbe qui dit qu'à savonner la tête d'un Maure on perd son temps et sa peine; car Mme Diderot est fort blanche, et ce n'était pas la tête qu'on lui savonnait. Le remède la soulagea. J'ai été chargé depuis, une ou deux fois, de cette opération, et je m'en suis très bien acquitté. »

De Saint-Pétersbourg, lui-même prétendait avoir rapporté un « mal effroyable de poitrine ». Cependant il écrivait à un de ses amis, en 1774, à son retour de Russie,

qu'il devait encore avoir une dizaine d'années au fond de son sac : prophétie exacte puisqu'il mourut en 1784.

Le 19 février de cette année-là, il fut pris d'un violent crachement de sang. « Voilà qui est fini, dit-il à Mme de Vandeul, il faut nous séparer; je suis fort, ce ne sera peut-être pas dans deux jours, mais deux semaines, deux mois, un an... » On le soigne, on le saigne, après avoir reconnu une fluxion de poitrine. Huit jours après, il est frappé d'apoplexie. Il sentait venir l'attaque, et pourtant conservait l'esprit lucide; il fait ses recommandations, se met au lit et cesse de parler. » Il fit une phrase à contre-sens, dit Mme de Vandeuil, il s'en aperçut, la recommença, et se trompa encore ; alors il se leva, « une apoplexie » me dit-il en se regardant dans une glace, et en me faisant voir sa bouche qui tournait un peu et une main froide et sans mouvement.

Les médecins, les chirurgiens, lui appliquèrent des vésicatoires au dos et aux jambes, des cantharides, lui firent boire du petit-lait et avaler de l'émétique. Comme on le droguait sans cesse, et que cela le tourmentait, il disait doucement : « Vous me faites vivre avec de bien mauvaises choses. »

« Il passa ainsi, dit sa fille, trois jours et trois nuits, ayant un délire très froid et très raisonné. Il dissertait sur les épitaphes grecques et latines et me les traduisait. Il dissertait sur la tragédie, il se rappelait les beaux vers d'Horace et de Virgile, et les récitait. Il causait toute la nuit, demandait l'heure qu'il était, trouvait qu'il était temps de se coucher, se mettait tout habillé sur son lit et se relevait cinq minutes après.

« Le quatrième jour, cet état disparut... sa santé parut rétablie. Il causait avec ses amis aussi gaiement qu'à l'ordinaire; il avait beaucoup d'appétit et mangeait peut-être un peu trop... Il sortit, se promena tous les jours pendant quelques mois; il n'éprouvait aucune douleur aiguë, mais il était faible et languissant. Enfin il s'aperçut, comme il avait prédit, que ses jambes étaient très enflées. L'enflure, bientôt, gagna les cuisses. Mon père se rappela



Statue de Diderot, boulevard Saint-Germain sur l'emplacement de la rue Taranne.

M. Bacher, si connu par son habileté et ses profondes connaissances sur l'hydropisie. M. Bacher arriva, mais trop tard; son remède aurait pu le préserver de cette maladie, mais il ne put en détruire le germe. L'on appliqua les vésicatoires aux cuisses; elles rendirent un seau d'eau, et il fut soulagé. »

Le curé de Saint-Sulpice, connaissant son état, avait fait plusieurs apparitions autour de chez lui. Il entra, se fit recevoir, et se mit à causer de choses et d'autres. « Un jour, dit Mme de Vandeul, qu'ils étaient d'accord sur plusieurs points de morale relatifs à l'humanité et aux bonnes œuvres, le curé se hasarda à faire entendre que s'il imprimait ces maximes et une petite rétractation de ses ouvrages, cela ferait un fort bel effet dans le monde. « Je le crois, monsieur le curé, mais convenez que je ferais un impudent mensonge. » Ma mère aurait donné sa vie pour que mon père crût; mais elle aimait mieux mourir que de l'engager à faire une seule action qu'elle pût regarder comme un sacrilège. Persuadée que mon père ne changerait jamais d'opinion, elle voulut lui épargner les persécutions, et jamais elle ne l'a laissé un seul instant tête-à-tête avec le curé; nous le gardions l'une et l'autre. »

En effet, quoique la femme de Diderot fût extrêmement pieuse, elle avait le bon goût de ne jamais le chamailler sur son incrédulité. Il lui rendait la pareille, ne blâmant jamais son excessive dévotion. Par esprit de conciliation et de tolérance, il lui arriva même plusieurs fois pour rendre service à sa femme de mener sa fille au catéchisme.

Diderot habitait depuis trente ans la maison qui faisait le coin de la rue Taranne, « vis-à-vis la rue Saint-Benoît ». Il y avait son appartement au quatrième étage; sa bibliothèque était au cinquième. Son médecin lui avait déclaré cent fois qu'il périrait s'il continuait de monter, mais, comme dit Mme de Vandeul, « l'on déménagerait Versailles plus aisément que l'on n'eût fait consentir mon père à changer d'habitation ». Cependant, en raison de l'état de santé du philosophe, Grimm sollicita un logement de l'impératrice de Russie. Elle accorda à son bibliothé-

caire un superbe appartement rue de Richelieu. Diderot désira aussitôt quitter la campagne et venir l'habiter. Il devait en jouir douze jours seulement, mais il était ravi. Lui qui avait toujours habité des taudis se trouvait dans un palais véritable. Mais son corps s'affaiblissait chaque jour, sans que sa tête s'altérât. Il était persuadé de sa fin prochaine, mais il n'en parlait pas, ne voulant point affliger des gens qu'il voyait plongés dans la douleur. Il s'occupait, au contraire, de ce qui pouvait les distraire ou les tromper sur son état. Il arrangeait ses appartements, faisait disposer ses meubles, accrocher ses estampes.

La veille de sa mort, on lui apporta un lit plus commode.

« Mes amis, dit-il aux ouvriers, vous prenez là bien de la peine pour un meuble qui ne servira pas quatre jours. »

Il reçut, le soir, ses amis. La conversation s'engagea sur la philosophie.

« Le premier pas, dit-il, vers la philosophie, c'est l'incrédulité. »

« Il se leva, dit sa fille, le lendemain 30 juillet 1784. Il causa toute la matinée avec son gendre et son médecin. Il se fit raccommoder son vésicatoire dont il souffrait. Il se mit à table, mangea une soupe, du mouton bouilli et de la chicorée; il prit un abricot. Ma mère voulut l'empêcher de manger ce fruit.

« Mais quel diable de mal veux-tu que cela me fasse? »

« Il le mangea, appuya son coude sur la table pour manger quelques cerises en compote, toussa légèrement. Ma mère lui fit une question. Comme il gardait le silence, elle leva la tête, le regarda, il n'était plus. »

Chose curieuse : Diderot avait toujours prétendu que, dans sa famille, on avait pris l'habitude de mourir à table.

« Je ferai de même, disait-il volontiers. »

L'événement vint confirmer ce triste pronostic.

Il fut inhumé dans la chapelle de la Vierge, à Saint-Roch, après avoir été veillé par un prêtre et après que son corps eut été autopsié, comme il en avait toujours exprimé le désir. « La tête était aussi parfaite, aussi bien

conservée que celle d'un homme de vingt ans. Un des poumons était plein d'eau; son cœur les deux tiers plus gros que celui des autres personnes. Il avait la vésicule du fiel entièrement sèche; il n'y avait plus de matière bilieuse; mais elle contenait vingt et une pierres dont la moindre était grosse comme une noisette.

On ne sait pas exactement où fut inhumé Diderot.

En tout cas, on ne connaît, à l'église Saint-Roch, aucun monument ni médaillon commémoratif. Il est probable que Diderot fut simplement couché sous une des dalles de la chapelle.

Au lendemain de sa mort, Le *Courrier de l'Europe* ajoutait qu'il laissait quarante volumes d'ouvrages manuscrits et que des libraires en avaient offert 30 000 livres à sa fille. La première de ces informations n'était pas tout à fait exacte; la seconde ne se confirma point.

Mme de Vandeul rassembla ou fit exécuter des copies de tous les travaux de son père formant, avec les articles de l'*Encyclopédie*, non pas quarante, mais trente-trois volumes, et les joignit à la bibliothèque qui fut débarquée au mois d'octobre 1785 à Pétersbourg où le tout devait demeurer longtemps inaccessible au public.

Il est vrai que Mme de Vandeul avait conservé des copies, ainsi que Grimm et Naigeon. Ces deux derniers firent paraître en Allemagne quelques-unes des œuvres du philosophe qui revinrent ainsi en France sous la forme de traduction d'une traduction. Tel fut le cas de l'*Exemple singulier de la vengeance d'une femme*, analysé par Schiller en 1785, et trente ans plus tard du fameux *Neveu de Rameau*. Puis les œuvres se succédèrent sortant les unes d'Allemagne, les autres de Russie, quelques autres de France.

Il a fallu un siècle et plus d'efforts pour reconstituer laborieusement un ensemble dont les parties se trouvaient éparses aux quatre coins de l'Europe par l'insouciance de leur auteur.

*
* *

Telle fut l'existence de Denis Diderot. Ce fut une vie typique d'écrivain français du XVIIIe siècle, vie bruyante, agitée et pittoresque, encore qu'elle s'écoulât sans événements très notables, qu'elle ne fût pas très fertile en gros incidents, mais elle était emplie de ces mille petits faits journaliers dont est tissée l'existence d'un homme de lettres de l'avant-dernier siècle. La vie parisienne, cette vie bruyante et très factice, chatoyante et très superficielle qui devait si fort convenir à un esprit brillant comme celui de l'auteur du *Neveu de Rameau*, s'y étale dans la complexité de ses cafés et de ses salons, de ses ruelles et de ses gazettes, et encadre fort bien cette existence d'un littérateur qui, avant d'être un romancier, fut surtout un journaliste et de la meilleure espèce.

On y voit aussi, par les fréquentations de notre philosophe, par la façon dont il fut accueilli dans une des premières cours de l'Europe, dans quelle faveur soudaine était montée la gent littéraire et artiste. Entre le tabouret sur lequel se glisse timidement un Racine ou un Boileau dans un coin des salons de Versailles et le large fauteuil où s'étale, gesticulant, l'enthousiaste Diderot au beau milieu du cercle de la Cour de Pétersbourg, quelle différence déjà! Le Philosophe est vraiment roi au XVIIIe siècle.

Cette circonstance particulière donne une importance capitale aux biographies d'hommes de lettres de cette époque. Souvent aussi il s'y joint l'attrait d'une vie plus intense, car en aucun temps on ne vécut plus et d'une existence plus frénétique.

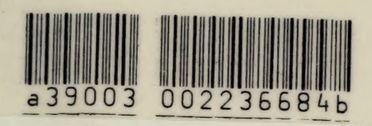
A ce point de vue le tempérament de Diderot est vraiment typique des artistes de son temps. Quelle ardeur à vivre, à s'enthousiasmer, à créer! Il lui semble parfois qu'il va quitter un vieux monde et s'élancer sur des routes nouvelles. Il paraît découvrir des horizons inconnus, et, de fait, n'est-ce point dans le monde moderne qu'il s'élance déjà avec une fougue imprudente, mais qui oserait le blâmer d'aimer la vie et de vouloir la faire aimer?...

FIN

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES GRAVURES

Imp. F. Schmidt, 5-7, avenue Verdier, Paris-Montrouge.


a39003 002236684b